EDMOND BERNUS

Kong et sa région.

Introduction générale 242

I. — Kong et son histoire.

Introduction 245

A) *La formation* (selon la tradition de Kong) 246
1) Premières arrivées à Kong 246
2) Arrivée des Manding 247
3) L'installation 248
4) La prise du pouvoir 248
5) Le Kombala 250

B) *L'organisation* 251
1) Les fils de Sékou 251
2) Les insignes du pouvoir 253
3) Les populations 254

C) *Les guerres* 256
I) Les guerres du vivant de Sékou 256
1) Vers le Nord 256
2) Vers le Nord-Est 257
3) Contacts avec les Akan 258
II) Les guerres des successeurs de Sékou 260
1) Rivalités avec Famakha 260
2) Autres guerres 261
3) Guerres contre le Kénédougou (Sikasso) (d'après Collieaux et D. Traoré) 263

D) *Le royaume de Kong* 265
1) La ville de Kong 265
2) Le royaume de Kong 268

E) *Kong et Samory* 269
1) Les premiers explorateurs 269
2) Arrivée de Samory 270
3) Kong et Samory 271
4) Derniers succès de Samory 272

F) *La fin de Kong* 273
1) La destruction de Kong 273
2) Arrivée des colonnes françaises 275
3) Kong après la pacification 276

Conclusion 276

Appendices 278
1) Liste des souverains de Kong 278
2) Les chefs Watara actuels 279

II. — Le canton de Kong.

A) *Le canton* 281
1) L'organisation traditionnelle : les groupements 281
2) Les zones habitées 283
3) Les communications. Les marchés 284
4) La démographie 285
5) Les mouvements de population 289
6) Les populations 290

B) *Les villages* 291
1) L'organisation 291
2) L'habitat 293
3) La « concession » et l'organisation familiale 294

C) *La vie agraire* 296
1) L'exploitation familiale 296
2) Les terres cultivées 297
3) Les travaux des champs 299
4) L'élevage 302

Conclusion 303

III. — Kong.

A) *Kong et ses dépendances* 305
1) L'organisation, les quartiers 305
2) Les villages de Kong 309

B) *L'habitat et ses rapports avec l'organisation familiale* 310
1) L'habitat 310
2) Étude fonctionnelle d'une « concession » 311
3) L'organisation familiale de la « concession » 313

C) *La jeunesse. Son évolution*..... 314
1) La jeunesse. Les fêtes traditionnelles..... 314
2) Les Goumbés..... 315
D) *Le rôle de Kong*..... 317
1) Le commerce..... 317
2) L'Islam..... 318
Conclusion..... 319
Appendice..... 320
Bibliographie..... 322

KONG ET SA RÉGION

Kong se trouve situé sur la pénéplaine granitique qui s'étend au sud de la falaise de Banfora à une altitude de 250-300 m. Le relief est d'une grande monotonie : larges croupes et vallées évasées se succèdent à une altitude rigoureusement identique, surmontées par quelques dômes granitiques qui rompent les lignes horizontales du paysage. Sur cette plate-forme, se développe une cuirasse ferrugineuse qui apparaît souvent près des ruptures de pente. A l'Est de Kong, une chaîne de montagnes de 500-600 m d'altitude, s'oriente du Sud au Nord, formée dans les schistes et les « roches vertes » du Birrimien supérieur.

Une savane boisée s'étend à perte de vue ; dans les plaines, les arbres sont espacés et s'étalent largement : le Sanan (Daniellia Oliveri) au tronc clair, le Kalaman (Anogeissus Schimperi) ou le Cho (Isoberlinia doka) voisinent avec les espèces utiles, tels le Karité (Butyrospermum Parkii) au tronc tordu et le Néré (Parkia bicolor). Sur les pentes, dans les rochers, on rencontre le Manan (Lophira alata). Enfin, une forêt touffue forme des galeries le long des marigots ; là, les arbres se développent en hauteur, mêlés aux palmiers raphia.

La région de Kong se trouve dans la zone climatique dite « Sud-Soudanienne ». Les pluies, relativement abondantes (1 348 mm) (1) tombent en une seule saison, avec un maximum en août-septembre (41 % des pluies de l'année). L'air est déjà sec et on ressent en décembre, janvier et février les effets de l'harmattan ; l'humidité relative moyenne qui est pour l'année de 68,3 %, tombe en janvier à 45,3 %. La température moyenne annuelle est de 26°,8 ; mais on remarque des écarts importants entre les saisons ou au cours d'un même mois : minimum absolu 9°,1, maximum absolu 41°. Au cours du mois de février, 31° d'écart (10° et 41°).

---

(1) Station de Ferkéssédougou, moyenne annuelle calculée sur trente deux ans.

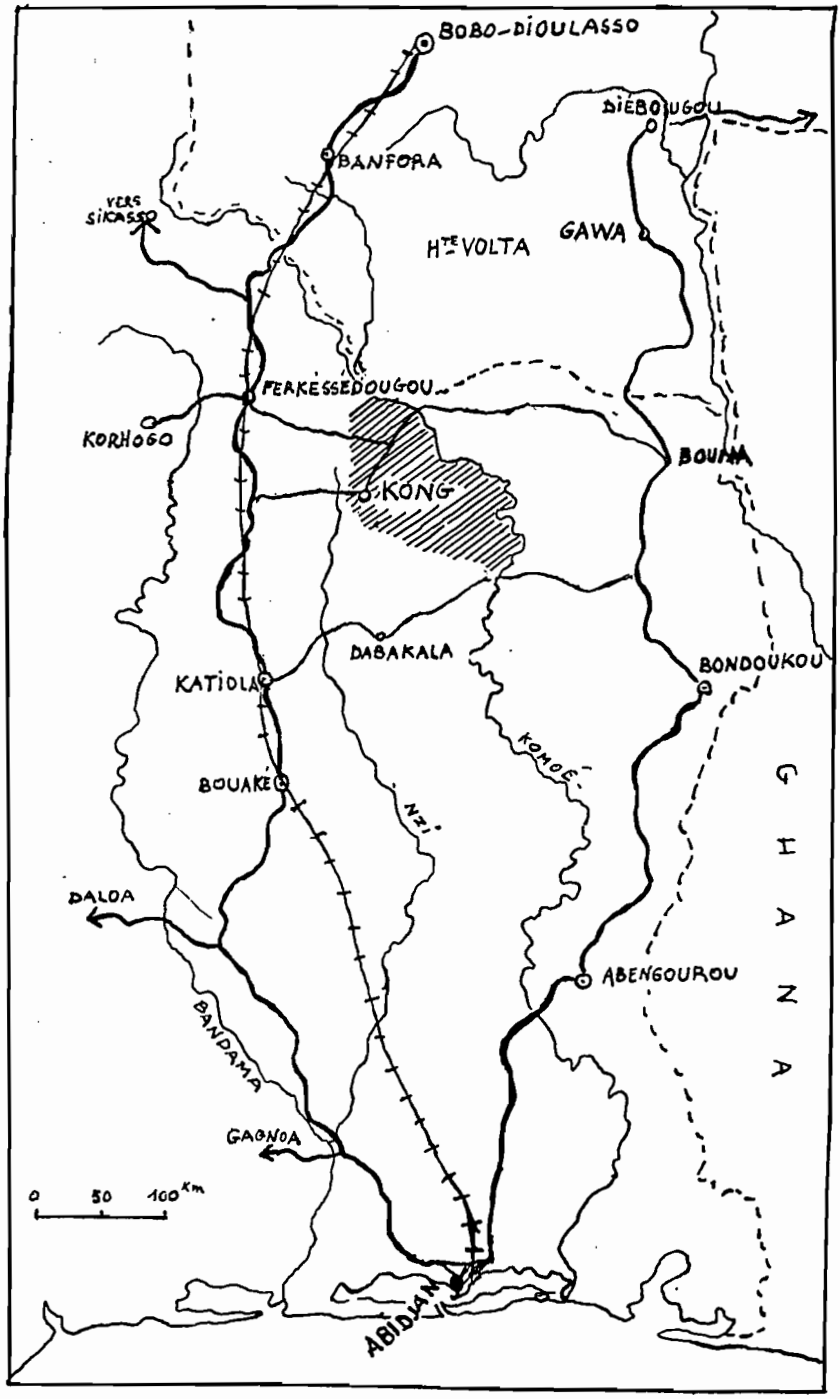


FIG. 1. — Situation de Kong.

Les sols de la région se classent dans la catégorie des « sols ferrugineux tropicaux » (1), sols pas très profonds et dont les éléments d'oxyde de fer ont souvent tendance à s'indurer en cuirasse ; dans les dépressions souvent assez larges, des sols hydromorphes, liés à l'inondation des eaux de crue.

Kong se trouve dans une zone de transition, déjà Sud-Soudanienne, mais proche encore de la zone préforestière.

(1) DABIN, LENEUF, RIOU. Carte pédologique de la Côte d'Ivoire au 1/2 000 000e. O. R. S. T. O. M., Adiopodoumé, Abidjan, 1960.

PREMIÈRE PARTIE

I. — KONG ET SON HISTOIRE

Lorsqu'on aborde en Afrique l'histoire d'une région, on se heurte à de nombreuses difficultés : on recueille des détails abondants et précis mais qui, réunis, ne forment qu'une trame assez lâche ; l'histoire d'une contrée, d'autre part, est presque toujours l'histoire de la famille régnante ; l'historien risque donc de se transformer en griot de telle ou telle famille dont il chante les hauts faits, et de relater comme une épopée grandiose une histoire de guerres sans grande importance, car les récits, s'ils magnifient bien des épisodes, passent sous silence ceux qui ne contribuent pas à la plus grande gloire de la dynastie locale. Il est impossible de ne pas tomber sous le charme de tel vieux chef ou marabout, qui sait, avec un art et un lyrisme admirable, vous faire revivre un épisode lointain. L'histoire devient ainsi un pointillé avec des vides et des points grossis hors de leur juste proportion.

L'historien se trouve placé devant une alternative : relater fidèlement les récits qui lui sont faits, quitte à les annoter et à les commenter, ou bien alors, dégager de plusieurs sources une histoire, qui, en éliminant les contradictions, lui semble serrer de plus près la réalité. La première solution a l'avantage de conserver au récit toute sa fraîcheur et sa spontanéité, la seconde, d'offrir une version élaborée, plus raisonnée, qui donne une impression, peut-être illusoire, de rigueur et de solidité.

L'histoire de Kong nous a placé devant ces problèmes. Nous n'avons pu nous en tenir strictement ni à l'une, ni à l'autre de ces méthodes ; nous avons eu, en effet, plusieurs informateurs. Ce récit n'est donc pas un document brut, issu d'une source unique ; c'est néanmoins une histoire recueillie dans une seule région et par conséquent la version de la branche Watara de Kong. C'est pourquoi notre récit diffère sur de nombreux points de celui de Dominique Traoré qui a été l'interprète de la tradition de Bobo. Nous

avons cherché à comprendre les raisons de ces divergences. Nous avons eu recours aux autres auteurs : à Binger, qui est la source première de toute étude sur Kong, source à laquelle il faut toujours revenir ; Tauxier, Delafosse, Labouret, Collieaux à partir des traditions voisines de Bondoukou ou de Sikasso, nous ont servi de point d'appui.

Sur les guerres de Kong et de Sikasso, notre moisson a été très pauvre à Kong et nous avons puisé chez Collieaux et D. Traoré. Ainsi toutes les études sur les régions voisines nous ont permis des confrontations et des compléments utiles.

Si l'on peut encore tenter de relater cette histoire, c'est qu'il existe quelques textes écrits en arabe, jalousement gardés par les descendants directs de Sékou Watara, chef de file de la dynastie. Nous vivons sans doute les dernières années où il est encore possible de recueillir ces histoires, car la génération montante, sollicitée par de nouvelles préoccupations, est bien souvent ignorante du passé et risque de laisser mourir les anciens avec leurs secrets et leurs légendes.

A) La formation (selon la tradition de Kong).

1) Premières arrivées à Kong (1).

Les premières populations connues, habitant la région de Kong, se rattachaient aux groupes Sénoufo, Koulango et Komono. Il y avait autour de Kong les Falafala qui ne seraient autres que les Pallaka (2) dont le nom aurait été déformé par les Dioula ; il y avait les Nabè (3) se rattachant aux Koulango, que les Dioula désignent, eux, sous le nom de Pakhala et installés à l'Est de Kong vers la Komoé et au-delà ; également les Gbin à l'Ouest et au Nord de Kong et enfin les Myero (4) à rattacher probablement aux Komono et fixés à l'Est et au Nord de Kong jusque sur la haute Komoé.

---

(1) Kong est prononcé Kpon : Binger rapproche ce mot de tête, capitale ou Koun en dioula, cf. Binger, Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi, *Paris*, Hachette, 1892.

A Kong, on nous a donné une autre étymologie = Kpon, viendrait du gombo (*Hibiscus esculentus*), cette plante qui donne la consistance aux sauces et qu'on appelle gban en dioula : il y avait, paraît-il de nombreux champs de gombo, à l'emplacement de Kong.

(2) D'après Y. Person. Les Pallaka se rattachent aux Sénoufo.

(3) Nabè, appelés Loron par Tauxier, Le Noir de Bondoukou, *Paris*, Ernest Leroux (1921).

(4) Myero, appelés Miorou par Binger.

Ainsi le pays était occupé par de nombreuses petites tribus, fractions de groupes plus importants. C'est dans cette région sans unité ethnique, sans chefferies bien organisées, qu'arrivèrent des gens venus de foyers traditionnels d'empires guerriers et conquérants.

Depuis longtemps, sans doute, des commerçants venus du Nord avaient parcouru la région ; c'est à leur suite que vinrent s'installer les premiers étrangers. Un Mossi, du nom de Banankoro Bala, ayant quitté la région de Ouagadougou à la suite d'une querelle de famille, vint à Ténéguéra (1) où il fut reçu par un Fala-fala nommé Kouma, dont il épousa la sœur. Un enfant naquit de cette union et reçut le nom de Dabila. Au pays mossi, sept frères de Banakoro Bala partirent à sa recherche et vinrent le trouver à Ténéguéra. Grâce à leur connaissance de secrets et de charmes magiques, la petite colonie mossi prit de plus en plus d'ascendant sur les chefs locaux, et bientôt Banankoro Bala devint le chef de Ténéguéra et eut le commandement de tous les villages voisins.

A Kong également, un chef d'origine voltaïque, Lassiri Gombélé, avait pris le pouvoir. Après avoir quitté son pays, il se fixe d'abord à Faranikan (2) et de là, il vient s'installer à Kong, trois ans après l'arrivée des Mossi à Ténéguéra.

Ainsi des étrangers, arrivés par petits groupes, réussirent par l'habileté et la ruse, plus que par la force, à s'emparer du pouvoir, apportant avec eux leurs traditions de chefs. Ils surent dominer des populations peu organisées et facilement soumises au prestige de l'autorité.

2) Arrivée des Manding.

Appartenant à la famille Kéita, famille royale du Mandé, résidant à Kaba, Dé Makha (3), à la suite d'une querelle ayant opposé son frère à son oncle et ne voulant pas rester sous la tutelle de ce dernier après la mort du premier, va s'installer à Dé (cercle de Bandiagara) où il travaille comme tisserand. Puis il quitte Dé et se rend à Téoulé (subdivision de Bobo Dioulasso), où il fait la connaissance d'un nommé Daou Dabila qui lui décrit les pays

(1) Ténéguéra, village à 10 km au Sud-Est de Kong.
(2) Faranikan, canton de Sinematiali, subdivision de Korhogo.
(3) Dé Makha, fils de Ciré Kombi, fils de Ciré Badian, fils de Ciré Bouréma Somafing, fils de Somanéké.

qu'il a traversé et l'invite à se joindre à lui dans son prochain voyage. Trois compagnons les accompagnent, Alémori Baro, Batakouri Baro et Makha Traoré. Ensemble ils arrivent à Ténéguéra où régnait Dabila, le fils de Banankoro Bala, venu du Mossi. Dé Makha loge chez lui, alors que ses compagnons vont à Kong. Il fait la connaissance de la fille de Dabila, nommée Matagaré qu'il veut épouser. Dabila va alors consulter un grand marabout, Lagbakoro ; celui-ci dit que s'il donne sa fille à un étranger, lui et ses descendants deviendront les maîtres de tout le pays. Malgré cet avertissement, l'union a lieu et un fils naît, Fatiéba.

3) L'installation.

Fatiéba, devenu grand, désire épouser une femme de Kong, Matari, mais Lassiri Gombélé, chef de Kong, s'y oppose, car un notable de la ville, Gorongo, la veut aussi pour femme. Fatiéba, venu un jour au marché à Kong, est attaqué par Gorongo et les gens de son parti et a la jambe cassée, mais il arrive néanmoins à se cacher dans une case du quartier Touléra (1). Ayant appris cela, les gens de Ténéguéra arrivent, ont le dessus, emmènent Fatiéba dans un hamac et enlèvent Matari. Après cela le mariage a lieu et de cette union naît Sékou. Fatiéba eut quatre fils : Sékou, Famakha, Karakala et Dabila. Sékou étudie le Coran puis se livre au commerce Au cours d'un voyage en direction de Salaga (Nord du Ghana) il montre ses connaissances et ses dons en sauvant une femme qui se mourait, ne pouvant être délivrée de son enfant arrivé à terme : en reconnaissance, le mari lui donne un âne chargé d'antimoine et d'or qu'il ramène à Ténéguéra chez son père.

4) La prise du pouvoir.

A Kong, Lassiri Gombélé régnait en tyran : il tuait les hommes sur le marché au hasard de ses caprices, faisait ouvrir le ventre des femmes enceintes pour connaître le sexe de leur enfant. Les compagnons de Dé Makha, qui étaient venus avec lui de Téoulé et s'étaient installés à Kong, voient que seul Sékou à l'autorité nécessaire pour chasser le tyran et ils font appel à lui. Sékou va trouver trois grands marabouts de Kong, Karamoko Dibi Traoré, Kou-

(1) Cf. paragraphe sur les quartiers de Kong = Touléra fait partie du grand quartier Korora.

risouma Sissé et Lagbakoro, et leur demande de l'aider dans son entreprise. Ceux-ci lui donnent des talismans qui lui assureront le succès. Enfin il rassemble des guerriers que lui envoient Daou Dabila, Traoré Bédakou et l'imam Baro qui veut l'aider à chasser Lassiri Gombélé et ses fétiches. Sékou se dirige sur Kong : il est vainqueur ; Lassiri Gombélé a la tête tranchée.

Alors l'imam Baro fait enterrer la tête du tyran au Sud de la place du marché : une grande porte est construite à cet endroit, afin que de génération en génération, on foule le sol là où la tête a été enfouie. Cette porte, « Daba » (1), existe toujours et sert de portique d'entrée au quartier Kéréou. Son entretien est confié à la famille Baro.

A l'emplacement du fétiche de Lassiri, l'imam Baro fait construire une grande mosquée. C'est en ce lieu que se dresse aujourd'hui la majestueuse mosquée de la place du marché qui a toujours été reconstruite au même endroit.

Binger, avec beaucoup de réserves, fait remonter la création de Kong au XI^e^ siècle. Cela semble très peu probable et Binger le reconnaît lui-même ; il s'agit sans doute de l'affirmation de quelques vieux Dioula, désireux d'honorer Kong et d'en faire l'égal de Djenné. Cependant, Meyerowitz, dans ses travaux sur les Akan (2) nous dit qu'une première ville de Kong, capitale du royaume de Kumbu (Komoé), se trouvait située dans les falaises de Banfora. Cette ville, fondée au XI^e^ siècle, fut détruite en 1470 par les Songhaï : ses habitants émigrèrent alors vers le Ghana, ce n'est qu'après que : « another Kong, situated some 150 miles from the former, rose to pre-eminence in the 17th century. » L'histoire de cette première ville a été recueillie au Ghana (« by their descendants in the Gold Coast »). Nous n'en avons eu aucun écho à Kong. Cette version rend compte des fameuses « montagnes de Kong », citées par les géographes, et que Binger eût la surprise de ne pas trouver.

De toute façon, il semble que le Kong qui nous intéresse, n'ait pas connu de réelle importance avant l'arrivée des étrangers du Nord. C'est à partir de la prise de pouvoir par Sékou Watara que nous quittons la légende pour entrer dans l'histoire et que Kong devient un centre célèbre. Son histoire va dès lors être celle de Sékou et de ses descendants.

---

(1) Daba, de *da* = porte et *ba* = grand.

(2) MEYEROWITZ. Akan traditions of origin, *London*, Faber and Faber 1952. The sacred state of the Akan, *London*, Faber and Faber, 1957.

A quelle date peut-on placer cet événement ? Binger parle de la fin du XVIII^e siècle. Pour notre part, nous pensons que cet événement doit se situer au début du XVIII^e siècle, car les guerres que vont mener Sékou et ses fils, et qui ont été relatées à partir de traditions voisines, se situent dans le deuxième quart de ce siècle.

De l'histoire qui précède, le fait remarquable est que les premiers occupants de la région subirent, tant à Ténéguéra qu'à Kong, la domination successive d'étrangers. Arrivés par petits groupes, ces gens venus du Nord, surent s'intégrer aux populations par mariage et, grâce à leurs qualités de chefs, s'imposer tant par la force que par la ruse. Mais les Manding, à la différence des Mossi, animistes parmi les animistes, apportaient avec eux l'islam : la construction de la mosquée sur le fétiche du tyran est, à cet égard, symbolique. La prise du pouvoir par Sékou Watara va faire de Kong un puissant royaume, commandés par une famille de chefs et de guerriers.

5) Le Kombala.

A 15 km, à l'Ouest de Kong, se trouve le village de Nafana, au centre d'une petite région qu'on appelle le Kombala. C'est dans cette région, habitée par les Falafala et les Gbin, qu'arriva un nommé Signélé : originaire du Mandé, il avait successivement fait étape à Boundiali et à Boron (1). Il vint alors à Nafana, et s'empara du pays. Son fils Késémakha Tondosama, contemporain de Sékou, participa avec lui à toutes les guerres.

Les gens du Kombala étaient réputés par leur pouvoir magique et leur art de guérir : c'est à Nafana que naquit Morimakaré, sixième fils de Sékou ; lorsqu'il revint à Kong, une dispute éclata : Késémakha exigeait qu'on lui donne son propre nom, ce que réclamait également Mori, le grand-père maternel de l'enfant. Pour éviter une querelle, Sékou transigea et l'enfant fut appelé Morimakaré à la satisfaction des deux parties.

Le Kombala est donc une petite principauté alliée, sous les ordres d'une famille également d'origine manding. L'histoire de Kombala sera liée à celle de Kong.

---

(1) Subdivision de Korhogo.

B) L'organisation.

1) Les fils de Sékou.

Dès lors Kong devient la résidence de Sékou et le centre de la région. Sékou recule petit à petit les frontières de son état : au Sud jusqu'au Djimini, à l'Est jusqu'aux montagnes proches de la Komoé, au Nord jusqu'à la Léraba (affluent de rive droite de la Komoé). Sékou a douze fils : il installe chacun d'eux sur les routes qui rayonnent autour de sa capitale. L'un d'eux va en pays Lobi où il installe une tête de pont dans une contrée peu sûre, qu'il s'efforce de conquérir. Les douze fils de Sékou ont ainsi chacun une résidence hors de Kong :

Dioridan	réside à	Linguékoro.
Samandougou	—	Tiéménin.
Zambakari	—	Loto-Loropeni (subdivision de Gawa, Haute-Volta) en pays Lobi.
Saliasano	—	Koundou.
Kombi	—	Kolon (parfois aussi Kawaré et Koniéré).
Morimakaré	—	Sokolo où se trouve sa tombe, parfois aussi Fia et Bogomadougou, village disparu route du Djimini.
Somafing	—	Limono.
Daoudou	—	Nassian.
Ousman Fimba	—	Koumbala (près Nassian).
Sékoublé	—	Loronzo.
Foroko Mori	—	Pongala
Kérémori	—	Toussienso.

Trois d'entre eux moururent du vivant de Sékou : Dioridian, Zambakari et Saliasano.

Notre liste est sensiblement différente de celle donnée par Binger (Du Niger au golfe de Guinée, t. I, p. 125) et il nous faut expliquer les raisons de ces divergences. Le principal informateur de Binger fut Karamoko Oulé (Karamoko le Rouge) qui l'accueillit avec tant de bonté. Karamoko Oulé se donne pour petit-fils de Sékou et chef des états de Kong, en lieu et place de Soukouloumori qui aurait dû régner selon l'ordre de succession mais qui est écarté à cause de « sa vie de débauche et d'ivresse ».

Or, d'après les renseignements que nous avons recueillis, Karamoko Oulé n'était pas de la descendance de Sékou, mais un descendant de Lassiri Gombélé, le tyran qui fut chassé. En réalité, Soukouloumori détenait bien les insignes du pouvoir et Karamoko Oulé n'était que le chef de la police de la ville ; cependant il était devenu, en fait sinon en droit, le maître du royaume : grâce à ses qualités personnelles, son intelligence et son prestige il réussit à profiter de l'effacement de Soukouloumori. C'est pourquoi, il cherchait à asseoir son autorité en se rattachant à Sékou, voulant justifier ainsi le pouvoir qu'il détenait et qui le désignait pour recevoir Binger et traiter avec lui.

C'est pourquoi, Gouroungo Dongotigui, appelé aussi Bagui, donné par Binger comme fils de Sékou et père de Karamoko Oulé, ne figure pas dans notre liste.

Famakha et Karakara, donnés également comme fils de Sékou, seraient en réalité ses frères (donc fils de Fatiéba) et on verra la rivalité qui opposera Famakha à ses neveux. Somaoulé serait en réalité le petit-fils de Sékou, fils de Dioridian qui mourut du vivant de son père Sékou, ce qui provoqua cette confusion. Souri, enfin, donné aussi comme fils de Sékou, serait également son petit-fils et le fils de Mori Makaré.

Ces précisions généalogiques étant données, il faut insister sur le fait que Sékou, après avoir pris le pouvoir et s'être installé à Kong dispersa sa nombreuse progéniture autour de lui. Au lieu de se cantonner dans Kong et de chercher à soumettre à partir de là le pays alentour, il implante sa famille dans les principaux villages et ainsi va se former le noyau du royaume de Kong. Cette contrée, sans unité ethnique, sans organisation politique, va subir l'influence des Manding qui jouissent, par leurs manières altières, leur sens de l'autorité, d'un prestige certain auprès de ces peuplades non islamisées qu'ils appellent, avec un certain mépris, « Bambara » (1). Ainsi les Watara de Kong n'établissent leur influence que dans un périmètre limité : ailleurs, ils ne posent que des têtes de pont dans les pays hostiles où leur autorité n'est jamais bien reconnue, mais qui permettent de surveiller les routes et de laisser la libre circulation aux commerçants, véritables colonisateurs. Ils établissent une base solide d'où ils partiront pour des expéditions plus lointaines.

(1) Ce terme, encore aujourd'hui, sert à désigner tous les non musulmans, Sénoufo, Koulango, Lobi, Komono..., etc.

2) Les insignes du pouvoir.

Après la mort de Sékou, le pouvoir fut pris par l'aîné de chaque génération jusqu'à l'épuisement de chacune d'elle. Celui qui succède à Sékou, comme roi, porte le titre de Massakié, Famakié ou encore de Guénétigui. Tous les descendants de Sékou, c'est-à-dire, tous les princes du sang, portent le titre de Massadé, Famadé, ou Guénétiguidé (Dé = fils, enfant). Seul Sékou résida à Kong : tous ses descendants restent fixés là où Sékou les a placés ; même celui qui est investi du pouvoir ne réside pas à Kong. Souvent ces princes partent en campagne dans des territoires éloignés ; ils ont à leur service des hommes chargés de les seconder dans la guerre : ce sont les Bambadion (Dion = captif) ; ils descendent d'un esclave de Sékou nommé Bamba acheté du temps où Sékou se livrait au commerce. Les descendants de ce Bamba prirent le Diamou de leur maître, Watara et, en tant que descendants d'un fidèle compagnon de Sékou qui fut un captif acheté et non conquis, ils forment une sorte de classe guerrière au service de la famille régnante.

L'autorité du souverain est matérialisée par un insigne, le « Sansangbou » : ce sont des parchemins en arabe qui viennent directement de Sékou et qui sont enroulés dans une peau et enfermés dans une caisse métallique. Chaque fois qu'un nouveau souverain est investi, une cérémonie se déroule dans sa cour en présence des descendants de Sékou et des Bambadion. Ceux-ci ont seuls le droit de prendre cet insigne et de le remettre au nouveau dignitaire. Après avoir teint son boubou en rouge, un Bambadion se présente et dit : « Je suis captif, descendant de captifs, et ton guerrier. » Il remet alors l'insigne royal en disant : « Nous sommes à toi. » A quoi le souverain répond : « Vous êtes à moi, je ne vous ferai pas de mal. » On chante alors les louanges du prédécesseur du nouveau Massakié : celui-ci fait des sacrifices, des cadeaux. Dès lors le Sansangbou est caché : on ne le sort qu'une fois par an, le vingt-septième jour du mois de Sounkari (nom dioula du ramadan), anniversaire du jour où Sékou reçut les parchemins qui lui assurèrent le succès. Si le Massakié va à la guerre, un jeune homme l'accompagne et porte l'insigne royal : c'est de préférence un albinos (Fourouma) ou à son défaut un garçon à cheveux brun-roux (Gombélé), par conséquent, quelqu'un possédant des caractéristiques rares et distinctives.

Un autre insigne est le drapeau (diondion). C'est un grand

carré fait de bandes de coton et soutenu par deux mâts. Le tissu est de couleur gris sale car il a été trempée dans de l'encre détachée de tablettes où des phrases en arabe étaient inscrites. Cinq talismans sont accrochés au drapeau, au centre et à chaque angle. Les deux mâts sont portés par deux guerriers qui, de ce fait, sont invulnérables. Ce drapeau, nous le verrons, donnera lieu à une grave querelle. Ainsi, un souverain, soutenu par une pléïade de princes, assure à la dynastie Watara une réelle stabilité.

3) Les populations.

Dans le périmètre approximatif du canton actuel de Kong, les princes Watara, les Massadé, furent en contact étroit avec les populations autochtones ; après avoir soumis ces « Bambara » à leur autorité, ils levèrent parmi eux des troupes pour leurs campagnes. Ensemble, ils firent des expéditions dans les régions voisines : ils en vinrent à former une classe de guerriers qui reçut le nom de « Sonangui » et ce terme mérite des explications. Ce mot viendrait de « Sounanké » c'est-à-dire les gens du Souna, les défenseurs de l'islam ; car Sékou et ses fils furent d'ardents musulmans qui reçurent une longue instruction coranique ; par la suite, les chefs watara songèrent plus aux conquêtes militaires qu'à celles de l'islam et leurs soldats falafala, myero ou gbin, n'avaient le plus souvent pas été touchés par l'islam, ou s'ils l'avaient été, c'était seulement très superficiellement. Ainsi le terme de Sonangui devint synonyme de « mauvais musulman », « musulman buveur de dolo » (1). Ce terme n'a donc pas de signification ethnique puisqu'il désigne aussi bien les descendants de Sékou que les Bambadion et les premiers occupants de la région. On pourrait dire que les Sonangui sont les guerriers qui combattaient sous l'étendard du royaume musulman de Kong. Par opposition aux Dioula, commerçants, marabouts, qui restent à l'écart des commandements, les Sonangui sont les chefs militaires, mais aussi ceux qui détiennent les chefferies de villages ou celles de la terre. Ils ont adopté presque toujours le diamou Watara. Ainsi, la région environnante de Kong, qui était peuplée par une pléïade de petits groupes ethniques différents, s'uniformisa sous le commandement des chefs Watara et au contact de l'islam. Les langues locales se perdirent et les habitants se dirent dès lors Sonangui et non plus Falafala, Nabè, Myero, ou Gbin. En retour, les Watara qui, eux

(1) Delafosse. Haut-Sénégal-Niger. *Paris*, Larose, 1912, t. III, p. 281. Le dolo est la bière de mil.

aussi, se disent Sonangui et non pas Dioula, subirent également l'influence de leurs guerriers. Les Sonangui rassemblent donc des éléments d'origine très diverse, unis par le ciment de la guerre plus que par celui d'une islamisation très superficielle. Ailleurs, les princes Watara levèrent également leurs troupes parmi les populations animistes, mais ils ne réalisèrent pas cette synthèse, due à un contact long et étroit.

Les Dioula, déjà nombreux du temps de Sékou et même avant sa prise du pouvoir, continuèrent à affluer et s'installèrent non seulement à Kong, mais dans tous les villages de la région. C'étaient des commerçants, tous musulmans. Ils demandaient un endroit pour s'installer et formaient des quartiers distincts, parfois même séparés du reste du village. On leur accordait des terres qu'ils travaillaient tout en voyageant une partie de l'année pour leur commerce. Ils arrivèrent par petits groupes, originaires sans doute du Soudan, ayant fait en chemin, de nombreuses étapes intermédiaires au Soudan même, en Haute-Volta ou au Ghana actuel. De nombreuses familles vinrent de Biégho (1), tels les Karamaté, les Diabaraté. D'autres vinrent de Tingréla, de Mankono (les Fofana). Ce sont eux qui introduisirent l'islam beaucoup plus que les Watara surtout préoccupés de guerres et de commandement. En effet, si ceux-ci en prenant le pouvoir installèrent officiellement l'islam à Kong et firent de Kong un royaume musulman, ce sont les Dioula, qui, dans chaque village, surent, par un patient travail d'approche, gagner les populations locales à l'islam par leur enseignement et le prestige de leur science. Ainsi les Dioula s'installent un peu partout sans participer ni à la vie politique, ni aux guerres. On peut donc dire que les Dioula furent des conquérants pacifiques qui contribuèrent autant que les chefs de Kong à donner son unité à une région très hétérogène. Sonangui et Dioula représentent les deux faces du royaume de Kong : royaume guerrier qui, par la lance, porte au loin le renom de cette ville ; royaume commerçant grâce aux Dioula, qui, en parcourant les pistes, à longueur d'année, sont les conquérants pacifiques, exerçant une influence moins brutale mais aussi efficace ; ils jalonnent de petites colonies les grandes routes ; ce sont eux, avant tout, qui font de Kong, la grande ville que connût Binger à la fin du siècle dernier. Examinons la première face, celle des guerres que les Watara menèrent avec des fortunes diverses mais sans jamais se lasser.

(1) Biegho ville aujourd'hui disparue, qui se trouvait au Ghana au Nord-Est de Bondoukou.

C) Les guerres.

1) Les guerres menées du vivant de Sékou.

1) *Vers le Nord :*

Vers le Nord, Soma Oulé (1) (fils de Dioridian, mort jeune ; il est par conséquent le petit-fils de Sékou) partit avec Bamba, un des premiers captifs achetés par Sékou alors qu'il s'adonnait au commerce et devenu un de ses plus brillants guerriers. Cette armée était chargée de ramener des chevaux, car ceux-ci vivent mal à la latitude de Kong et c'est vers les régions du Nord qu'il faut aller s'en procurer : l'approvisionnement en chevaux fut un constant problème pour les états guerriers situés dans cette zone climatique. Après avoir pris Sia (actuel Bobo-Dioulasso), cette armée parvint au bord du Bani, affluent de la rive droite du Niger : là, sa mission terminée, elle s'arrêta dans un endroit qui reçut le nom de Sofara, c'est-à-dire les chevaux (So), sont au complet (Fara). L'armée prit alors le chemin du retour après avoir vaincu sept rois.

Dominique Traoré (2) nous parle de l'expédition que fit vers l'Ouest Kérémori : il parcourut le Folona, le Kénédougou, le Minianka, le Banmana, le Macina. Cela est contesté à Kong, où la tradition veut que la seule campagne vers le Nord du vivant de Sékou fut celle de Soma Oulé et de Bamba. D'autre part, Traoré relate que Famakha, frère de Sékou, et du vivant de ce dernier, fit une campagne jusqu'à Sofara avant de s'installer à Bobo. Ceci est encore démenti par les gens de Kong : c'est Soma Oulé et Bamba qui menèrent une campagne victorieuse jusqu'à Sofara ; à la mort de Sékou, comme nous le verrons plus loin, Famakha alla s'installer à Bobo, dans un pays déjà conquis.

Tauxier dans son « Histoire des Bambara » (3) nous parle du siège qu'eut à subir Ségou par le roi de Kong, entre 1725 et 1730, réfutant Delafosse (4) qui attribue le même siège à l'empereur du Mali. Le roi de Kong, après trois ans d'essais infructueux fut obligé

---

(1) Cf. Tauxier. Les Gouin et les Tourouka. *Journal de la Société des Africanistes*, 1933, t. III, fasc. 1, p. 77 à 128. Tauxier, dans cet article, parle de la campagne de Soma Oulé (Souma Oulé) dans le cercle de Banfora où il repousse les Gouin vers le Nord.

(2) D. Traoré. Le royaume manding de Bobo. *L'Éducation Africaine*, t. XXIII. n° 85, janv.-mars 1935.

(3) Tauxier. Histoire des Bambara. Librairie Geuthner, *Paris*, 1942.

(4) Delafosse. Haut-Sénégal-Niger. Larose, *Paris*, 1912, t. II, p. 283.

de lever le siège lorsque le roi bambara Mamari Kouloubali, plus connu sous le surnom de Biton, eût reçu l'aide des Peul, engagés alors dans la conquête du Fouladougou. Repoussé de Ségou, le roi de Kong « se rabattit sur le Manding » proprement dit, c'est-à-dire sur le Haut-Niger. De cet épisode, nous n'avons eu aucun écho. Tauxier pense que le roi de Kong en question était Sékou lui-même. D'après la tradition que nous avons recueillie à Kong, on peut se demander s'il s'agit de l'épisode de Soma Oulé à Sofara, campagne qui se déroula du vivant de Sékou et si le nom illustre de Sékou fut seul retenu et non celui de ses descendants, c'est que ceux-ci portaient les armes en son nom.

2) *Vers le Nord-Est* (d'après Labouret (1)).

Vers le Nord-Est, Zambakari (ou Bakari) part en campagne. Il s'empare de Saouta (2) chez les Sya et de là, attaque les Téguéssié, les Nabè vers Bouna et Kampti ; plus au Nord, il rencontre les Lobi, dans la région de Nako (3) où il s'installe puis il poursuit sa marche vers le Nord, soumet les Dian, va ensuite vers l'Ouest, et se fixe à Loto (4), enfin il entreprend des expéditions contre les Wilé (Oulé) ; il est alors gravement blessé par une flèche empoisonnée, on entreprend de le ramener à Kong ; il meurt sur le chemin du retour à Kafolon (5).

A quelle date eurent lieu ces guerres ? Zambakari est un fils de Sékou et il mourut du vivant de son père. C'est pourquoi, nous pensons que cet épisode peut se situer vers le milieu du XVIIIe siècle ; or Labouret (6) dans son essai de chronologie du pays Lobi donne pour la date de 1815 : « le conquérant dioula Bé Bakari, posté à Loto, pille les Gan. » Nous expliquons mal les raisons de ces divergences. En tous les cas cette région devient alors l'apanage de Zambakari et sa descendance : son fils Karakara lui succède. Mais on ne peut parler d'un territoire véritablement conquis, ce que les gens de Kong auraient tendance à affirmer. Il s'agit plutôt d'une zone d'influence : les Watara s'établirent dans quelques points tels Saouta, Nako, Loto et Loropéni où de

(1) LABOURET. Les Tribus du rameau lobi. *Paris*, 1931, Inst. d'Ethnologie, cf. Souveraineté des Ouattara dans le Lobi, p. 30 à 35.

(2) Saouta, village aujourd'hui disparu, se trouvait au Nord de l'actuel village de Bavé subdivision de Bouna, canton Nzan.

(3) Nako, 40 km au NE de Bouna.

(4) Loto, 5 km à l'Est de Diébougou.

(5) Kafolon, dans le canton de Kong à 7 km à l'Est de Nassian.

(6) LABOURET. Nouvelles notes sur les tribus du rameau lobi. *Mémoire IFAN*, n° 54, Dakar, 1958.

nombreux Dioula vinrent les rejoindre. Ils enrôlèrent des guerriers dans les zones qu'ils contrôlaient et de là menèrent des expéditions ; mais, bien souvent, les Lobi, les Téguéssié ou les Dian les réduisirent à la défensive. Leur implantation fut trop lâche pour être réellement efficace : on peut dire que les Watara ne possédèrent que les têtes de pont à partir desquelles ils essayèrent pendant des années de faire tache d'huile.

3) *Contacts avec les Akan.*

Mais les expéditions furent surtout dirigées vers le Nord. Les chefs de Kong se heurtaient au Sud à la masse impénétrable de la forêt et à l'Est ils touchaient au peuple akan, constitué en états organisés et pourvu de puissantes chefferies. Un roi ashanti, du nom de Kokabou, après avoir vaincu vers Bondoukou le roi Abron, le poursuivit jusqu'au-delà de la Komoé : celui-ci vint avec nombre de ses sujets chercher la protection du roi de Kong, Sékou Watara. Les Ashanti, après avoir vaincu, dans une première bataille à Kongolo (1) les troupes de Kong, arrivèrent aux portes de la ville. Le roi ashanti s'installa à l'abri d'un baobab dont le tronc creux lui servait de refuge, au lieu dit « Irikoro Sira Bondo », c'est-à-dire « le vieil arbre baobab creux comme un grenier ». Il resta là douze jours. Alors Morimakaré, un des fils de Sékou, sortit de la ville et vint le surprendre : il le frappa avec une lance appelée « Karabéni », qui le transperça de haut en bas, traversa le siège sur lequel il était assis pour venir se ficher dans la racine du baobab. Les Ashanti prirent la fuite : ils durent découper la racine du baobab pour emporter le roi empalé sur sa chaise. Morimakaré et son frère Saliasano les poursuivirent au-delà de Bondoukou. A Tambi (2), Saliasano, malade, mourut et on l'enterra là. Les troupes de Kong, après avoir atteint Tambi et Soko (3) prirent le chemin du retour. Tel est la tradition rapportée à Kong.

Cet épisode a été relaté par Delafosse (4) : « Sous le règne d'Abo, dixième roi de l'Abron, le pays fut envahi par les Assanti, conduits par Apoku-Waré, dixième roi de Kouman-Si (1745). Abo, avec ses guerriers et les Dyoula se réfugia à Kong où le roi assanti

(1) Kongolo, village à 15 km à l'Est de Kong.

(2) Tambi, village à 15 km au Nord-Est de Bondoukou, subdiv. de Bondoukou, canton Pénango.

(3) Soko, village à 10 km au Sud-Est de Bondoukou, subdiv. de Bondoukou, canton Ahini-Fié.

(4) Delafosse. Vocabulaire comparatif de plus de 60 langues ou dialectes parlés en Côte d'Ivoire. *Paris*, Ernest Leroux, 1904, p. 103.

le poursuivit, se le fit livrer par la mère du roi de Kong, alors absent, et le mit à mort (1746). »

D'autre part Bodwich [1] au cours de son voyage chez les Ashanti a recueilli un écho de ce même épisode : « Apokou ayant envahi le royaume de Gaman [2], Abo, qui en était roi, se réfugia dans le pays de Kong, où l'armée achante le poursuivit. Le roi de Kong, pour préserver ses états des malheurs de la guerre, eût l'adresse d'engager Abo à aller combattre ses ennemis sur les frontières. Celui-ci essuya une défaite complète et il acheta la paix en offrant des sommes considérables en or aux différents chefs et en consentant à payer un tribut annuel. »

Nous avons ici trois versions d'un même épisode qui sont intéressantes à plusieurs titres : tout d'abord, elles ont pour origine, les trois populations qui furent mêlées à l'affaire. Chacune, par conséquent, cherche à cacher ce qui n'est pas à sa plus grande gloire. En effet, la mort du roi Abo n'est relatée que par la version Delafosse qui passe sous silence le tribut annuel consenti par les Abron. La mort du roi ashanti, telle qu'on nous l'a racontée à Kong, est contestée par Bodwich qui dit qu'Apokou Waré revint à « Kouman-Si ». Enfin le nom de Kokabou, qu'on lui prête à Kong, peut être rapproché du nom du roi abron, Kofi Abo. Y aurait-il là une confusion entre les deux rois ? Tauxier [3] qui cite Delafosse et Bodwich conclut qu'à partir de cette guerre, l'Abron devint effectivement tributaire de l'Ashanti.

On retrouve une même incertitude en ce qui concerne la date de cet épisode. Tauxier conteste la date donnée par Delafosse (1746) et également celle annoncée par Nebout [4] (1701) et penche pour un juste milieu (1725). Meyerowitz [5] parle des environs de 1730. Il semble donc que cette affaire se place dans le second quart du XVIII[e] siècle. Cette hypothèse est confirmée par une récente étude [6], qui situe le règne d'Apoku-Waré de 1720 à 1750.

---

(1) BODWICH. Voyage au pays d'Aschantie ou relation de l'Ambassade envoyée dans ce pays par les Anglais. *Paris*, 1819, p. 329.

(2) Gaman, nom ashanti du pays abron.

(3) TAUXIER. Le noir de Bondoukou. *Paris*, E. Leroux, 1921.

(4) NEBOUT. Monographie du cercle de Bondoukou dans CLOZEL « Dix ans à la Côte d'Ivoire ». *Paris*, Challamel, 1906.

(5) MEYEROWITZ. Akan tradition of origin. *Ouvr. cité.*

(6) Margaret PRIESTLEY and Ivor WILKS. The Ashanti Kings in the Eighteenth century. A revised chronology. *The Journal of African History*. Cambridge, I, 1960, n° 1. Les auteurs ont obtenu de très intéressants résultats, en dépouillant les archives des Sociétés de commerce.

Ainsi, du vivant de Sékou, des expéditions furent menées dans de nombreuses directions et Kong, après avoir été un lieu de rassemblement où des étrangers arrivèrent par vagues successives, va devenir dès lors un centre de rayonnement, d'où vont partir de petits groupes conquérants : ainsi vers 1750 (d'après Froelich) (1) des Watara de Kong (qui ne sont pas de la descendance de Sékou) partirent former une petite colonie en pays agni dans la province de l'Anno (appelée aussi Mango-Tou) (2) région située entre le Nzi et la Komoé, autour du centre de Groumania. De là, ils poussèrent vers l'Est et après avoir livré des guerres s'installèrent dans le Nord du Togo à Sansanné-Mango où leurs descendants résident toujours. Ils sont connus sous le nom de Tchokossi ou Anoufoum : ils parlent la langue agni. Là, ils perdirent tout contact avec Kong, aussi leur histoire n'est pas connue des chefs Watara ; mais nous voyons là un nouvel exemple de la vitalité de Kong qui est désormais en pleine expansion.

2) Les guerres des successeurs de Sékou.

1) *Rivalité avec Famakha* :

La mort de Sékou va provoquer un différend opposant Famakha, frère cadet de Sékou, à ses neveux. Famakha, fort de sa qualité d'aîné appartenant à la génération du roi décédé réclame le pouvoir. Les fils de Sékou s'y opposent. « De même que Soma Oulé a hérité du commandement de son père Dioridian (mort du vivant de Sékou), de même nous devons hériter de l'autorité de notre père. » On sait qu'il est traditionnel de voir le frère cadet hériter de son aîné jusqu'à ce que tous les hommes de la génération aient disparu, encore que souvent le roi en exercice désigne son successeur. Mais ici, Sékou est le premier a avoir pris le pouvoir à Kong, et Famakha n'a pas droit au pouvoir car son père n'a pas régné. Famakha furieux d'être ainsi écarté et ne voulant pas rester sous l'autorité de ses neveux, partit vers le Nord dans les régions que Soma Oulé et Bamba avaient conquises auparavant, mais qui depuis, s'étaient affranchies de leur autorité : il s'installa dans la région de l'actuel Bobo-Dioulasso. Sékou eût pour successeurs ses fils, d'abord Samandougou, l'aîné Dioridian étant mort, puis Kombi, Mori Makaré et Somafing.

---

(1) Froelich. Cameroun-Togo. *Paris*, Berger-Levrault, 1956.
(2) Binger. Du Niger au golfe de Guinée, t. II, p. 252.

Sous le règne de Kombi, le pays de Kong fut attaqué par un chef du Dyamala (1) nommé Demba Korokou. Kombi réclama alors l'aide de Famakha, afin qu'il participe à la première guerre après la mort de Sékou. Demba Korokou, repoussé par Kombi, va chercher refuge auprès du roi de Bouna. Famakha, avec son armée, rejoignit Kombi au village de Bala-Bolo (2) sur les bords de la Komoé : il réclama alors le drapeau de Sékou, ne pouvant aller au combat, lui, l'aîné, sans aucun des insignes de son frère ; on lui donne alors le drapeau (diondion) avec un tambour de guerre. Mais, de nuit, Famakha fait partir son fils avec le drapeau qu'il va confier aux Bobo-Dioula ; sur ces entrefaites, Famakha mourut d'une hernie à Bala-Bolo et on l'enterra à Gawi (3). Dès lors la rupture fut complète entre les descendants de Famakha installés à Bobo et ceux de Sékou. Finalement Kombi s'empara de Bouna, poursuivit Demba Korokou qui s'était échappé vers le Sud. Le chef du Djimini livra Demba à Kombi qui lui trancha la tête.

D. Traoré (4) nous raconte que Famakha à la mort de Sékou s'empara des insignes royaux et que Kombi tendit un piège au fils de Famakha pour tenter de rentrer en possession de ceux-ci. Cela est formellement démenti par les gens de Kong : il ne s'agit que du drapeau de guerre et non des insignes royaux. Ce qui est certain, c'est qu'une rivalité va dès lors opposer la descendance de Sékou à celle de Famakha : la première considérant qu'elle a des droits de suzeraineté sur la seconde qui les lui conteste.

2) *Autres guerres.*

Sous le règne de Kombi, une famille de Kong, du quartier Baro partit en voyage dans le Folona (5) ; là une dispute éclata entre la femme de Kong et l'épouse du chef local, nommé Folona Moriba ; au cours de la querelle, la petite fille des gens de Kong fut violemment frappée. A Kong, l'imam Baro, prévenu, alla trouver Kombi et réclama vengeance. Des émissaires vinrent du Folona à Kong pour essayer d'arranger l'affaire, mais Kombi ne voulut pas laisser cet affront impuni. Il part et à son approche

(1) Le Dyamala est une petite colonie manding située tout au sud de la subdiv. de Dabakala, à mi-distance de Dabakala et de Bouaké, autour du village de Satama Sokoura.

(2) Bala Bolo, village disparu, se trouvait un peu au Nord du bac sur la Komoé de la route Bouna-Ferkéssédougou.

(3) Gawi, village du canton de Kong, sur le bord de la Komoé.

(4) D. Traoré. Le royaume mandingue de Bobo. *Éducation Africaine*, janv.-juin 1937, n° 26, p. 58 à 77.

(5) Le Folona, région du Sud du cercle de Sikasso (Soudan).

Folona Moriba se donne la mort. Kombi fait alors déterrer le cadavre et lui fait couper la tête. Mais il est terrassé par la maladie et meurt à Kébéni (1). C'est Mori Makaré qui lui succède et qui achève la conquête de son frère aîné.

Somafing fut le dernier fils de Sékou à prendre le pouvoir après la mort de Mori Makaré qui fut enterré à Sokolo (2) où l'on peut encore voir sa tombe marquée par un cercle de pierres.

Ce fut Assoroba, fils de Kombi, qui lui succéda. Sous son règne, Ba Diori, fils de Mori Makaré, partit en campagne vers le Sud ; il conquit le pays Niangbo qui, au Nord de Katiola, est dominé par un massif granitique. Un captif, nommé Nanguin, se couvrit de gloire au cours de cette guerre et son courage permit à Ba Diori de remporter une victoire éclatante. Au retour de la campagne, les marabouts de Kong annoncèrent que Nanguin allait s'emparer du pouvoir. Trouvant ce valeureux guerrier encombrant et dangereux pour leur dynastie, les Watara prièrent Nanguin de partir lui et sa famille et d'aller où bon lui semblerait. Il s'en alla vers l'Ouest et après de nombreuses étapes, se fixa à Korhogo où ses descendants allaient fonder une dynastie de chefs (3).

Vers le Nord-Est (4), les successeurs de Zambakari (Bakari chez Labouret) continuèrent son œuvre. A sa mort, Kparafla, un de ses hommes de confiance, partagea l'autorité de Zambakari entre plusieurs chefs en attendant que les enfants de celui-ci soient en âge de régner. Karakara, l'aîné, vint de Kong et s'installa à Loto ; il entreprit des expéditions contre les Wilé (Oulé), les Dagari, les Pougouli. Puis il se fixa successivement à Saouta et Sorondigui où il mourut. Soma Ali, son fils, lui succéda et vint à Sorondigui ; il fit des expéditions vers le Djimini. Il mourut à Saouta. Puis, successivement, Kotoko, fils du frère cadet de Karakara, et Dabla, fils de Soma Ali lui succédèrent. Dabla partit pour Loto et il combattit les Wilé mais fut blessé mortellement par une flèche empoisonnée. Dianguina, frère de Kotoko devint chef. Dès lors « l'ère des expéditions est close » et « des chefs sans personnalité et sans histoire succèdent à Dianguina ».

---

(1) Kébéni, 70 km au Sud de Sikasso, entre Niellé et Sikasso.

(2) Sokolo, à l'Est de Kong (canton de Kong).

(3) Nanguin, qui se fixe à Koko et sa sœur Tiégolo fixée, elle, de l'autre côté du marigot au quartier actuel de Soba, sont les ancêtres des chefs sénoufo, dont l'actuel chef de province est le vieux Gbon Coulibaly. A noter que la tradition de Korhogo situe cet exode sous le règne de Sékou Watara : cf. E. BERNUS.Notes sur l'Histoire de Korhogo. (*Bull. I. F. A. N.*, t. XXIII, série B, nos 1-2, 1961, p. 284-290.)

(4) D'après LABOURET. Les tribus du rameau lobi. *Ouvrage cité.*

3) *Les guerres contre le Kénédougou (Sikasso).*

Au cours de la première moitié du XIXe siècle une famille d'origine mandé, appartenant au clan Traoré, fonda un royaume dans la province du Kénédougou autour de Sikasso. Cette famille, d'après Collieaux (1), venant de la région de Banfora, alla s'installer à Kong. Là les deux frères aînés, Nianamagha et Tiémonkoko, ayant pris trop d'ascendant sur la population et ayant commis des exactions, sont chassés : ils partent vers le Nord-Est pour aller se fixer au village de Finkolo (2), dans une région qui relevait du prince Piguéba Watara ; c'est pourquoi celui-ci les chasse de Finkolo et les attaque sans succès à Bougoula (3) qu'ils fortifient (1835). Chacun des deux frères au cours de son règne guerroie contre Piguéba Watara avec des fortunes diverses. Daoula, fils de Nianamagha, succède à son oncle et règne de 1845 à 1860. Un frère cadet des deux rois décédés, Siramandian resté à Kong, jaloux de voir son neveu Daoula au pouvoir, lui tend un piège en lui proposant une entrevue avec Piguéba : méfiant, Daoula n'y va pas et envoie ses douze frères qui sont massacrés entre Finkolo et Zanso (4). Dès lors, Daoula livre à Piguéba une guerre sans merci : il le bat à Finkolo et à Tougoura. L'année suivante Piguéba revient attaquer Daoula qui s'était installé à Zérila (5), mais sans résultat décisif (1855).

Cette relation est confirmée par D. Traoré (6) à certains détails près. Chez Traoré, Daoula est le frère du roi défunt (qu'il appelle Massa Tohoma). Suramana-Dian (Siramadian) qui provoque le guet-apens où vont périr les frères de Daoula, s'allie avec « Suramana Watara » alors souverain de la principauté de Makouma et non avec Piguéba Watara. C'est à Collieaux que nous avons emprunté le début de l'histoire de Sikasso ; c'est à D. Traoré que nous demanderons la suite plus complète en ce qui concerne les rapports avec Kong.

Kounkoundé (frère et successeur de Suramana Watara) dans une guerre contre Daoula, réclame l'aide de Diori Watara qui régnait alors à Bobo. Celui-ci mourut en chemin et fut remplacé par son

---

(1) COLLIEAUX. Histoire de l'ancien royaume de Kénédougou. *Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques d'A. O. F.*, 1924, p. 128 à 181.

(2) Finkolo, 17 km au Sud-Est de Sikasso.

(3) Bougoula, 5 km à l'Est de Sikasso.

(4) Zanso, 20 km à l'Est de Sikasso.

(5) Zérila, canton de Fama, cercle de Sikasso.

(6) D. TRAORÉ. La colonne de Bama. *L'Éducation Africaine*, Gorée, 1937, n° 26, n° 58-77.

frère Bako-Morou. Kounkoundé, grâce à cet appui, vainquit Daoula à Bakarifesso et fit prisonniers sa femme Soromounko et ses fils Tiéba et Momo. Daoula se retire à Bougoula et dut acheter la liberté de sa femme et de ses fils au moyen d'une grosse rançon. Tiéba, bien que le fait d'avoir été captif eût dû l'éloigner de la succession, s'imposa par de tels exploits qu'il accéda au pouvoir en 1876 (1866 d'après Collieaux). Il s'installa à Sikasso qui, dès lors, devint la capitale de son royaume. Son règne se termine à Bama (1) où il se heurta aux troupes réunies des Watara de Bobo et de Kong. Tiéba forme une grande armée pour attaquer Yamorou Watara, fils et successeur de Kounkoundé, qui avait intercepté des armes qu'il attendait de Bouna et de Bondoukou. Tiéba arriva à Samandéni (2). Yamorou Watara se trouvait à Bama où Tiéba Watara chef de la principauté de Bobo l'avait rejoint. C'est Babemba, frère de Tiéba Traoré (son futur successeur), qui va attaquer Bama et en faire le siège. Les Watara, mal en point, reçoivent l'aide de leur allié Tiéfo Amoro, qui réside à Noumoudara (3) ; après des fortunes diverses, Tiéba Traoré est vainqueur de Tiéfo devant Bama. Enfermés dans Bama, les Watara réussissent à retourner la situation par une ruse : ils envoient à Tiéba une femme albinos qui l'empoisonne. Dès lors, l'armée de Tiéba reprend le chemin de Sikasso (fin janvier 1893).

Le récit de la mort de Tiéba est différent chez Collieaux : « Une sorte d'influenza décima les troupes, et Tiéba en arrivant à Bama, tombe malade à son tour. Il se replie sur Samandéni où il meurt cinq jours après. Babemba lève aussitôt le siège pour se rendre à Samandéni, tandis que les Sofa rejoignent directement Sikasso. »

A Kong, nous avons recueilli une troisième version : L'armée de Kong est dirigée par Kongodé Watara, descendant de Sékou par Morimakaré. Kongodé (4), au cours de la bataille, tua d'un coup de lance Tiéba, qui, désarçonné, était tombé à terre et s'était

---

(1) Bama, 30 km au Nord-Ouest de Bobo-Dioulasso, subdivision de Bobo-Dioulasso, canton Tagouara.

(2) Samandéni, sur la Volta Noire, à 40 km au Nord de Bobo-Dioulasso. Subdivision de Bobo-Dioulasso, canton de Bobo-Dioulasso.

(3) Noumoudara, route de Bobo-Dioulasso à Banfora. A 25 km au Sud-Ouest de Bobo, Subdivision de Bobo-Dioulasso.

(4) C'est lui qui, quelques années auparavant (1888) refusa de recevoir BINGER, arrivant à Bobo-Dioulasso, avec une lettre de recommandation des gens de Kong. Il se trouvait alors dans le Tagouara à Dandé (route de Bobo à San), subdivision de Bobo-Dioulasso, canton de Fo. Cf. « Du Niger au golfe de Guinée », p. 375-376. BINGER l'appelle Kongodinn : *dé, den, dinn*, signifiant enfant, d'où *Kongodé* (*dinn*) : l'enfant de la brousse.

cassé la jambe ; le corps de Tiéba fut ramené à Sikasso, enfermé dans la peau d'un bœuf, par son frère Babemba.

Cette version passe sous silence le rôle des Watara de Bobo ; elle souligne la rivalité des deux dynasties : on ne parle que de Kongodé, car, en tant que descendant de Sékou, il est le seul prince légitime. C'est dans le même esprit que les gens de Kong avait adressé Binger à Kongodé et non à Sabana Watara, descendant de Famakha. Cette rivalité, qui semble s'être estompée alors devant l'ennemi commun de Sikasso, subsiste toujours dans l'esprit des descendants de Sékou, qui résident à Kong.

Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, les états des Watara se sont trouvés en contact avec un royaume guerrier qui exerçait son influence dans les zones limitrophes. La bataille de Bama (1893), point marquant, mais aussi point final de cette lutte est postérieure cependant à deux événements qui vont transformer les dix dernières années du siècle : l'arrivée des premiers européens dont Binger en 1887-88 est l'éclaireur, et celle de Samory, qui repoussé du Soudan, met le siège devant Sikasso, sans succès d'ailleurs. Avant de voir les crises que vont provoquer ces deux événements essayons de nous représenter le royaume de Kong et, en premier lieu la ville de Kong, grâce aux récits des premiers explorateurs.

D) Le royaume de Kong.

1) La ville de Kong.

« Avant d'être en vue de Kong, il n'existe plus le moindre arbuste, les terrains sont incultes, épuisés par des années de culture. » « Kong est une ville ouverte, ayant la forme d'un grand rectangle et s'étendant de l'Est à l'Ouest, ayant toutes ses habitations construites en terre à toit plat. Au centre de la ville se trouve la place du marché » nous dit Binger (1), le premier blanc à connaître le pays. « La ville, surtout vue du Nord-Ouest, dorée par le soleil couchant, avec les minarets pyramidaux de ses cinq moquées, les palmiers détachant leur fine silhouette sur le ciel, les terrasses superposées où des groupes de fidèles apparaissent à l'heure de la prière, est une vision inoubliable », dit Marcel Monnier (2) qui accompagne Binger au cours de son second voyage à

(1) Binger. Du Niger au golfe de Guinée, *ouvrage cité.*
(2) Marcel Monnier. France Noire. *Paris,* Plon, 1894.

Kong. « La ville n'est pas bâtie régulièrement », dit encore Binger. « Les ruelles sont tortueuses et étroites. Sur quelques petites places, il y a un Ficus, un Dattier ou un Bombax couronné de nids de cigognes ; çà et là, on trouve aussi des terrains vagues desquels on a extrait de la terre à bâtir. Les moutons, les chèvres et la volaille errent dans les rues et partout où il y a une petite place libre, on s'en est emparé pour y construire des cages de tisserands. »

Kong, en effet, connut au XIX^e siècle un essor extraordinaire : « J'évalue la population à 15 000 habitants, Dioula-Mandé et leurs captifs » dit Binger. C'est la capitale d'un royaume où le premier souverain s'est emparé du pouvoir. C'est donc la capitale politique du royaume.

Kong est une ville commerçante : une grande place au centre de la ville, où se tient tous les jours un marché qui groupe mille personnes. ... « Quant au grand marché qui a lieu tous les cinq jours, c'est une vraie foire », nous dit Binger. « Le côté nord et les échoppes sont appelés ' mokholokho ' (marché des hommes) ; c'est là que se vendent les tissus, couvertures, fusils, bonnets, glaces, perles, aiguilles, et autres objets de provenance européenne tels que : vaisselle en cuivre, saladiers en faïence, calicot écru, foulards, etc. La partie sud du marché est appelée ' moussolokho ' (marché des femmes) ; c'est là que l'on trouve les denrées, condiments, coton, indigo, fruits, bois, les marchandes de niomies (1) de victuailles... » « Le marché de Kong est fréquenté par des gens de tous les pays. Le Ouorodougou y envoie ses céréales, l'Anno ses kolas, le Djimini ses bœufs et son riz, le Barabo son coton, le Lobi son or, Djenné ses belles couvertures et son sel, Bobo Dioulasso sa belle ferronnerie et ses captifs » dit Braulot (2) qui passe à Kong en juin 1893, et il conclut : « Kong est bien la capitale du Soudan central. C'en est à la fois le centre commercial et le centre intelligent. » En effet, Kong est avant tout une ville dioula, habitée par une bourgeoisie relativement aisée ; de nombreuses familles ont pu acheter, grâce au fruit de leur commerce, des captifs qu'ils envoient cultiver dans des hameaux voisins. Les chefs Watara ne résident le plus souvent pas dans la ville : c'est donc une ville ouverte aux influences extérieures, grâce à ce va-et-vient constant de commerçants.

« Les gens de Kong, dit Binger, voyagent beaucoup ; on en

(1) Petites galettes de mil ou de maïs.

(2) BRAULOT. Mission pour la délimitation des frontières de la Côte d'Ivoire. Rapport aux archives du ministère de la F. O. M. (III, 3).

trouve un peu dans toute la boucle du Niger. Ceux qui ont eu des revers de fortune en route se fixent momentanément dans les pays qu'ils traversent. » Les routes de commerce les plus fréquentées sont celles de Bobo-Dioulasso, de Djenné, de Salaga, de Bouna, de Bondoukou et à un degré moindre, celle de Sikasso. Les noix de kola sont la principale monnaie d'échange. Le commerçant va les acheter dans l'Anno (à Groumania), à Bondoukou et à Kintampo; il va les vendre à Bobo-Dioulasso, d'où il rapporte à Kong des barres de sel (1) et de la ferronnerie (2). Il va jusqu'à Djenné vendre des pagnes de coton et il revient avec du sel et des burnous de laine. A Sikasso, il apporte des fusils et de la poudre, qu'il s'est procuré à Groumania et qu'il échange contre des esclaves. Enfin, dans le Komono, il va acheter contre des armes et de la poudre, du beurre de karité, qu'il revend dans l'Anno contre des kolas et des tissus. Binger, pendant les 20 jours que dura son voyage de Kong à Bobo-Dioulasso (en avril 1888) rencontra sur sa route 303 porteurs, 62 ânes et 12 bœufs, qui transportaient au total : 408 barres de sel, 36 paniers de ferronnerie et 71 charges de tissu de coton; cela donne une idée de l'importance du trafic sur la seule route de Kong à Bobo-Dioulasso.

Ainsi Kong, n'est pas seulement un grand marché; c'est une ville dont les habitants établissent des liaisons commerciales entre le pays de la kola et le pays du sel. Les commerçants de Kong se chargent d'échanger et de redistribuer les produits de l'Ouest africain.

Si les Dioula de Kong sont des commerçants, ce sont aussi des marabouts réputés pour leur instruction : les familles Saganogo, Baro, Kouroubari, comptent des marabouts influents. Cinq mosquées sont disséminées dans différents quartiers de la ville; parmi elles, la vieille et grande mosquée près de la place du marché, qui fut construite du temps de Sékou ; en outre, des cases appelées « Bourou » servent de lieu de réunion aux musulmans lettrés. On vient de loin pour s'instruire à Kong et les familles de villages éloignés viennent confier leurs enfants à un marabout de leur choix. Kong est ainsi une capitale religieuse dont la réputation s'étend au loin.

Kong est administré par un conseil des notables, composé de vieillards sages et éclairés, sous la présidence d'une sorte de

(1) Kong est un marché où l'on vend aussi bien le sel gemme d'origine saharienne (mines de Taoudéni), que le sel marin (Côte-de-l'Or, Assinie, Grand-Bassam).

(2) On ne trouve ni fer, ni forgerons à Kong, c'est pourquoi les commerçants vont chercher à Bobo-Dioulasso, « bêches, haches, lances, marmites en fer battu », etc.

maire, le Dougoutigui, dont les fonctions sont héréditaires. C'est Diarawari Watara, lors du séjour de Binger, un Sonangui, mais non descendant de Sékou. Il règle toutes les affaires de la ville et ne s'adresse que dans les cas graves au Massakié. Un chef de la police assure l'ordre, c'est Karamoko Oulé qui reçut Binger et dont nous avons déjà parlé par ailleurs.

On peut donc dire que Kong cumule trois fonctions : capitale d'un royaume, centre commercial et foyer musulman ; c'est donc une ville d'un intense rayonnement et d'une très grande renommée. Kong résume le double aspect de ce royaume : c'est une ville dioula, capitale d'un royaume guerrier.

2) Le royaume de Kong.

Peut-on tracer les limites du royaume de Kong à la fin du siècle dernier ? Il est évident que les frontières sont mouvantes et varient selon les heures plus ou moins glorieuses de son histoire. Il est, d'autre part, bien illusoire de vouloir tracer des frontières ou dessiner des cartes à l'image de celles qui représentent les limites des états modernes : il arrive souvent, en effet, qu'un prince qui prétend régner sur une région, n'est maître en réalité que de quelques localités, au milieu d'un pays insoumis et révolté dans lequel il est plus un prisonnier qu'un maître.

Nous avons des renseignements surtout par Binger, qui, en 1888, traversa les pays dépendants de Kong, grâce à une lettre de recommandation qui lui fut remise à son départ. Vers le Sud, c'est la rivière Kinkéné qui marque la frontière avec le Djimini ; vers l'Est, la Komoé avec le pays koulango : certains villages koulango sont sous la dépendance de Kong, ceux de l'actuel canton de Nzan (subdivision de Bouna). A l'Ouest le Niarafolo, le Tagwana, ne sont plus sous l'autorité de Kong : en 1892, Karamoko Oulé guerroie contre les Pallaka. De ce côté le royaume de Kong est en recul, car on touche au royaume de Sikasso, ou à des principautés comme le Fourou. Vers le Nord, Komono, Gouin, Tourka, Dorossié sont théoriquement sous l'autorité de Kong et c'est la route que l'on conseille à Binger de suivre, comme étant la plus sûre pour gagner Bobo-Dioulasso et Kotédougou. Au-delà de Bobo, les princes Watara sont en opérations contre les Tagouara à partir de Dandé (1) et Kogoma (2). Au Nord-Est, les

(1) Dandé, route de Bobo à San, à 55 km de Bobo.
(2) Kogoma, 15 km au Nord de Dandé.

Watara ne possèdent que quelques points fixes, Saouta, Loropéni, Lorhosso.

Aussi, si l'on ne peut parler d'un royaume bien organisé et cohérent, il n'en est pas moins certain que l'influence de Kong est immense. Cette influence s'exerce bien au-delà des régions contrôlées par les princes Watara, grâce aux commerçants « qui partent à la conquête pacifique de toute la boucle du Niger. Le nom des chefs de Kong est une sauvegarde pour le voyageur, il est partout vénéré, même par les infidèles » nous dit Braulot (1) après son voyage en 1892.

Les premiers explorateurs ont reconnu l'importance de cette ville et pensent qu'il est primordial que leur gouvernement entretienne de bonnes relations avec un royaume aussi influent. « Kong, poursuit Braulot, sera bientôt l'entrepôt de nos produits. Les Dioula se chargeront de les disséminer dans tout le Soudan. »

*
* *

E) Kong et Samory.

1) Les premiers explorateurs.

Parti en 1887 des bords du Niger, le capitaine Binger arrive à la frontière du royaume de Kong le 9 février 1888, au village de Kanniara, où il est reçu par le prince Watara, Yamori, qui s'est porté au Nord-Ouest de ses États en raison de la présence de Samory à Sikasso. Il se dirige ensuite sur Kong où il arrive par la route du Nord le 20 février : il fait son entrée « modestement monté sur un bœuf porteur ». Après un accueil réservé et méfiant des habitants, il est admis à séjourner dans la ville, grâce à l'appui de Karamoko Oulé, avec qui il entretient des rapports d'estime et d'amitié. Après un séjour de deux semaines, il poursuit son voyage vers le Mossi, le Gourounsi et Bondoukou. Il revient à Kong, en 1889, où Treich Laplène, parti de Grand Bassam, l'a précédé et a conclu un traité avec Karamoko Oulé. Puis les deux explorateurs regagnent de concert la côte. Binger a pu ainsi reconnaître l'importance de cette ville ; il a pu apprécier la sagesse et l'intelligence de ses chefs avec qui il a noué de solides relations d'amitié.

(1) Braulot. Mission pour la délimitation des frontières de la Côte d'Ivoire. Rapport aux archives du ministère de la F. O. M. (III-3).

En mars 1891, le capitaine Ménard arrive à Kong en venant du Sud, puis il poursuit vers l'Ouest sa mission qui se termine tragiquement : il est assassiné à Séguéla.

Binger, enfin, revient à Kong, accompagné du lieutenant Braulot, du Dr Crozat et de Marcel Monnier pour une mission de délimitation des frontières de la Côte d'Ivoire. Le traité de 1889 est renouvelé (juin 1892) ; Karamoko Oulé manifeste alors son désir de voir des relations commerciales s'établir entre Kong et les postes français de la côte : il voit là le moyen de pénétrer une zone, jusque-là d'accès difficile et de développer le commerce avec de nouveaux partenaires.

2) Arrivée de Samory.

Samory arrive au début de 1894 dans la région de Kouto (1) où il se heurte à Babemba, roi de Sikasso, qu'il met en fuite. Il se dirige ensuite vers le Sud par Nafoun (2) et Kiémou (3) jusqu'à la hauteur de Marabadiassa (4). Il envoie alors un émissaire aux chefs et à l'imam de Kong avec comme cadeau, des jeunes gens et des jeunes filles ; cet émissaire était porteur d'une lettre (5) :

« Pour moi, disait Samory, je ne ferai jamais la guerre aux musulmans ni ne prendrai Kong. Je désire commercer avec vous, aussi, vous ai-je envoyé mes hommes avec des esclaves et de l'or pour avoir en échange des fusils, de la poudre et des chevaux. Vous êtes en amitié avec les Blancs de la côte, il vous sera facile d'avoir des fusils et de la poudre. Vous êtes aussi les amis des habitants du Kénédougou : prenez donc mes esclaves et veuillez les échanger chez Babemba contre des chevaux. Si vous faites ainsi, j'ai décidé de ne pas entrer sur vos terres. » Les chefs de Kong, après de grandes hésitations, car certains pensaient devoir refuser en raison du traité conclut avec la France, acceptèrent cette offre, sachant qu'ils n'étaient pas de taille à opposer un refus à Samory.

C'est peu après, en avril 1894, que le capitaine Marchand après avoir traversé le Baoulé encore inexploré, arrive à Kong en compagnie de l'explorateur Moskovitch, qui meurt là, et du

(1) Kouto, subdivision de Boundiali.

(2) Nafoun, subd. de Korhogo, 40 km au Nord de Korhogo.

(3) Kiémou, subd. de Korhogo, 40 km au Sud de Korhogo.

(4) Marabadiassa (subd. de Beoumi).

(5) Cf. DELAFOSSE. Essai de manuel pratique de la langue mandé. E. Leroux, *Paris*, 1901. — Histoire de l'imam Samori par Amadou Kouroubari, texte en dioula, traduction par le Révérend Père HÉBERT dans le *Bulletin de l'IFAN*, Dakar, t. XXI, série B, nos 3-4, p. 544 à 571.

douanier Bailly : son arrivée cause un certain malaise chez les gens de Kong qui songent à lui faire un mauvais parti. En effet, les chefs de Kong ne savent pas très bien quelle attitude adopter à son égard : étant en pourparlers avec Samory, ils craignent que sa présence ne les compromettent aux yeux de l'almamy. Marchand, après une reconnaissance vers l'Ouest, regagne en hâte la côte, pour rendre compte de la menace que fait peser Samory sur tout le Nord de la Côte d'Ivoire.

3) Kong et Samory.

Samory, peu après le départ de Marchand, envahit le Tagwana, le Djimini, le Dyamala. Désormais Kong est coupé de la côte : ses chefs vont donc s'entendre avec Samory et accéder à ses demandes, tout en espérant que les Français viendront les délivrer de ce voisin gênant. Un pacte est alors conclu (1) entre Samory assisté de ses lieutenants Morifing Dian, Fissingaran Ngolo et Kounandi Kélébaga et les princes Watara, Bakari Oulé, Yamori Ba et Badioula en la présence de nombreux marabouts de Kong. Le souverain de Kong était alors Komi Watara (2) qui avait succédé peu de temps avant à Soukouloumori : assez âgé, il résidait à Nassian et les princes traitaient en son nom. Ainsi Samory épargne Kong, tant pour son prestige dans le monde musulman, que pour son activité commerciale dont il espère tirer parti pour son ravitaillement en armes et en chevaux.

Malgré ce pacte, les chefs de Kong espèrent que les Français viendront chasser Samory : Karamoko Oulé, en Août 1894, réussit à faire parvenir une lettre à Binger (3) dans laquelle il dit : « Ils n'osent pas s'aventuer contre Samory. Ils n'ont pas de forces ni de chevaux. Samory est trop puissant, ils ne peuvent pas combattre contre lui. C'est pourquoi ils sont obligés de rester tranquilles, n'ayant pas assez de force, mais Samory est toujours devant eux. »

Ainsi, Samory a désormais établi sa base dans le Djimini et le

---

(1) D. Traoré. Les relations de Samory et de l'état de Kong. *Notes Africaines*, IFAN, Dakar, n° 74, 1950, p. 96-97.

B. Holas. Un document authentique sur Samory. *Notes Africaines*, IFAN, Dakar, n° 74, 1957, p. 52-55.

(2) C'était Komi Watara, le Massakié et non Bakari Oulé. Cf. la liste des souverains en appendice.

(3) Archives du ministère de la F. O. M., Côte d'Ivoire, IV-1.

Dyamala. C'est à partir de là que ses lieutenants vont entreprendre de nouvelles expéditions, mais lui-même restera le plus souvent aux environs de Dabakala.

4) Derniers succès de Samory.

Pour éviter la perte de tout le Nord de la Côte d'Ivoire et pour délivrer les gens de Kong, du Djimini et du Dyamala avec qui des traités ont été conclus, une colonne (1) est formée sur l'initiative de Binger devenu gouverneur ; elle est placée sous le commandement du lieut.-colonel Monteil. Partie en novembre 1894, la colonne rencontre de grosses difficultés : elle doit au passage livrer de durs combats dans le Baoulé ; elle arrive à pied d'œuvre fatiguée par un périple de 500 km qui a duré plus de quatre mois : elle atteint en effet, Dabakala en mars 1895. Là, Monteil réussit à détruire les approvisionnements de Samory ; cependant les munitions commencent à manquer et les blessés sont nombreux. Il doit revenir à Bouaké, harcelé par les bandes de Samory : c'est l'échec. Monteil, qui sert de bouc émissaire, est remplacé par le commandant Caudrelier. Résultat lamentable, quatre à cinq mille Dioula ont suivi la colonne dans son repli et leur entretien pose de graves problèmes. Cet échec sert Samory et son prestige en sort grandi : les gens de Kong savent qu'ils ne doivent plus compter sur une aide extérieure.

Après cela, Sarankié-Mori envahit le pays Koulango de Nassian, Groumania, l'Anno et s'empare de Bondoukou et août 1895. Mais, ici, il nous faut rectifier une erreur communément admise à la suite des travaux de Labouret (2) : celui-ci nous dit que c'est en avril 1895 que Kong fut détruite par Sarankié Mori avant sa campagne de Bondoukou et Delafosse (3) se fait l'écho de cette version. Or, ce n'est qu'en mai 1897 que Samory détruisit Kong, à une date que nous pouvons fixer avec certitude. Kong fut donc une des rares villes à être épargnée pendant plusieurs années ; Samory avait compris qu'il avait tout intérêt à se servir de cette ville et de ses commerçants, qui, grâce à leurs relations avec les

(1) MONTEIL. Une page d'histoire coloniale : la colonne de Kong. Paris-Lavauzelle 1902.

LABOURET. Monteil explorateur et soldat. *Paris*, Berger-Levrault, 1937.

(2) LABOURET. Les bandes de Samory dans la Haute Côte d'Ivoire, la Côte-de-l'Or et le pays lobi. *L'Afrique Française. Renseignements coloniaux*, Paris, 1925, n° 8, p. 341-355.

(3) HANOTAUX et MARTINEAU. Histoire des colonies françaises, t. IV. DELAFOSSE. Afrique Occidentale Française, *Paris*, Plon, 1931, cf. p. 213.

FIG. 2. — La « Da-ba » portique donnant accès au quartier kéréou.

C'est à cet emplacement que serait enterrée la tête de Lassiri Gombélé, tué à l'avènement de Sékou Watara.

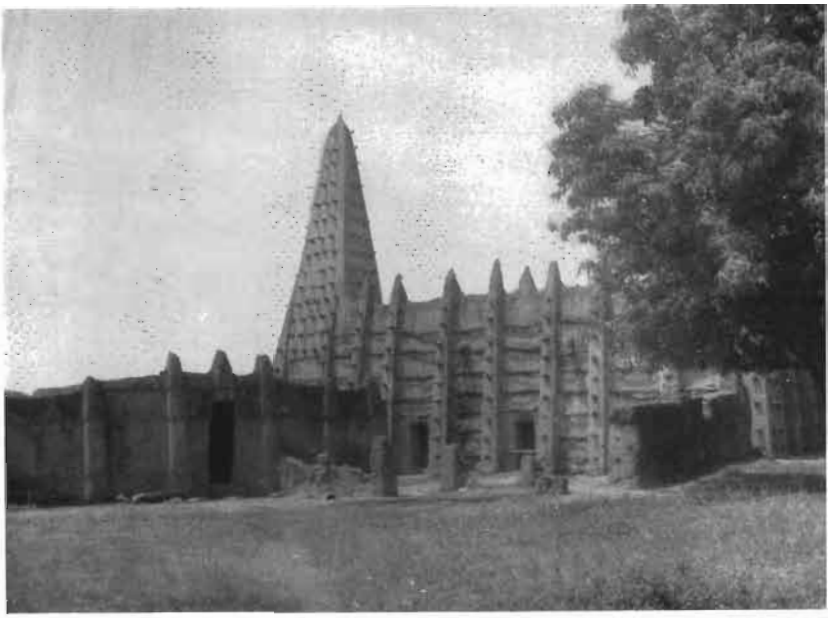


FIG. 3. — La grande mosquée.

FIG. 4. — Les chefs de Kong devant la maison de BINGER.

De gauche à droite :

Basseiri Watara, notable.
Basoumaïla Watara, chef du groupement Kobakoko.
Faboua Watara, le chef de Kong (Dougoutigui).
Zizingolo Watara, chef du groupement Tabroukoko-Nord.
Bassidi Watara, chef de canton, et 25e successeur de Sékou Watara, et deux autres personnes.

FIG. 5. — La grande mosquée.

pays éloignés pouvaient lui procurer le ravitaillement dont il avait besoin ; en second lieu, il ne tenait pas lui, l'almany, à s'attaquer à une ville célèbre dans tout l'Islam : il montrait par là son habileté et son sens politique.

Après avoir pris Bondoukou, Sarankié Mori pille la rive gauche de la Volta, et les centres de Wa, Bolé, Sankana. Il rencontre alors dans le Gourounsi, le conquérant Zerma, Babatou. Puis il passe sur la rive droite de la Volta, attaque et pille Bouna en novembre 1896 (1).

Pendant ce temps, les Français après l'échec de la colonne Monteil, essaient d'entrer en rapport avec Samory et de traiter avec lui : une mission conduite par Braulot (juillet 1896) a pour tâche d'obtenir que Samory accepte de se cantonner dans une région limitée : dans le Djimini et le Dyamala, ou encore sur la rive droite du Bandama. Samory refuse de recevoir Braulot.

Ainsi, en 1895 et 1896, Samory continue ses conquêtes : Kong a été épargné en acceptant un modus vivendi ; cependant ses chefs n'ont accepté cette situation que sous la contrainte et ils ne tarderont pas à montrer qu'ils s'y résignent mal.

*
* *

F) La fin de Kong.

1) La destruction de Kong. 16 mai 1897 (2).

Après le traité conclu entre Samory et les Watara, le prince Assounou (3) est envoyé à Sikasso pour chercher des chevaux ; il tarde à revenir et Samory pense qu'on le trompe. D'autre part des fuyards du Djimini viennent chercher asile à Kong : Samory demande qu'on les lui livre ; les chefs de Kong refusent à plusieurs reprises sur un ton hautain et insolent. Estimant l'alliance rompue, Samory attaque Kong. Or, les princes et les guerriers ne s'y trouvent pas. Komi est à Nassian, Bakari Oulé à Kolon, Badioula à Bogomadougou et Yamori Ba à Koundou. Kong, ville maraboutique, ville dioula, ne peut offrir qu'une faible résistance.

---

(1) D'après Y. Person.

(2) D'après récits recueillis à Kong.

(3) Assounou est un descendant de Sékou par Kombi : c'est le père de Zizingolo, chef de groupement à Kong.

Cependant les marabouts, après avoir fait leurs ablutions, revêtent leurs plus belles tenues d'apparat et se rendent dans les mosquées. Au cours du combat qui dura tout un jour ils furent ensevelis sous les décombres des mosquées. La prise de Kong eut lieu quatre jours après la fête de la Tabaski de 1897 (1) (l'Aït el Kébir) qui se déroula, cette année-là le 12 mai : c'est donc le 16 mai qu'il faut fixer cet événement.

Pendant ce temps-là, Ba Dioula, Bakari Oulé et Yamori Ba avaient rejoint Komi à Nassian ; ils se dirigent vers Niandon, lieu situé à 20 km au Nord de Nassian, entre Kapi et Boton, et c'est là qu'ils attendent Samory. Ils sont rejoints par les chasseurs Komono, excellents tireurs et chasseurs d'éléphants réputés. Les troupes de Kong forment un grand carré ; chaque côté est commandé par un prince ; au centre, les guerriers rechargent les fusils. Samory arrive alors et une terrible bataille s'engage : de nombreux Sofa sont tués par le tir des Komono. Mais un prince Watara est blessé, un côté du carré enfoncé et Samory est vainqueur ; l'armée de Kong fuit vers le Nord. Au cours de la route, Komi fatigué, s'arrête sous un arbre et là, la mort le saisit ; avant de mourir, il confie les insignes royaux enfermés dans une caisse métallique, à un jeune homme qui l'accompagne ; celui-ci rejoint les princes Watara à Sakédougou (2) et leur remet les insignes.

Samory (3) les poursuit vers le Nord. Son fils Sarankié Mori qui se trouve à Bouna (4) fait route vers le Nord-Ouest ; au passage il doit vaincre une petite résistance à Lorhosso, du prince Watara, Ali Yéré (descendant de Zambakari). Il rejoint son père vers Sidéradougou. Sur son chemin, Samory est attaqué par Tiéfo Amoro, qui, nous l'avons vu, avait participé à la bataille de Bama contre Tiéba, roi de Sikasso. Tiéfo, s'il est allié aux princes de Kong, s'est cependant affranchi de leur tutelle ; Samory donne à Sarankié Mori l'ordre de s'emparer de Noumoudara (5), où réside Amoro : mais la ville est protégée par une forte palissade et défendue par les vaillants guerriers tiéfo. Il est tenu en échec pendant plusieurs jours. Samory se rend alors sur les lieux du

(1) Cf. Traoré, R. P. Hébert.

(2) Sakédougou, cercle de Banfora, subdiv. de Sidéradougou, canton Bas-Komono.

(3) Cf. D. Traoré. Notes sur Samory. *L'Éducation Africaine*, Gorée, t. 23, n° 85, janvier-mars 1934, p. 24 à 30.

R. P. Hébert. Une page d'histoire voltaïque, Amoro : chef des Tiéfo. *Bull. IFAN*, t. 20, série B, n°s 3-4, 1958.

(4) Labouret. Les tribus du rameau lobi, *ouvrage cité*.

(5) Noumoudara, subdivision de Bobo-Dioulasso.

combat et s'empare de Noumoudara après un furieux assaut. Les habitants sont massacrés et Tiéfo Amoro se donne la mort (juillet 1897).

2) Arrivée des colonnes françaises.

Pendant ce temps-là, Bakari Oulé, Ba Dioula, et Yamori Ba étaient arrivés dans le canton de Kotidougou (proche de Bobo-Dioulasso), chez leur parent le prince Pintiéba Watara. Celui-ci reçoit le Sansangbou et est investi du pouvoir royal. Ensemble ils vont à Diébougou demander l'aide du commandant Caudrelier qui vient d'arriver (mai 1897).

Dès lors les événements se précipitent : Sarankié Mori se replie sur Bouna ; peu après, Lorhoso est occupé par les troupes françaises ; le capitaine Braulot reçoit l'ordre d'occuper Bouna. Sur sa route, il rencontre Sarankié Mori ; au cours d'un accrochage il est tué et son escorte massacrée (20 août 1897). Les troupes anglaises occupent alors Bondoukou et Bouna (octobre) ; elles se retirent de la première ville en novembre et l'administrateur Clozel peut y entrer. Cette région était, en effet, convoitée par les Anglais, qui essayaient de profiter de nos difficultés avec Samory. Cependant les Sofa occupent toujours Kong, le Barabo, le Koulango, le Djimini. En février 1898 [1] le lieutenant Demars s'empare de Kong avec une faible escorte : mais là, il est pris à parti par les troupes de Samory qui mettent le siège devant la ville ; du 12 au 17 février 1898, la garnison, privée d'eau résiste victorieusement, jusqu'à l'arrivée des capitaines Gouraud et Boulant qui viennent de disperser les Sofa dans le pays koulango. Au cours de ce siège, Samory use d'un subterfuge : il fait revêtir à ses soldats des uniformes militaires et il les lance à l'assaut avec un drapeau tricolore. Après un instant d'hésitation, la garnison s'aperçoit de la ruse et résiste victorieusement. Après la prise de Sikasso (2 mai 1898), une colonne sous la direction du commandant Pineau marche vers le Sud ; Samory évacue alors le Djimini et le Dyamala et se retire dans son tata de Boribana [2] sur le Bandama : ses lieutenants Morifing Dian et Kounandi Kélébaga sont

(1) Collieaux. Détails rétrospectifs des dernières opérations contre Samory. *Bull. du comité d'études historiques et scientifiques d'A. O. F.*, avril-juin 1938, t. 21, n° 2, p. 290 à 304.

(2) Boribana c'est-à-dire : la fuite (*bori*) est terminée (*bana*) : se trouve sur la rive droite du Bandama, à la hauteur du village de Longo (subdivision de Katiola) ; un moment Samory songe à s'enfermer dans cette place, pour y attendre l'arrivée des Français.

en déroute dans le Tagwana. Se sentant menacé, Samory se dirige vers l'Ouest et il est fait prisonnier en septembre 1898 à Guélémou, à l'Ouest de Man.

3) Kong après la pacification.

Lorsque les colonnes françaises occupèrent Kong, elles trouvèrent la ville dévastée et déserte : les habitants s'étaient tous enfuis vers Bobo. Fin 1898, 2 500 d'entre eux revinrent avec des semences et la vie reprit lentement. Sous l'administration française, un poste fut créé, mais cela ne suffit pas à redonner une nouvelle vigueur à Kong. Désertée par les voies de communication, route ou chemin de fer, Kong devint une bourgade d'importance secondaire.

L'influence de Kong persista dans certaines régions, par le fait que les chefs de canton furent choisis souvent parmi les Watara ou parmi les Dioula influents, toujours habiles à se mettre en avant et à capter la confiance des Européens. A Banfora, cependant, l'administration chercha à éliminer les chefs en place qui venaient de Kong et à les remplacer par des chefs autochtones : on peut lire dans « Les paysans noirs » (1) le récit de la lutte que mena aux environs de 1930, l'administrateur Delavignette, pour soutenir ces paysans laborieux, Gouin, Tourka et Sénoufo et parfois même susciter chez eux un esprit de révolte contre leurs maîtres de toujours.

Kong, abandonné par les voies de communications perdit son rôle de relais entre le Nord et le Sud : abandonné aussi par l'administration, Kong, hier grand centre, devint une bourgade perdue, et chef-lieu seulement d'un canton très vaste et très peu peuplé.

Conclusion.

L'histoire de Kong nous a montré l'arrivée et la formation de petites colonies manding qui réussirent à s'imposer aux dépens de peuplades morcelées et peu organisées. Ailleurs, à Bondoukou par exemple, des colonies analogues se heurtèrent à des peuples aux chefferies fortes, les Abron, rameau du groupe akan, et là, bien qu'ayant acquis une grande influence, elles ne réussirent pas à prendre le pouvoir.

(1) R. Delavignette. Les paysans noirs, Paris, Stock, 1931.

Autour du bastion formé par la ville-mère et ses proches environs, les princes Watara, partirent dans de nombreuses expéditions, refaisant vers le Nord la route qu'avait suivie Dé Makha leur ancêtre venu du Soudan. On a pu dès lors parler des « États de Kong », pour désigner ces petites principautés où ces zones d'influence que se partagent les princes Watara. Car c'est là une des originalités de ce royaume dont tous les princes exercent un commandement sous l'autorité souveraine de l'aîné. Ce royaume musulman fonda ainsi sa puissance sur deux éléments différents : guerriers autochtones encadrés par les princes Watara et commerçants dioula qui savent s'infiltrer partout et sont le véhicule de la prospérité de Kong. Cette histoire nous montre comment cette association permit à Kong de devenir la grande ville que connut Binger.

APPENDICES

Liste des souverains de Kong.

Dé Makha, venu du Soudan à Ténéguéra.
Fatiéba, chef de Ténéguéra.

1. Sékou Watara, premier souverain de Kong.
2. Samandougou
3. Kombi
4. Mori Makaré
5. Somafing

(fils de Sékou.)

6. Assoroba.
7. Kalakala Dawa.
8. Miamori Farama.
9. Somafing Bagui.
10. Mia-Diori.
11. Mia Sotigui.
12. Mori Séré.
13. Léna.
14. Késéfima.
15. Ba-Dougoutigui.
16. Sanikiéba.
17. Karamoko Oussé.
18. Karamoko Dari.
19. Soukouloumori était chef en 1888 lors du passage de Binger.
20. Komi, mort en 1897 lors de l'attaque de Samory.
21. Mia Pintiéba.
22. Ya Moriba.
23. Batiéba.
24. Batakoulé.
25. Bassidi, chef actuel.

Les chefs watara actuels.

— Bassidi Watara, 25e successeur de Sékou.

Chef du canton de Kong et chef du groupement Tabroukoko-Sud, réside à Kong.
Descendant de Badioula, Badiori, Morimakaré, Sékou.

— Zizingolo Watara.

Chef du groupement Tabroukoko-Nord, réside à Kong.
Descendant de Assounou, Mori, Assoroba, Kombi, Sékou.

— Basoumaïla Watara.

Chef du groupement Kobakoko, réside à Kong.
Descendant de Bamara, Ba-Pingué, Babaï, Somafing, Sékou.

— Ba Soriba Watara.

Chef du groupement Kolonkoko, réside à Linguékoro.
Descendant de Kongaloman, Babaï, Babou, Somaoulé, Dioridian, Sékou.

— Bali Watara.

Chef du canton Nzan, subdivision de Bouna, réside à Bavé.
Descendant de Karamoko Oulé (n'est pas celui que connut Binger à Kong), Ali Oulé, Dianguina Tiémoko, Morimakaré, Sékou.

DEUXIÈME PARTIE

LE CANTON DE KONG

Kong est aujourd'hui, le chef-lieu d'un vaste canton, qui, allongé du Nord-Ouest au Sud-Est, forme la frange orientale de la subdivision de Ferkéssédougou (cercle de Korhogo) (1). Au Nord, la Komoé, dont le cours s'infléchit un moment vers l'Est, et son affluent la Léraba, forment la frontière du canton avec la Haute-Volta (cercle de Banfora) ; à l'Est, la Komoé, qui reprend sa direction générale Nord-Sud, marque la limite du cercle de Bondoukou ; au Sud, il faut franchir la Kinkéné, affluent de droite de la Komoé,pour pénétrer dans le cercle de Katiola (subdivision de Dabakala). Ainsi, au Nord, au Sud, à l'Est, le canton est bien individualisé par des frontières naturelles. A l'Ouest, au contraire, on passe insensiblement dans les petits cantons de Sikolo et de Nafana qui forment les marges du canton avant de pénétrer dans le Pallaka au Nord-Ouest et le Tafiré au Sud-Est.

En plus de ces limites naturelles, le canton est entouré de tous les côtés par un no man's land. Au Nord et au Nord-Est, de chaque côté de la Léraba, puis de la Komoé, se trouve une zone inhabitée. A l'Est, au-delà de la Komoé, on pénètre dans la réserve de Bouna, vide d'homme mais non d'animaux ; au Sud, au-delà de la Kinkéné, une frange sans habitants, correspondant à peu près à la forêt classée de la Kinkéné ; enfin, au Sud-Ouest et à l'Ouest, au-delà des petits cantons de Nafana et de Sikolo, on trouve encore une zone inhabitée selon une ligne Nzi-Lankonon (affluent de la Léraba).

Ainsi, sur la carte, le canton présente une forte individualité :

---

(1) Dans la nouvelle organisation administrative (août 1959), la République de Côte d'Ivoire est divisée en 4 départements : Kong fait partie du département du Nord, qui groupe les 3 cercles de Korhogo, d'Odiéné et de Séguéla et dont le chef-lieu est Korhogo.

son isolement est accentué par son éloignement des principaux centres et par ses mauvaises communications. Jusqu'à 1958, les deux routes menant à Kong, celle de Nafana, comme celle de Nassian étaient souvent coupées lors de la saison des pluies : des ponts « en dur » sont actuellement en construction et vont rendre la route de Nafana utilisable à longueur d'année. Il n'en reste pas moins que la région a une position marginale, à l'écart des grands axes de communication Nord-Sud, qui passent à l'Ouest par Ferkéssédougou, à l'Est par Bouna. Si la route est-ouest, qui relie ces deux axes, a depuis quelques années été l'objet de travaux, c'est surtout en raison de la mise en valeur touristique de la Côte d'Ivoire : on a voulu faciliter l'accès de la réserve de Bouna et du campement de Wango-Fitini. Ainsi, Kong, isolé dans son canton, fait figure de petite capitale d'une immense région où sont éparpillés des villages peu nombreux et de faible importance.

*
* *

A) Le canton.

1) L'organisation traditionnelle : les groupements.

Le canton est dirigé par le chef de canton, héritier et 25e successeur de Sékou Watara ; c'est lui qui possède les insignes du pouvoir. On le désigne aujourd'hui sous le nom de « Diamanatigui », terme générique attribué à tous les chefs de canton cautionnés par l'administration. Son autorité n'est plus très grande et il en a lui-même pleine conscience. Il appartient à cette cohorte de chefs coutumiers issue d'un ancien monde encore très vivant et très cohérent ; mais ces chefs trouvent difficilement leur place dans ce pays en pleine évolution : leur rôle de représentant de l'administration supplante souvent celui de chef tout court ; en devenant collecteurs d'impôts ou recruteurs de manœuvres pour la réfection des routes, ils perdent leur autorité souveraine, ils ne sont plus que des intermédiaires bâtards, au rôle peu défini, arrivant mal à concilier leur rôle de chefs, héritiers d'un pouvoir quasi religieux, à celui de fonctionnaires rétribués par l'administration. Ainsi à Kong, le chef de canton, en tant que successeur de Sékou et détenteur des insignes du pouvoir, est le maître d'un royaume, l'héritier d'une longue tradition ; en tant que chef de canton, il n'est que l'égal de nombreux petits chefs sans passé et sans gloire,

et ainsi, l'administration n'a pu ici redorer le blason de cette chefferie. En la faisant entrer dans un nouveau cadre, elle n'a fait que la perpétuer, mais n'a pu lui redonner vie.

Le canton est divisé en quatre « groupements » qui ne forment pas chacun d'aire géographique absolument distincte : tel village se trouve situé entre deux autres appartenant à un groupement différent ; c'est un prince Watara, descendant de Sékou qui est à la tête de chacun de ces groupes. Bien que s'interpénétrant, ces quatre groupements se répartissent grossièrement ainsi :

Le groupement Tabrouko-ko Nord (1) comprend dix-sept villages, situés à l'Est et au Nord-Est de Kong, son chef est Zizingolo Watara.

Le groupement Tabrouko-Sud comprend sept villages au Sud-Est de Kong. Son chef est Bassidi Watara qui cumule ce rôle avec celui de chef de canton.

Le groupement Kobakoko (2) comprend quinze villages au Nord de Kong. Son chef est Ba Soumaïla Watara.

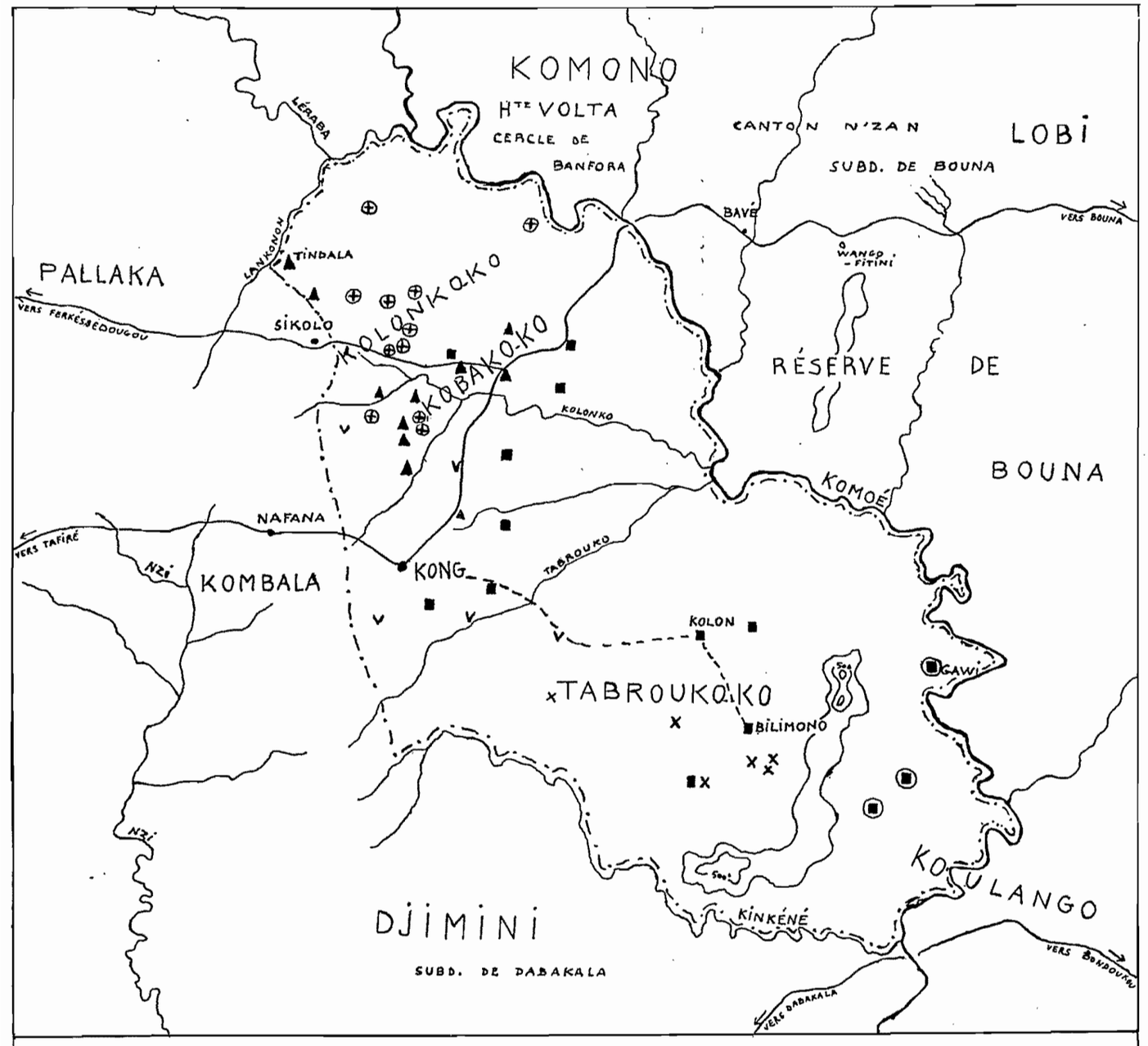
Enfin le groupement Kolonkoko (3) a douze villages également au Nord de Kong, mêlés à ceux du précédent groupement et les villages situés au Nord de la route Sikolo-Nassian. Son chef est Ba Soriba Watara.

La ville de Kong et six villages ne font pas partie de ces groupements et dépendent directement du chef de la ville de Kong : nous consacrerons un chapitre spécial à Kong même.

Contrairement à ce qui se passait autrefois, trois des chefs de groupement ne résident plus dans les villages qu'ils commandent, mais à Kong même ; seul Ba Soriba habite à Kolonkoko, au village de Linguékoro.

Ce découpage du canton est un héritage de l'ancienne organisation du royaume où chaque prince Watara résidait dans un village, chacun représentant l'autorité de l'aîné. Ainsi de nos jours, chacun de ces chefs est responsable de son groupement auprès de l'administration qui les reconnaît mais ne les rétribue pas. C'est à eux que le chef de canton s'adresse pour toute affaire concernant les villages de leur groupe. Ainsi le canton est commandé par toute une hiérarchie de chefs, comme au temps passé ; bien que vidé d'une partie de sa substance, le vieux cadre a résisté et a été maintenu par l'administration.

(1) C'est-à-dire : au-delà (*ko*) de la rivière (*ko*) Tabrou ou Tabourougou.
(2) Kobakoko, c'est-à-dire : au-delà (*ko*) de la rivière (*ko*) Koba.
(3) Kolonkoko : au-delà de la rivière Kolon.



LE CANTON DE KONG

- V VILLAGES RATTACHÉS A KONG
- ▲ VILLAGES DU GROUPEMENT KOBAKO-KO
- ⊕ VILLAGES DU GROUPEMENT KOLONKO-KO
- × VILLAGES DU GROUPEMENT TABROUKO-KO-SUD
- ■ VILLAGES DU GROUPEMENT TABROUKO-KO NORD.
- ◉ VILLAGES KOULANGO DE TABROUKO-KO NORD

0 10 25 Km

- LIMITE DU CANTON
- ROUTE
- ROUTE EN CONSTRUCTION
- 500 COURBE DE NIVEAU

FIG. 6.

2) Les zones habitées.

Ce vaste canton semble désert lorsqu'on s'écarte des routes. On peut parcourir de longues distances sans rencontrer un seul champ cultivé. Une brousse arborée s'étend sur de longues croupes où affleure parfois la dalle d'un granit patiné ; le sentier concentre dans son lit un sable fin de couleur rose ; lorsqu'il escalade une pente, il contourne les grosses termitières pyramidales, ou parfois des blocs de latérite et de roches, et se perd souvent vers le sommet sur une plaque granitique que l'humidité peut rendre glissante. Puis il redescend lentement dans cette brousse tapissée de hautes herbes aux touffes discontinues dont le vert est interrompu par les taches ocres et rouges du sol, qui apparaît çà et là aux échancrures du tapis végétal ou qui surgit en termitières aux contours tourmentés. Plus bas, les herbes se font plus hautes, les arbres plus grands ; soudain on pénètre dans un creux, tout est sombre : des arbres immenses interceptent la lumière, les palmes de raphia s'inclinent au-dessus du sentier. C'est l'obscurité d'une forêt qui suit fidèlement les contours d'un marigot paresseux. Les points de vue sont rares : parfois, cependant, un dôme de granite mieux individualisé, permet de son sommet chauve et arrondi, une vue circulaire sur cette brousse qui se perd dans les lointains brumeux ; rarement un fromager rompt la ligne d'horizon, pour signaler tel un clocher, la présence d'un village. Tout à l'Est, une chaîne de collines barre l'horizon ; à son approche, on traverse des clairières où la cuirasse de latérite ne laisse pousser qu'une herbe fine parsemée des champignons de petites termitières brunes.

Sur les 6 500 km² que couvre le canton, superficie équivalente à celle des cercles d'Aboisso ou d'Abengourou, se répartissent 56 villages, représentant une population de 7 300 habitants, ce qui donne une densité générale de 1,2 habitant au km² (1). Mais la population est très irrégulièrement répartie ; on trouve trois régions habitées. La première comprend les villages situés de part et d'autre de la route Linguékoro-Nassian et, pour le plus grand nombre d'entre eux, au Sud de cette route. La seconde comprend les villages répartis autour de Kong ; la troisième, le réseau de villages, assez lâche, que l'on trouve au Sud-Est du canton.

(1) La densité au kilomètre carré, est, pour l'ensemble de la Côte d'Ivoire de 7,9 habitants, pour l'ensemble du cercle de Korhogo de 8,8 et pour la subdivision de Ferkéssédougou de 3,4.

Répertoire des villages de la Côte d'Ivoire. Service de la statistique et de la mécanographie. Édition 31 décembre 1955.

Peu de villages ont une réelle importance : sur les 56 que compte le canton, 30 ont plus de 50 habitants, 14 plus de 100 et 4 seulement (Kong y compris) plus de 200. Et malgré cet éparpillement en petits villages, la région semble déserte. Ainsi l'examen de la répartition des villages fait apparaître une faiblesse numérique globale liée à un fractionnement en petites unités qui laisse pourtant de grands vides sur la carte.

3) Les communications. Les marchés.

Deux routes traversent le canton : celle qui relie Ferkéssédougou à Nassian et qui continue jusqu'au bac de la Komoé vers Bouna ; celle de Ngolodougou à Kong par Nafana qui se prolonge jusqu'à Nassian et ferme ainsi la boucle. Ce sont donc essentiellement des routes est-ouest, alors que les routes traditionnelles étaient Nord-Sud : route du Djimini vers le Sud, route du Soudan par Kapi et le Komono, et vers l'Est, route de Bondoukou par Gorowi. Désormais, Kong est un cul-de-sac, dont la seule sortie est à l'Ouest vers Ferkéssédougou et la grande route qui permet de joindre Katiola et Bouaké. Les routes traditionnelles ne sont donc sillonnées que par les piétons ou parfois des cyclistes. Beaucoup de villages qui jalonnaient les routes étaient des étapes pour les commerçants : ils sont désormais isolés et repliés sur eux-mêmes. Il faut signaler cependant la construction d'une route de Kong à Bilimono (50 km à l'Est de Kong) qui, en principe, doit être prolongée vers le Djimini par Toro-Kinkéné, rouvrant ainsi la vieille voie du commerce vers le pays de la kola. Ce changement d'orientation du canton explique que le marché de Kong soit devenu un pauvre marché qui n'est plus guère fréquenté. Les marchés voisins de Nafana et de Sikolo sont plus actifs, le premier pour le coton, le second pour la volaille, et des camions y viennent chaque semaine de Ferkéssédougou. Ces trois marchés ont lieu tous les cinq jours, mais jamais le même jour : si le marché de Sikolo se tient le samedi, celui de Nafana a lieu le mardi et celui de Kong le mercredi. Ces trois marchés participent donc à un même cycle de cinq jours, qui s'oppose au cycle de six jours qu'on rencontre dans le pays sénoufo, depuis le Pallaka (à Koumbala) jusqu'à Korhogo. On peut espérer que la nouvelle route vers le Djimini donnera un regain de vie à ces marchés ; en tous les cas elle fera sortir bien des villages d'un terrible isolement.

4) La démographie.

Nos sources proviennent des documents administratifs de la subdivision de Ferkéssédougou. Nous avons dépouillé les recensements de Kong et des trois villages de Bilimono, Linguékoro et Nassian, ce qui représente 3 553 habitants sur les 7 300 du canton, soit un peu moins de 50 % du total. Les recensements datent de 1955, sauf celui de Nassian qui est de 1954. Nous donnons séparément les chiffres concernant Kong et ceux des trois villages au cas où des différences apparaîtraient entre cette agglomération d'une certaine importance et des villages secondaires ; ces derniers sont d'ailleurs assez dissemblables. Linguékoro et Nassian comptent respectivement 160 et 197 habitants et sont tous deux situés sur la route Ferkéssédougou-Bouna. Bilimono, par contre, qui a 600 habitants, se trouve isolé à 60 km au Sud-Est de Kong, relié seulement par une piste interdite aux véhicules (jusqu'en 1959).

La pyramide des âges est assez massive : si la diminution de chaque tranche, au fur et à mesure que l'âge augmente est assez régulière, l'assise de la pyramide n'est pas très large. En effet, si l'on considère les grands groupes d'âge, la proportion des enfants (moins de 15 ans) est moins importante que celle relevée dans la plupart des autres recensements ou enquêtes. Dans le tableau des grands groupes d'âge présenté ici, nous mettons, pour comparaison, les résultats de l'enquête démographique dont le sondage a couvert les cercles d'Odiéné et de Korhogo (1).

	KONG			BILIMONO-NASSIAN LINGUÉKORO			ENQUÊTE 8e SECTEUR AGRICOLE		
	H %	F %	total %	H %	F %	total %	H %	F %	total %
— 15 ans.	15	16	31	17,5	17,5	35	22,2	20,8	43
15 à 59...	28	36	64	26	32	58	24,3	27,6	51,9
+ 60 ans.	2	3	5	3	4	7	2,7	2,4	5,1
Total	45	55	100	46,5	53,5	100	49,2	50,8	100

(1) Rapport provisoire de l'enquête démographique par sondage du 8e secteur agricole : cercles d'Odiéné-Korhogo. Service de la statistique de la Côte d'Ivoire.

Bien qu'il soit difficile de comparer un recensement administratif et une enquête démographique, qui n'ont pas été faits exactement de la même manière et qui, d'autre part, ont été effectués à des époques différentes, il semble que le canton de Kong ait une population nettement moins dynamique que celle de l'ensemble

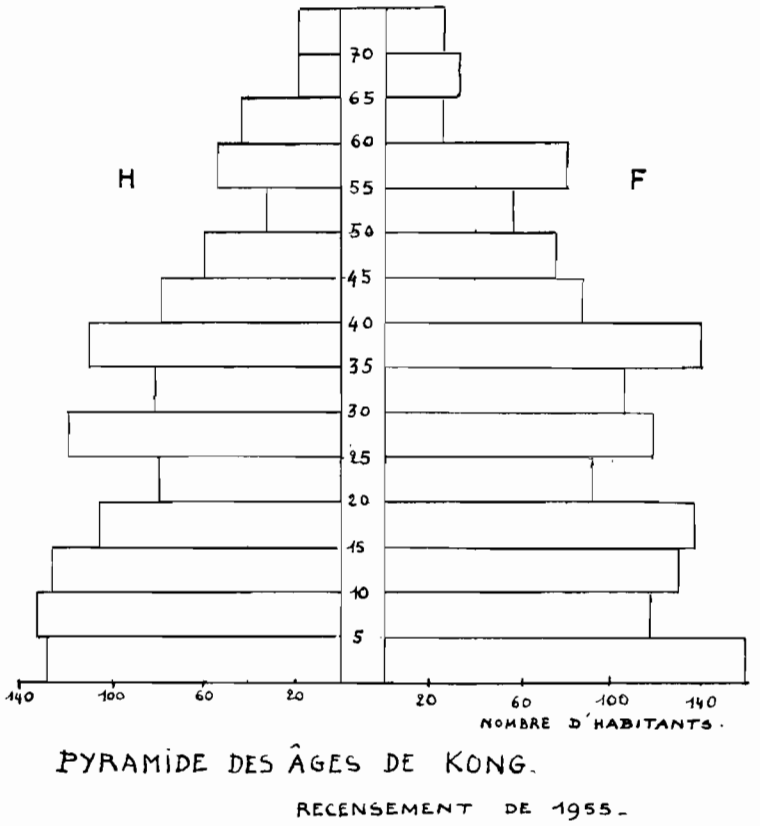


FIG. 7.

du secteur. La proportion entre les deux sexes est à peu près équilibrée chez les enfants ; elle ne l'est plus du tout chez les adultes où la prédominance des femmes est considérable et marque le sex-ratio général. Il est possible que ce déséquilibre provienne du départ d'hommes célibataires, partis provisoirement chercher du travail et non recensés.

La situation matrimoniale est conforme à celle rencontrée dans les pays de régime polygamique où le prix de la dot est relativement important et l'argent rare, surtout chez les jeunes qui vivent encore sous l'entière dépendance du « Pater familias ».

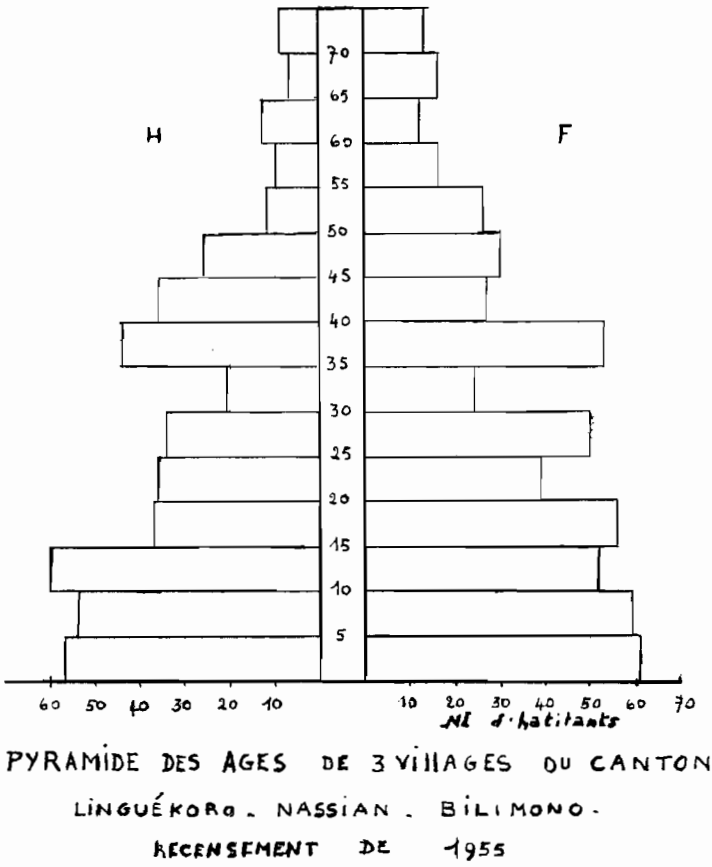


FIG. 8.

Le nombre d'épouses croit assez régulièrement avec l'âge du mari. A Kong et dans les trois villges, les résultats étant identiques, nous les avons groupés en un seul tableau. Au total 593 hommes sont mariés avec 915 femmes, soit un taux général de polygamie de 1,5.

AGE	VEUFS OU CÉLIBATAIRES	NOMBRE D'ÉPOUSES							
		1	2	3	4	5	6	7	8
20-29 ans	178	66	8						
30-39 ans	66	116	50	8					
40-49 ans	18	79	64	22	1				
50-59 ans	7	42	32	14	4	1	1		1
60-69 ans	12	23	20	4	2	1			
+ 70 ans	5	13	5	3	2	1			
Total	286	339	179	51	9	3	1		1

Cette situation familiale fait que la femme arrive au mariage presque toujours très jeune, c'est-à-dire vers 15 ans ; l'homme se marie vers 25 ans, mais il ne devient polygame que la trentaine dépassée. Il existe donc des différences d'âge considérables entre époux, particulièrement chez les polygames, qui, à un âge avancé, épousent de très jeunes filles. Nous avons essayé de faire apparaître cela en dépouillant les recensements, malgré toutes les incertitudes de ceux-ci sous le rapport de la date de naissance.

Ce tableau est la moyenne des différences d'âge entre époux, établi sur les 339 maris monogames et les 244 polygames relevés dans les recensements de Kong et des trois villages du canton.

Différence d'âge entre époux.

AGE DU MARI	RÉGIME MONOGAME	RÉGIME POLYGAME	
		avec épouse la plus âgée	avec épouse la plus jeune
20-29 ans	3,8	0	3,3
30-39 ans	6,2	1,7	10,2
40-49 ans	9	2,6	12,5
50-59 ans	14	5,6	19,6
60 ans et + ...	13,1	12,5	26,3

Fig. 9. — Défrichement.

Fig. 10. — École coranique (cf. p. 318).

Un phénomène aberrant est à noter : la différence d'âge chez les polygames, entre le mari et l'épouse la plus âgée, croît avec l'âge du mari ; il se peut que ce phénomène soit dû surtout à une mauvaise appréciation des âges : les femmes, en brousse, semblant souvent plus prématurément vieilles que les hommes, d'où cet écart croissant assez peu normal. Il n'en reste pas moins que les différences d'âge sont un trait caractéristique de tous les pays où l'on pratique la polygamie (1) et le phénomène doit être bien mis en évidence.

5) Les mouvements de population.

Kong se trouve dans cette vaste zone du Nord de la forêt, dont les habitants subissent l'attraction des villes et de la région méridionale plus riche avec de nouvelles possibilités d'emplois. Ce mouvement qui draine tous les ans de nombreux travailleurs vers la Basse-Côte, affecte particulièrement les régions pauvres, à population rurale dense, tel le pays mossi ou le pays sénoufo. Qu'en est-il, pour un canton également assez pauvre, mais très faiblement peuplé ?

Prenons deux exemples (2) : le village de Kolon se trouve à 50 km à l'Est de Kong dont il n'était relié jusqu'à 1959 par aucune route carrossable : sur les 405 habitants recensés en 1958, 72 étaient absents. 35 étaient à Kong et par conséquent n'avaient pas quitté la région ; sur les 37 autres, 10 étaient partis depuis moins d'un an ; sur les 27 partis depuis plus d'un an, la majorité avait quitté le village depuis moins de quatre ans. Dix étaient à Bondoukou et à Abengourou, 9 à Bouaké, 4 à Katiola et 4 à Abidjan.

On peut voir dans le tableau suivant, que le nombre des absents décroît d'une manière inversement proportionnelle à l'éloignement. D'autre part, ce village situé sur la route de l'Est voit son émigration en grande partie dirigée dans cette direction (Bondoukou Abengourou).

Le village de Tindalla compte 368 habitants : il se trouve au Nord de la route Ferkéssédougou-Bouna. Treize personnes étaient absentes lors du recensement de 1958, et toutes depuis moins d'un mois. Huit se trouvaient à Ferkéssédougou, cinq à Korhogo. Là, encore, la situation du village a orienté (vers l'Ouest) le mouvement de la population.

(1) Cf. Mission démographique de Guinée.
(2) Enquête démographique du 8e secteur agricole.

LIEU DE SÉJOUR	ABSENTS DE KOLON (HORS DU CANTON)	
	+ 1 AN	— 1 AN
Abengourou-Bondoukou ..	10	5
Katiola.....	4	4
Bouaké	9	1
Abidjan	4	0
	27	10

Il semble donc, que si la région participe à ce grand courant de main-d'œuvre, c'est dans un périmètre beaucoup plus réduit qu'ailleurs. Le mouvement est régional. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que ces mouvements ont toujours existé, avec les commerçants Dioula ; si la nature des déplacements a, sans doute, en partie changé, il s'agit aussi maintenant du départ de travailleurs, le mouvement reste très inégal selon les villages. Cependant, même faible, le phénomène a une répercussion bien différente de celle qu'il peut avoir en pays de peuplement dense. Ici, le départ de jeunes gens risque de compromettre un équilibre déjà précaire et de laisser un pays exsangue. Nous avons noté plusieurs cas de jeunes gens partis sans l'autorisation du chef de famille qu'ils laissent sans aide pour les travaux des champs.

En conclusion, il semble que le canton de Kong ait une population assez peu dynamique. Très éprouvés par les ravages de Samory, les villages ont perdu de leur importance et un certain nombre d'entre eux a même disparu : ainsi Bogomadougou, route du Djimini, Kapi au Nord du canton. Quelques villages ont leurs champs souvent dévastés par les éléphants : cela est d'autant plus grave que le village est petit et les champs moins nombreux, car la récolte peut être détruite dans sa totalité. C'est pourquoi, certains villages, qui ne comptent pas même 20 habitants, sont appelés à disparaître ou à se regrouper.

6) Les populations.

La population du canton se répartit en trois principaux groupes : Dioula, Sonangui et Koulango. Nous avons vu dans la partie historique, l'installation et la formation des deux premiers groupes et ce qu'il faut entendre par le terme sonangui ; ce n'est pas un

groupe ethnique, au sens anthropologique du terme, mais un groupe qui se définit lui-même comme Sonangui par opposition aux Dioula. Actuellement les différences s'estompent entre les deux groupes ; c'était les guerres qui avaient donné leur marque distinctive et leur originalité aux Sonangui ; l'occupation française, la paix, place désormais les deux groupes devant les mêmes problèmes économiques et tous doivent se livrer aux travaux des champs. L'islam gagne en profondeur chez les Sonangui ; ils portent toujours, à la différence des Dioula, les cicatrices tribales, trois gros traits en éventail à partir de la commissure des lèvres. Désormais les deux groupes se mêlent et s'unissent et les caractéristiques qui les distinguaient s'atténuent, sans pour cela disparaître : c'est ce que nous allons voir dans l'organisation des villages où Sonangui et Dioula cohabitent presque toujours.

Les Koulango (1) eux, occupent l'extrémité orientale du canton, à Gawi, Komandini et Gorowi. Ces trois villages se trouvent situés entre la Komoé et la chaîne de collines orientée du Sud au Nord ; ils ont, ainsi, une position très marginale et sont comme rejetés à l'extérieur du canton. Ces Koulango ont conservé leurs pratiques animistes et n'ont pas été touchés par l'islam. Ils forment donc une petite enclave et se rattachent au pays koulango, qui s'étend à l'Est, au-delà de la Komoé.

*
* *

B) Les villages.

1) L'organisation.

Les villages se trouvent situés sur un léger bombement de terrain ; à leur approche, la végétation se fait plus claire et au loin, on voit d'immenses fromagers dont les frondaisons dominent les cases qui semblent blotties à leurs pieds ; leurs fûts droits se détachent d'un socle qui se ramifie en contreforts compliqués. Aux alentours, des parcs clos par de solides palissades en bois, où l'on enferme le bétail la nuit, quelques champs de tabac, et quelquefois, de petits jardins potagers fermés par une haie. Sur les pistes qui divergent du village, on rencontre, le matin, la longue procession des femmes qui, calebasses sur la tête, vont

(1) Les Koulango sont appelés Pakhala par les Dioula.

chercher l'eau au marigot le plus proche. A l'entrée, les tisserands ont établi les cadres de leurs métiers à l'ombre d'un Irindé (1), arbre au tronc cannelé et torsadé tel un énorme cordage, et qui s'étale en laissant pendre les fines cordelettes de ses racines adventives.

Dans la plupart des villages, Sonangui et Dioula vivent côte à côte, mais il arrive que les deux groupes soient séparés ; ainsi à Kongolo, le village est divisé : à l'Ouest, Kongolo Sobara est Sonangui, à 200 m à l'Est, Kongolo Tolo est Dioula ; mais une telle séparation marquée sur le terrain par deux unités distinctes reste exceptionnelle.

Les Sonangui ont conservé dans la vie du village un rôle bien particulier. En tant que premiers occupants du village, ils sont « chefs de la terre » ou Dougoukolotigui : ils ont donc la haute main sur le terroir ; un étranger qui arrive, doit leur demander l'autorisation de s'installer et l'emplacement pour défricher son champ. Dans la région orientale du canton, à Bilimono, Fia, Yondolo, Komon, c'est un Sonangui d'origine myéro. Vers Kong, c'est un Sonangui d'origine Falafala. Kongolo, bien que divisé en deux unités administrativement distinctes, ne possède qu'un seul Dougoukolotigui, Sonangui de Kongolo Sobara, qui est chef de la terre de la partie dioula de Kongolo Tolo.

Le chef du village ou Dougoutigui est également un Sonangui ; c'est le chef reconnu par l'administration et qui, jusqu'en 1959, était chargé de la perception de l'impôt. Le plus souvent, chef de village et chef de la terre ne sont qu'un ; il arrive cependant parfois qu'ils soient distincts : le chef de village étant choisi pour sa meilleure instruction, ce qui facilite son rôle de responsable devant le canton et la subdivision, le chef de la terre restant attaché aux questions de sol et à toutes ses traditions, rôle peut-être moins visible mais fondamental.

Ainsi, le Dougoutigui est, le plus souvent, lui aussi, descendant des premiers arrivés ; parfois cependant, c'est un Bambadion, Sonangui descendant de ces captifs attachés à la famille Watara : tel est le cas des villages de Nassian et de Manorota où, chef de village et chef de la terre ne sont donc pas le même homme.

Les Dioula, quant à eux, restent à l'écart des commandements ; s'ils sont chefs de village, comme à Satiguita ou à Sérifesso, cela est dû à la disparition ou au départ des Sonangui du village.

Ainsi, les Sonangui jouent dans le canton un rôle particulier :

(1) *Ficus thonningii.*

ils sont les chefs de la terre, les chefs politiques à tous les échelons, depuis le village jusqu'au canton en passant par les groupements. C'est leur originalité par rapport aux Dioula et c'est le signe de leur profond enracinement dans la région.

2) L'habitat.

Les cases, obéissant à un ordre bien défini, se groupent, cernent des cours où les femmes se livrent à leurs travaux domestiques et forment des cellules individualisées ; cependant, elles ne sont le plus souvent pas jointives et leur ordre est relativement lâche.

Les cases sont de deux types : cases rectangulaires à toit à deux pans et cases paillotes rondes à toit conique. Les premières sont réservées aux hommes, les secondes aux femmes. La case rectangulaire a sa façade ouverte sur une véranda (tété soukoro) fermée par un petit mur de 1 m de hauteur environ ; des piliers en banco (1) (diokoto) soutiennent le toit ; on pénètre dans cette véranda par une ouverture à une de ses extrémités : une porte en bois (kon) donne accès à l'intérieur de la case et à la pièce où sont rangées les affaires personnelles ; souvent on y trouve une table, parfois des chaises et un fauteuil. C'est en somme la chambre de séjour (bongba) ; par une ouverture intérieure, on pénètre dans la seconde pièce (bonkono) où se trouve le lit (tindi) souvent formé par un socle de banco à 50 cm au-dessus du sol et recouvert par une moustiquaire en tissu serré. Des vêtements sont suspendus à de petits piquets de bois ou à des cornes d'animaux enchâssés dans le mur. La pièce est sombre, éclairée parfois par une petite fenêtre donnant du côté opposé à la véranda.

A la maison de l'homme s'oppose celle de la femme (bougou ou bon mousso) : case ronde classique d'environ 5 m de diamètre, coiffée de son toit de paille supporté par un parapluie de bambous noircis par la fumée ; au fond, l'âtre, avec trois grosses pierres sur lesquelles repose le canari ; à côté, le petit tabouret à quatre pattes où la femme peut s'asseoir pour tourner sa sauce. Une murette en banco (kokoro téké) d'environ un mètre de hauteur, divise l'intérieur ; elle n'atteint pas le centre de la case : parfois cette murette est prolongée par un petit siège en banco, sur lequel une voisine peut venir s'asseoir et papoter avec la cuisinière, c'est pourquoi on l'appelle « fanya worandi » : « le siège du mensonge » ou plus exactement « le siège des commérages ». Sur cette murette,

(1) Banco, terre argileuse.

des calebasses et des bassines ; à l'angle, des vêtements, des pilons ; au mur circulaire sont suspendues les petites cuillères-calebasses de différentes tailles. Chaque femme de la cour possède ainsi tout son arsenal personnel pour faire la cuisine. L'entrée est close par une porte, le plus souvent par une simple natte déroulée.

Ces constructions sont faites de petites briques de banco moulées à la main, en forme de petits pains ovoïdes, ou parfois en briques plus régulières sorties d'un moule en bois ; les murs semblent souvent granuleux car les petits gravillons ferrugineux restent en saillie, dégagés par la pluie, avant d'être déchaussés. On recouvre parfois les murs d'un enduit composé d'argile et de bouse de vache qu'on applique à la main et les traces des doigts restent gravées en creux, faisant apparaître de curieuses arabesques.

Ainsi, les cases des villages n'ont rien de très particulier : c'est à Kong seulement que se trouvent les maisons à terrasse de style soudanais. Dans les villages les constructions sont plus banales et ne répondent pas à un souci d'originalité ou de décorum : cases cuisines pour les femmes, maisons un peu plus élaborées pour les hommes, elles sont groupées autour de la cour (*loukéné*) pour former la concession (*lou*), et chacune d'elles n'en est qu'un élément. Et c'est le *lou*, l'unité où s'organise la vie familiale.

3) La concession et l'organisation familiale.

La concession abrite la « grande famille » qui vit sous l'autorité du « Pater familias ». Elle forme une unité économique vivant des produits des mêmes champs, se nourrissant à la même cuisine. C'est le chef de la famille qui gère les biens de la communauté, qui donne des femmes aux jeunes hommes, qui paye l'impôt pour tout le monde.

Cette « famille étendue » est évidemment de taille variable : la moyenne se fixe aux environs de 15 personnes. Au village de Ṭindalla, l'enquête démographique (1) a dénombré sur les 368 habitants, 29 « exploitations », soit une moyenne de 13 personnes. Au village de Kolon, sur les 405 habitants, on compte 26 unités, c'est-à-dire 26 groupements vivant de la culture des mêmes champs : la moyenne est ici de 15 personnes. Cinq grou-

(1) Enquête démographique du 8e secteur agricole.

pements comptent moins de 10 personnes, 16 comptent de 10 à 19 personnes, 1 de 20 à 29, et 4 comptent plus de 30 personnes.

Ainsi, la famille de Bakérémori Watara compte 15 personnes : le chef de famille, marié à deux femmes, a un fils ; le frère du chef de famille, marié à une femme, a deux filles ; un second frère, marié à deux femmes, a trois filles. La mère du chef de famille, un frère célibataire et un neveu s'ajoutent au groupe ; cet exemple représente une famille d'importance moyenne.

Chaque jour le chef de famille donne la ration de riz ou d'igname à la femme chargée de faire la cuisine : car chaque femme mariée de la communauté a un « tour de cuisine » qui dure cinq jours ; il commence en général le jour du marché de Kong pour finir la veille du marché suivant ; et ainsi, ce cycle de cinq jours s'inscrit dans la vie quotidienne. Personne n'en connaît l'origine, mais il est vraisemblable qu'il provient d'un calendrier rituel qui a subsisté dans la pratique de la vie de tous les jours, et qui a su résister à l'islam et à la semaine de sept jours ; il n'en reste qu'une manifestation extérieure qui rythme la vie dans ses aspects pratiques et qui a été adoptée par les nouveaux arrivés. Il est à noter, en effet, que le système est pratiqué aussi bien dans les familles dioula que dans les familles sonangui. C'est donc « la femme de service » qui fait le plat collectif dans le grand canari qui, pour quelques jours, va reposer sur son foyer ; elle reçoit cependant l'aide de ses compagnes, pour piler, chercher l'eau ou le bois, mais c'est elle qui surveille la cuisson et est responsable du plat. Ainsi le grand canari, les mortiers, sont d'usage collectif pour l'ensemble familial ; par contre chaque femme possède un équipement complet d'accessoires de cuisine, qu'elle entrepose dans sa case. Cette organisation collective atteint sa perfection au village de Satiguita : dans ce village il n'existe qu'une seule famille, de 42 personnes, la famille Fofana qui vit des mêmes champs et partage la même cuisine. Le chef du village, Badawa Fofana, est en même temps le chef de la grande famille. Il y a sept femmes qui prennent successivement le tour de cinq jours, plusieurs femmes âgées ne participent plus à cette rotation.

Mais cette organisation collective, si elle reste très solide, est sujette souvent à des dérogations et à des exceptions. Parfois il était difficile à un seul de trouver pour tous l'argent liquide de l'impôt, et l'éclatement de la famille peut venir de raisons économiques. Parfois aussi, les jeunes mariés cherchent à échapper à cette emprise familiale et préfèrent vivre avec leur seul ménage. Mais si cette organisation communautaire résiste, c'est

qu'elle permet seule l'exploitation des champs qui demandent une main-d'œuvre nombreuse ; enfin une grande famille ayant de vastes terrains cultivés, échappera plus facilement aux aléas d'une mauvaise récolte, car elle aura la possibilité de varier et d'étendre la gamme des produits vivriers. Et le problème de l'organisation de la famille nous mène à celui de l'exploitation familiale et de la structure agraire du village.

*
* *

C) La vie agraire.

1) L'exploitation familiale.

La « famille étendue » dont nous avons essayé d'évaluer l'importance, est un groupement travaillant les mêmes champs et qui forme donc une exploitation collective. Ainsi, Satiguita est un village qui ne forme qu'une seule exploitation ; cependant il arrive que le chef de famille, pour lequel tous les membres du groupe travaillent, autorise un frère ou un fils marié à cultiver pour son compte un petit champ ; il y a alors les champs collectifs, « foro ba », littéralement « le grand champ », où toute la famille travaille, puisque c'est de ces champs que doit venir la subsistance de tous les membres ; il y a aussi les petits champs ou « dionkani foro », c'est-à-dire le champ individuel, que tel ou tel homme marié cultive pour son compte, avec l'autorisation du chef de famille et lorsque les travaux du foro ba lui en laissent le temps. Les femmes également, à Kong, et dans certains villages ont de petites rizières personnelles (mousso talé) dont elles assurent, elles-mêmes, tous les travaux ; la récolte leur revient, elles la vendent à leur profit.

Dans son principe, le champ individuel n'est qu'un appoint : il doit donner à son propriétaire une petite marge d'indépendance : un peu d'argent liquide s'il vend sa récolte, pour s'acheter des habits par exemple, et quelques produits vivriers supplémentaires ; cependant cela ne le libère d'aucune obligation vis-à-vis du chef de la famille par qui il est toujours nourri et qui subvient à tous ses besoins. Le champ individuel ne sera donc cultivé qu'après le foro ba. Mais il est bien évident que l'existence même du « dionkani foro » est une faille dans le système communautaire ; car le champ individuel peut, à plus ou moins brève échéance,

devenir en s'agrandissant la seule source de subsistance de son propriétaire et par conséquent être l'amorce de son indépendance : c'est alors l'éclatement de l'exploitation familiale. Il ne faut pas oublier cependant, que l'éclatement familial est dans l'ordre normal des choses, car chaque famille ne peut indéfiniment se grossir des générations suivantes. On peut voir au village de Komon, les exploitations familiales se morceler et chaque homme marié ne plus cultiver que pour son seul ménage : c'est ici une évolution récente qui daterait d'une quinzaine d'années. Mais dans bien d'autres villages, à Kong même, le système communautaire résiste ; ainsi, à Satiguita, tous les hommes mariés travaillent sur le « foro ba » et aucun ne possède de champ individuel. C'est pourquoi il ne semble pas qu'il y ait d'évolution uniforme : tendance à l'individualisme ici, résistance du système communautaire ailleurs ; chaque village, chaque famille résoud ainsi à sa manière le problème de son organisation et de sa subsistance.

2) Les terres cultivées.

Autour des villages se trouvent assez souvent de petits jardins (nankwo) où les femmes plantent pêle-mêle, des tomates, du piment, du gombo, des oignons ; ces jardins sont fermés par une haie et comme ils se trouvent à proximité immédiate des cases, on y jette les ordures ménagères qui leur apportent l'engrais. Aux environs du village également, se trouvent souvent des petits champs de tabac ; un peu plus loin, et dans un périmètre de quelques centaines de mètres, on rencontre parfois des champs (so-foro) de maïs ou plus rarement d'igname, fermés par une clôture qui les préserve de l'atteinte du bétail ; le maïs pousse haut et dru, car ces champs sont souvent situés sur l'emplacement d'anciens parcs à bétail ou sur des endroits que les vaches ont engraissé de leur fumier.

Au-delà se trouvent les champs de brousse : rizières qui suivent les thalwegs des marigots et les fonds marécageux, grands ensembles de cultures sèches composés de plusieurs parcelles différentes. Tous les villages n'ont pas de rizières, dans certains (1), seules les femmes ont un champ de riz et elles en effectuent tous les travaux.

Les principales cultures sont par ordre d'importance décrois-

(1) Ainsi à Bilimono, Sipolo, Komon, Fia, Yondolo, Sokolo, Nassian.

sante : l'igname (*kou*), le petit mil (*sanio*) et le gros mil (*bimbiri*), le maïs (*bogo*), le riz (*malo* ou *maro*), le manioc (*banankou*), l'arachide (*tiga*), les haricots (*soso*), le cotonnier (*korondi*), les patates (*wosso*). Les quatre premières sont les cultures dominantes : le riz est très inégalement cultivé selon les villages, bien qu'il semble que souvent, toutes les conditions requises pour sa culture soient rassemblées ; nombreuses plaines et bas-fonds, climat favorable. Dans bien des villages (1) le riz n'est cultivé que par les femmes, et par conséquent, n'est qu'une culture d'appoint. Il semble que ce ne soit que depuis peu, et grâce à l'intervention du service de l'agriculture, que des rizières travaillées par les hommes, et s'inscrivant par conséquent dans les champs de la communauté, se soient développées ; ainsi le riz est devenu dans certaines familles, une culture de base au même titre que le mil ou l'igname. C'est le cas à Kong, où depuis quelques années, plusieurs cultivateurs ont défriché des forêts touffues qui suivaient le cours des marigots et ont installé des rizières d'assez belle venue.

Les grands champs se distinguent des rizières par leur situation géographique : ils se trouvent en dehors des bas-fonds dans la zone de savane boisée ; par leurs dimensions : ils sont de formes grossièrement carrées ou rectangulaires ; par la variété des cultures qu'ils portent : ils sont, en effet, composés de plusieurs parcelles, c'est-à-dire de plusieurs éléments portant chacun une même culture ou une même association de cultures ; souvent gros mil et maïs se trouvent associés sur une même parcelle mais ils ne restent que peu de temps côte à côte, car on sème le mil deux mois avant la récolte du maïs ; le manioc est souvent associé à l'igname, mais il reste en terre souvent dix-huit mois ou deux ans, alors que la récolte de l'igname est annuelle ; le même manioc peut alors être associé la seconde année avec du maïs ou du mil. Quelquefois du maïs ou du gros mil sont plantés dans l'intervalle des buttes d'igname. Enfin, il arrive que les champs aient une partie contiguë à un bas-fond : on forme alors des billons perpendiculaires à la pente : dans le creux, on sème du riz, sur les sommets du gros mil. Il existe plusieurs variétés de riz : le riz local (koumbokorogo) et du riz distribué par l'administration (koumbofila ou kambiaka) : ce sont tous des riz de marais car on ne cultive pas de riz de montagne. Il y a également de très nombreuses variétés d'igname : les variétés hâtives (kona, morifiman), les tardives (wologo, kangba) ; différentes variétés de petit mil :

(1) Ainsi à Bilimono, Sipolo, Komon, Fia, Yondolo, Sokolo, Nassian.

(niongba, yoyero, soulako). Le gros mil est connu sous sa forme rouge et sa forme blanche (bimbiri oulé, bimbiri gbé). Enfin, le maïs possède aussi différentes qualités : (niemougou, bogofing, diangba).

Ainsi, ces champs portent des cultures variées ; les grands ensembles de cultures sèches sont parfois très éloignés du village ; sur certains, on a construit des cases ; les cultivateurs vont séjourner dans ces campements (kongo so) à l'époque des gros travaux. Mais la vie de ces champs est éphémère : après défrichement, ils supportent quelques années de cultures successives avant de retourner à la brousse, à la différence des rizières qui portent la même culture pendant de très nombreuses années. C'est la vie de ces champs, les travaux auquels ils donnent lieu que nous allons examiner maintenant.

3) Les travaux des champs.

C'est en général, vers le début de la saison sèche que l'on trace les nouveaux champs ; on commence par délimiter à la houe (houe de dimension moyenne : tiangbé), la superficie à défricher ; puis on retourne les mottes de terre et les herbes, un peu plus tard on brûle les herbes devenues sèches ; on abat les arbustes en les coupant à environ un mètre du sol ; on entasse les branchages aux pieds des grands arbres et on les brûle sur pied : ils se calcinent et ils s'abattent en laissant debout un chicot de tronc noirci ; parfois ils résistent et leur carcasse desséchée subsiste quelques temps; seuls sont épargnés les arbres utiles tels le Karité et le Néré. Vers la fin novembre, en décembre, en janvier, on prépare les buttes (ntougoun) : la terre est remuée profondément pour former ces taupinières qui s'alignent assez régulièrement ; pour cela il faut une grande houe : celle que l'on fabrique sur place, appelée korogo (fig. nº 11), comprend un manche en bois sur lequel s'adapte un trident également en bois, dans lequel se glisse un disque métallique. Actuellement, une nouvelle houe, kafolo, fabriquée en grande série et vendue dans le commerce, remplace cette houe traditionnelle : il s'agit ici d'une grande pelle de fer avec une extrémité directement adaptable à un manche en bois coudé au sommet. Courbé, les jambes écartées, le paysan remue avec cette houe des masses considérables de terre, dans un mouvement régulier de tout le corps. A partir de décembre et jusqu'en mars, on met l'igname en terre : avec une pelle plate entièrement en bois (koudongba), on creuse un trou au sommet de la butte

où on enfouit le tubercule ; on coiffe alors la butte d'un peu de paille comme protection contre le soleil ; parfois on bouture un pied de manioc sur le côté de la butte.

Les parcelles mises en buttes l'année précédente sont transformées à partir de mars-avril ; on creuse des billons destinés à

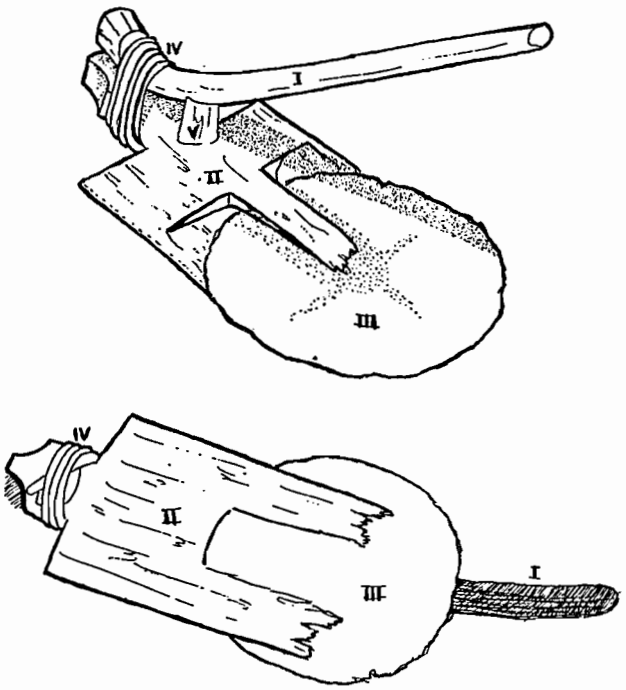


Fig. 11. — Houe composite des cultivateurs de Kong appelée « korogo ».

I. *Korogo kara* (manche). — II. *Korogo fara* (pièce principale en bois, à trois dents). — III. *Daba den* (disque de tôle, souvent fond de vieux bidon). — IV. *Korogo sirinofo* (ligature végétale unissant *korogo kara* et *korogo fara*). — V. *Korogo ourou* (*kongourou*) (tasseau d'écartement).

recevoir le mil ou le maïs. Le manioc resté en terre et devenu arbuste, est laissé car le plus souvent il a été planté d'une manière très lâche. En avril-mai, on sème le maïs, les haricots, les arachides ; en juin-juillet le gros mil ; en juillet-août le petit mil est semé et repiqué. Puis viennent les récoltes. En juillet les arachides, en août-septembre les haricots et le maïs, les variétés hâtives d'igname. En octobre-novembre le gros mil, l'igname ;

en décembre le petit mil et encore l'igname. Les épis de maïs sont suspendus en gerbe aux branches des grands arbres, et d'immenses grappes dorées sèchent au soleil ; les gerbes de gros mil sont étalées sur de grandes tables (gbata) dressées sur le champ ; une partie des récoltes est entreposée dans des greniers (bondo) construits très souvent sur quelques plaques de granite qui les isolent du sol et les protègent des insectes. Tels sont les principaux travaux qui jalonnent l'année culturale.

Mais ces grands champs ont une vie de quelques années seulement et il importe de voir comment ils se développent avant de retourner à la jachère. La première parcelle défrichée est en général une parcelle d'igname. La seconde année, l'igname est remplacé par du maïs et du gros mil ; la troisième année, c'est encore du gros mil, parfois du petit mil ; quelquefois, dans une quatrième année, on cultive de l'arachide. Les successions sont ainsi de trois, parfois de quatre ans, rarement plus ; chaque année, on défriche une nouvelle parcelle, qui en général, est consacrée la première année à l'igname ou au cotonnier ; ainsi le champ se déplace-t-il au fil des années ; une parcelle est abandonnée, alors qu'une autre est mise en culture. Au bout de quelques années, l'emplacement est abandonné et on recommencera ailleurs. Un nouveau défrichement n'interviendra pas avant dix ou quinze ans.

Presque tous les travaux de ces champs de cultures sèches sont effectués par les hommes ; les enfants surveillent les récoltes contre les animaux chapardeurs. Les femmes, dans bien des villages, se consacrent à leurs rizières personnelles : elles retournent à la houe (tiangbé) la terre humide du bord d'un marigot ; à côté elles sèment aux mois de juin-juillet des pépinières ; en août, elles repiquent le riz sur le terrain qu'elles ont aménagé, et elles récoltent en décembre-janvier.

Les rizières familiales sont plus grandes ; la forêt est défrichée le long d'un marigot : c'est un travail long et pénible car les arbres sont immenses et serrés ; la forêt souvent n'est qu'éclaircie et la rizière reste ombragée par des arbres qu'on a laissé en place. Une fois les parties les plus basses défrichées, on retourne la terre, puis le riz est semé à la volée, il n'est pas repiqué. Ce sont de grandes rizières qui se distinguent de celles des femmes, plus proches des villages et qui s'alignent côte à côte comme de petits jardins.

*
* *

Ainsi, l'impression générale reste celle d'une agriculture très extensive ; les rotations culturales sont très courtes car aucun problème d'espace ne se pose : les terrains libres sont vastes, la population réduite. Il semble que bien des emplacements favorables à la riziculture restent inutilisés. Et, contrairement au pays sénoufo situé à l'Ouest du Bandama où, sous la pression démographique, chaque portion de terrain est mise en valeur, et où chaque parcelle voit s'associer de très nombreuses cultures différentes, il semble ici que les champs se diluent dans la brousse ; là, un paysage entièrement humanisé, véritable campagne, où seuls s'étalent dans les champs quelques arbres utiles, ici, une brousse arborée sans fin qui ne s'est laissée entamer qu'aux alentours des villages.

4) L'élevage.

On trouve dans le canton un important troupeau : bovins, ovins, caprins. Mais tous les villages n'ont pas de bovins ; ceux-ci sont de petite taille, sans bosse, ils appartiennent à la race ndama ; le jour, ils pâturent dans les terrains découverts qui entourent le village ; la nuit, on les enferme dans des parcs. Leur garde est confiée à des bergers peul, originaires de la région de Ouahigouya en Haute-Volta, ou de Mopti au Soudan, qui après quelques années, retournent chez eux. Ils sont en général payés en nature : le lait leur revient et un animal leur est donné chaque année ; ils sont nourris par la famille qui les emploie ; très rarement ils sont rétribués en argent. Ainsi, le berger peul vend-il la part de lait qu'il ne consomme pas et il arrive que le propriétaire du troupeau lui en achète. A Kong, le troupeau compte 1 200 bovins, c'est-à-dire un animal pour deux habitants, ce qui est une très forte moyenne. La nuit on enferme les bêtes dans douze parcs clos de fortes palissades en branches enchevêtrées, et qui sont disséminés tout autour de l'agglomération. Il y a six bergers peul ; les familles qui n'ont pas de bergers, confient aux enfants la garde du troupeau, mais ils font appel aux Peul pour la traite des vaches, car ce sont eux seuls qui savent faire ce travail délicat. En dehors des fêtes, on ne tue que rarement un animal pour la viande ; le fumier qui est abondant, n'est jamais utilisé, sinon pour entrer dans la composition de l'enduit dont on revêt l'intérieur des cases. Ainsi, les troupeaux restent étrangers à l'agriculture ; c'est une masse inerte, un capital improductif qui ne donne qu'un peu de lait ; or, bien que les champs qui

se trouvent sur les anciens parcs aient un rendement très élevé, on continue à ignorer la valeur du fumier comme engrais.

Les moutons et les chèvres sont nombreux ; ils errent dans les villages et ne s'aventurent guère au dehors. Les volailles, poulets, pintades, dindons sont en grand nombre ; des commerçants viennent à Kong et dans les villages et les achètent pour aller les revendre aux marchés de Ferkéssédougou, Katiola et Bouaké.

Ainsi le troupeau, bien que relativement important, joue-t-il un rôle presque négligeable : il constitue une richesse qui reste potentielle. Il semble qu'il y ait dans ce domaine un travail d'éducation à faire car, avec la fumure, il serait possible de favoriser la création près des villages de champs fixes, réduisant la part des champs itinérants, éphémères, aux rotations si courtes. L'extension de la riziculture, déjà timidement amorcée, et l'utilisation du fumier sont sans doute les deux premiers progrès qui peuvent apporter une amélioration à cette agriculture dont la principale carence est le manque d'hommes.

Conclusion.

Au total, le canton laisse une impression de faible vitalité. Alors que dans les régions très densément occupées, il semble que les habitants s'ingénient par tous les moyens à mettre en valeur les terrains : sur une même parcelle on associe de nombreuses cultures, on fait succéder la même année plusieurs récoltes, en somme on essaye de tirer le maximum d'un terroir limité. Ici, on a l'impression qu'on ne cultive que le minimum considéré comme indispensable : souvent on renonce à cultiver le riz qui demande trop de travail ; parfois, des essais tentés par le service de l'agriculture, ce fut le cas pour de nouvelles variétés de coton, échouent, alors qu'ailleurs ils donnent d'excellents résultats.

Ainsi, la faiblesse numérique de la population, liée peut-être pour une part d'entre elle (la fraction dioula) à une tradition paysanne peu vivace, a fait que le canton semble végéter, sans trouver le moyen de sortir de sa léthargie.

Mais la vie de ce canton est liée à celle de son chef-lieu, Kong, et il importe de voir ce qu'est aujourd'hui cette ville et quel est son avenir.

TROISIÈME PARTIE

KONG

C'est en venant de l'Ouest, par la route de Nafana, que l'on aperçoit Kong dans sa plus grande étendue ; d'une légère éminence, au-delà d'une petite dépression, la ville apparaît s'étendant du Nord au Sud ; la route pénètre jusque sur la place du marché, jalonnée par d'immenses fromagers. Les toits plats et ceux en paille sont partout mêlés ; au-dessus des maisons se détachent les minarets des mosquées, hérissés de leurs poutres (1) de bois ; ici et là émerge le sommet d'un arbre ou la tête ébouriffée d'un palmier. Le soir, lorsque le soleil couchant donne aux murs une teinte rose, et que les ombres s'étirent, la vue d'ensemble n'est pas sans beauté.

Lorsqu'on pénètre dans Kong, on aperçoit de nombreuses places vides ; des « concessions » sont isolées les unes des autres, certaines sont en ruines. Des quartiers entiers ont abandonné le style à argamasse (2) pour les cases rondes ou rectangulaires couvertes de paille, telles qu'on en voit dans les villages voisins.

La place du marché avec ses deux hangars métalliques est au cœur de l'agglomération. A son extrémité Nord, se trouve la grande mosquée : c'est un édifice carré d'environ 25 m de côté avec deux grands minarets ; des contreforts se succèdent le long des murs et leurs sommets pointus sont coiffés, ainsi que les minarets, de l'œuf d'autruche traditionnel. De loin, les poutres donnent une vie étrange aux façades ; dans les parties creuses, elles s'échelonnent en barres horizontales, dans celles en relief leurs extrémités font saillie, et ainsi les murs sont couverts d'un réseau de

---

(1) Le terme technique de ces poutres est « corbeau », ces solives dépassant du mur servaient à l'origine d'appui pour les échafaudages de construction ou de crépissage. Elles ont été multipliées dans un but décoratif.

(2) Argamasse = toiture-terrasse formée d'une armature de rondins et de branchages remplie de » banco ».

points et de traits qui peuvent se dédoubler suivant le jeu des ombres. Devant la mosquée, un grand tamarinier dont les branches à fleur de sol portent un feuillage léger. Au Sud-Ouest du marché, un mur percé d'une ouverture donne accès à une ruelle ; c'est la « Daba » cette porte historique, toujours reconstruite au même emplacement.

Les différents quartiers s'étirent du Nord au Sud ; de petits groupes d'habitation, nettement séparés du reste de l'agglomération s'échelonnent tout autour, à l'Est, en particulier. Le style à argamasse n'existe plus partout ; on a ainsi, côte à côte, des quartiers à l'aspect villageois, et d'autres à l'aspect urbain avec des ruelles bordées de murs d'où saillent les gargouilles d'évacuation d'eau des terrasses. Kong ne compte plus que 2 400 habitants (1), ce n'est donc plus qu'une grosse bourgade ; cependant il reste dans bien des maisons, une entrée majestueuse, et un mur d'enceinte orné de grands contreforts qui donnent à l'ensemble un caractère austère, mais assez noble. Les habitants eux-mêmes, dans la manière de se vêtir, dans leurs démarches ont conservé un souci d'apparat qui donne à Kong un caractère très particulier (2).

A) Kong et ses dépendances.

1) L'organisation : les quartiers.

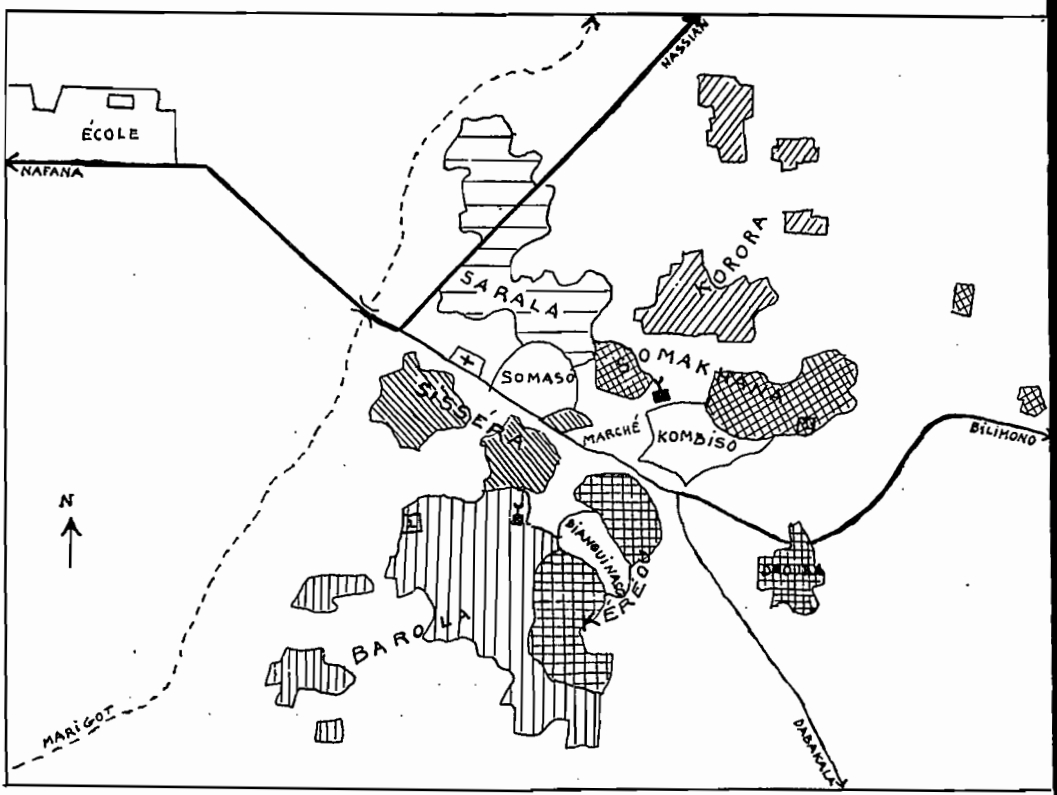
Kong est une ville dioula : dans les temps anciens le souverain et les princes n'y résidaient pas ; le pouvoir était délégué à un Sonangui chef de la ville, le Dougoutigui dont les fonctions étaient héréditaires : au temps de Binger, c'était Ba Diarawari, c'est aujourd'hui Fabwa son descendant direct, un Watara n'appartenant pas à la famille princière.

Chacun des quartiers a un chef à sa tête : réunis ils forment un conseil qui examine les affaires de la ville ; c'est le chef du quartier Baro, nommé Badaoudou Baro, qui préside actuellement ce conseil et examine toutes les questions qui intéressent les Dioula. A ce conseil le Dougoutigui n'assiste pas : c'est seulement lorsque une question ne peut être réglée que l'on s'adresse à lui ; si l'affaire

(1) 2 539 habitants au recensement de 1955, 2 372 habitants à celui de 1959.

(2) Les femmes portent un pagne ceint autour de la poitrine : c'est une grande pièce de bandes de coton teint à l'indigo ; des carreaux bleu clair et bleu foncé s'entrecroisent en damier, d'où leur surnom (*souroukou kaba* : hyène tachetée) avec des broderies de couleur vive ; en bas, la dernière bande est souvent rouge. Sur la tête les femmes mariées portent un voile ou plus exactement un filet de coton (*langana*).

est vraiment grave on s'adresse au chef de canton. Ainsi comme dans les villages, et bien que la ville soit en majorité dioula, le pouvoir est aux mains d'un Sonangui, le Dougoutigui, qui représente le chef de canton.



LES QUARTIERS DE KONG

+ INFIRMERIE
MOSQUÉE
1 MAISON DE BINGER
2 MAISON D'EL HADJ ABOU SAGANOGO

0 100 200 m

FIG. 12.

La ville est divisée en quartiers dont les noms se terminent par le suffixe « la » ou « ra » ; chacun d'eux est divisé en un certain nombre de sous-quartiers qui, en général, sont désignés par le

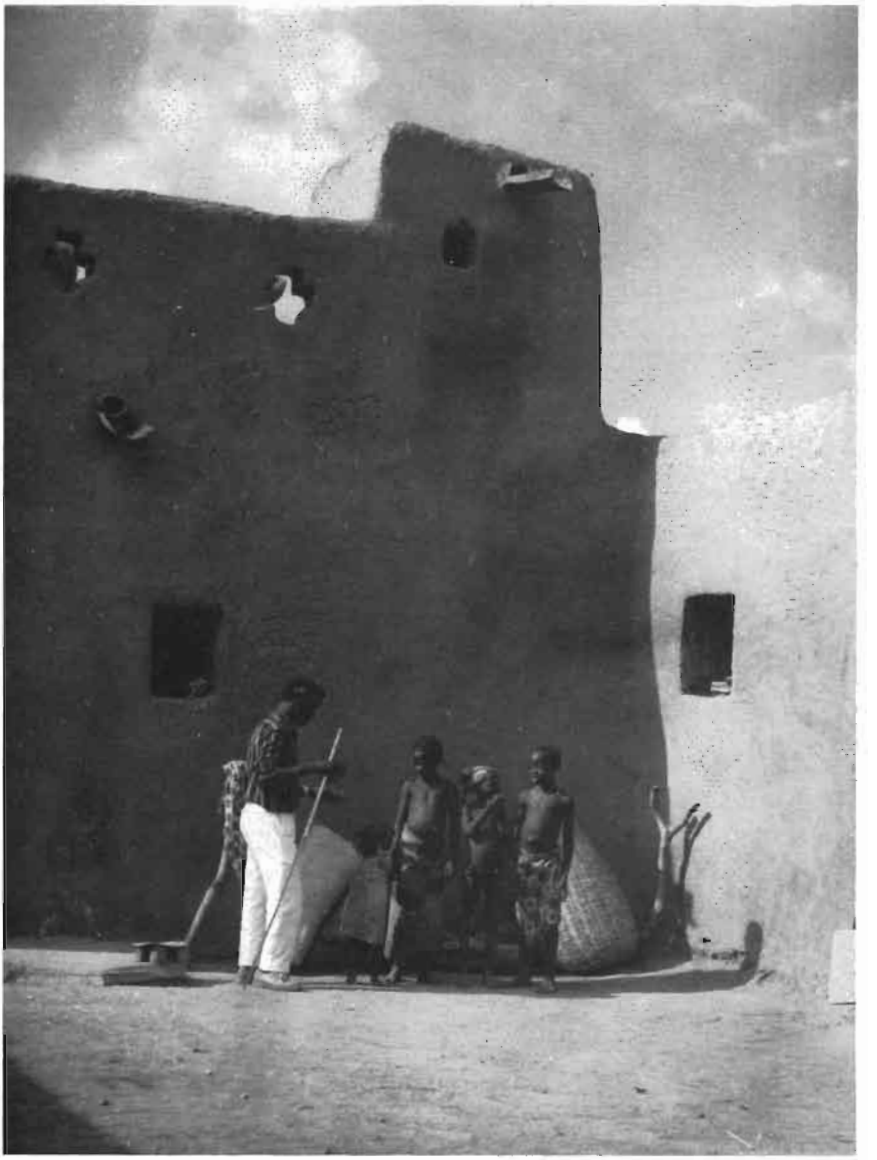


FIG. 14. — Concession d'El Hadj Abou Saganogo.
Construction à étage, réservée au chef de famille.

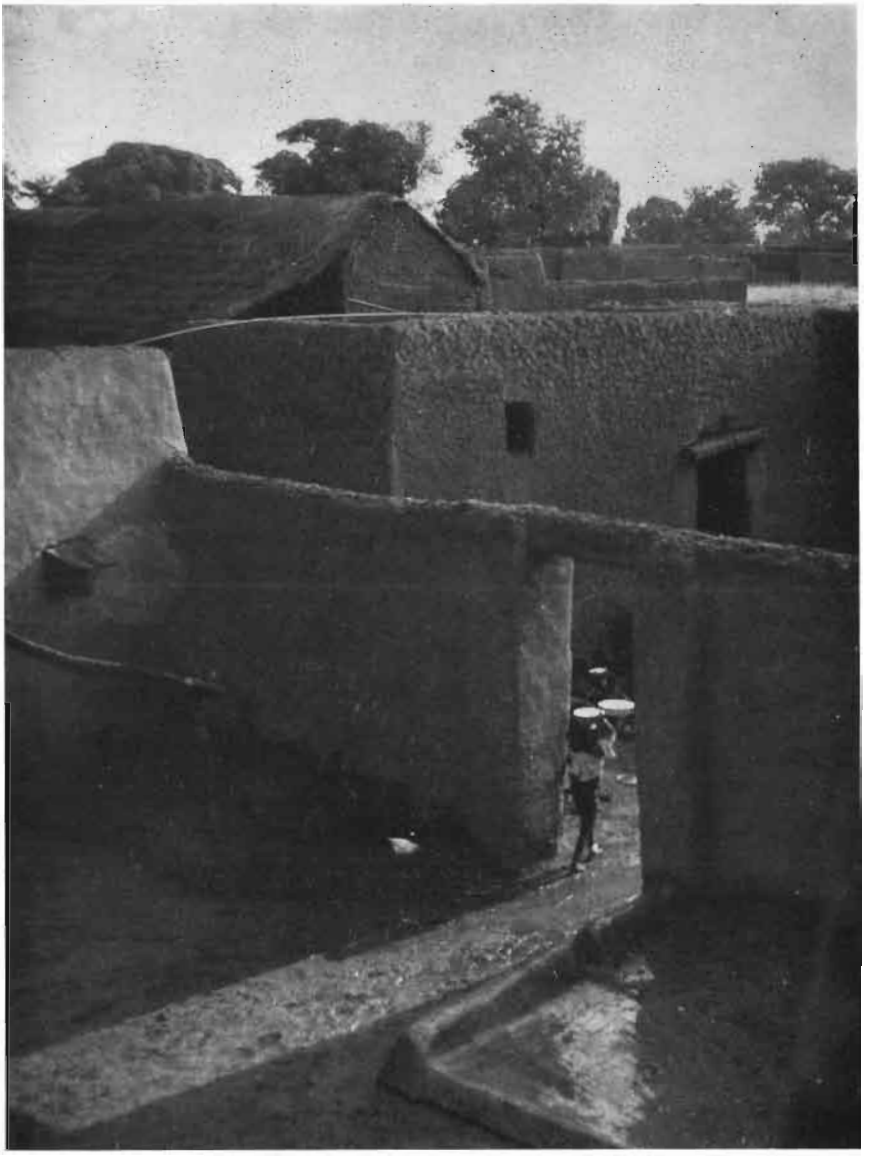


FIG. 15. — Concession d'El Hadj Abou Saganogo.
Au premier plan la cour des hommes ; derrière le mur, la cour des femmes.

patronyme de la famille la plus importante ou la plus ancienne, auquel on adjoint le suffixe « so ». Il y a six principaux quartiers, plus les trois sous-quartiers du chef de canton et des deux chefs de groupement qui, bien que géographiquement incorporés à l'agglomération, sont comptés avec les villages des trois groupements qu'ils représentent ; ce sont :

Dianguinaso (1) : quartier du chef de canton, compté avec le groupement Tabroukoko-Sud qu'il dirige ; il est habité par la famille du chef de canton.

Kombiso (2) : quartier du chef de groupement Zizingolo, compté avec le groupement Tabroukoko Nord qu'il dirige ; il ne comprend que la famille étendue du chef de groupement.

Somaso (3) : quartier de Ba Soumaïla, chef du groupement Kobakoko et de sa famille.

Ces trois quartiers étaient comptés pour la désignation des délégués du canton, avec les villages de leur groupement et non avec la ville de Kong. On voit donc qu'il s'agit de trois quartiers sonangui, qui bien que faisant partie topographiquement de la ville, sont considérés comme étrangers au point de vue de l'administration de celle-ci. Ils ont, en quelque sorte, un statut d'« exterritorialité ».

Les autres quartiers sont :

1) **Kéréou** dont le chef est Fabwa Watara, le Dougoutigui.

Sous-quartiers : *Kéréou*, Watara.
Kouroubariso, Kouroubari.
Kamaraya, Kamaraté.
Daoura, Touré : ancien quartier autonome, légèrement à l'écart, aujourd'hui en ruines et rattaché à Kéréou.

2) **Barola**, chef Badaoudou Baro.

Sous-quartiers : *Kadioulaso*, Diabaraté.
Saganogoso, Saganogo.
Sokourara, Baro.
Sognoumana, Baro.

---

(1) Dianguinaso : en souvenir de Dianguina (ou Mori Makaré), 6e fils de Sékou et ancêtre du chef de canton Bassidi.

(2) Kombiso : en raison de Kombi, 5e fils de Sékou et ancêtre du chef de groupement Zizingolo.

(3) Soma So en souvenir de Somafing, fils de Sékou et ancêtre du chef de groupement Ba Soumaïla.

Banankoro, Baro.
Katogora, Baro.
Tintinka, Baro.
Sissokora, Sissoko.
Konéla, Koné.
Traoréla, Traoré.

3) **So Makhana**, chef Karamoko Ba Kouroubari.

Sous-quartiers : *Somakhana*, Kouroubari.
Missiri Koro, Watara.
Baranakoro, Watara.
Iribakoro, Touré.
Daouso, Daou.
Faman Daou, Kouroubari.
Daou Fétéké, Daou. C'est ici qu'habita Binger.
Farakoroso, Traoré.

4) **Sisséla** : chef Morou Sissé.

Sous-quartiers : *Sisséla*, Sissé, Sorodogo.
Kamaraso, Kamara.
Daouso, Daou.

5) **Sarala** : chef Badamori Konaté.

Sous-quartiers : *Sarala*, Konaté.
Diongoso, Diabaraté, Tanou.
Dyeliso, Baro.

6) **Korora** : chef Karamoko Sissé.

Sous-quartiers : *Korora*, Sissé, Touré, Saganogo, Sanou.
Tolofinso (*ou Touléra*), Touré.

Les quartiers sont d'inégale grandeur : Barola au Sud est le plus vaste et de beaucoup le plus habité (806 habitants). Sarala (335 habitants) à l'Ouest de la ville, est le second par le nombre de ses habitants ; les autres comptent de 200 à 250 personnes.

De petits groupes d'habitation sont isolés de la ville ; au Nord : Iribakoro et Farakoroso (rattachés à Somakhana), à l'Ouest, Daoura (rattaché à Kéréou) ; ce sont des quartiers qui furent depuis toujours habités par des teinturiers d'origine Haoussa ; à côté des maisons se trouvent les fosses où croupit l'indigo et des portiques de bois où le fil teint est étendu.

Notre nomenclature des quartiers est légèrement différente de celle de Binger : « Sakhanokhora » et « Daoura » sont aujourd'hui rattachés respectivement à Korora et Kéréou. Par contre, Barola, grand quartier au Sud-Ouest de la ville, n'est pas mentionné par Binger.

2) Les villages de Kong.

Sept villages sont rattachés à Kong : ils n'appartiennent à aucun des groupements et ils sont sous l'autorité du chef de Kong, le Dougoutigui. Il s'agit en général de villages de cultures (kongo so) créés par les habitants de Kong et qui, petit à petit, se sont fixés et sont devenus permanents. C'est ainsi que la plupart de ces villages restent en contact avec leur quartier d'origine à Kong.

— Fassélémon (129 habitants), est habité par des Traoré du quartier Baro.

— Niangbala (19 habitants), ancien village de cultures du quartier kéréou ; ses habitants appartiennent à la famille de Fabwa, le chef de Kong.

— Karakoro (41 habitants), dépend du quartier Baro.

— Kélékélé (31 habitants), village créé au siècle dernier par un grand marabout de Kong, Karamoko Kouroubari ; il achetait des captifs qu'il envoyait sur ses terrains de cultures. Lorsqu'un de ses enfants était en âge de se marier, il lui donnait une jeune captive et le garçon allait s'installer au campement.

— Korowita (13 habitants), est habité par des Traoré du quartier Baro.

— Kourou (25 habitants), est un village sonangui.

— Diangbanaso (86 habitants), s'est détaché du groupement Tabroukoko-Nord à la suite de mésententes et a été rattaché à Kong.

Ainsi ces villages ont été créés à partir de quartiers de Kong : aujourd'hui leur population est si réduite que certains d'entre eux sont appelés à disparaître. Tel semble être le cas de Kélékélé et de Korowita. Il n'est pas impossible que ceux qui sont les plus rapprochés de Kong retrouvent bientôt leur qualité de « campement » ; leurs habitants se réinstallant à Kong et ne retournant plus dans ces villages qu'à l'époque des travaux des champs.

B) L'habitat et ses rapports avec l'organisation familiale.

1) L'habitat.

Kong, nous dit Binger, a « toutes ses habitations construites en terre à toit plat ». Aujourd'hui, nous l'avons vu, il n'en est plus de même : seuls certains quartiers ont conservé cette architecture, encore que bien des maisons soient mal entretenues, parfois en partie tombées et refaites avec des toit de paille. Trois quartiers, Barola, Somakhana et Korora sont restés fidèles au type traditionnel, qui nous intéresse ici, puisque nous avons déjà décrit l'autre type dans l'étude des villages.

L'habitation à toit plat forme un grand ensemble de plusieurs cellules d'habitation enfermant une cour carrée ou rectangulaire ; un seul accès pour y pénétrer, le vestibule (*bolonda*).

L'armature de la construction est faite de grands poteaux au sommet fourchu ; des solives sont insérées dans les fourches ; sur les solives reposent des poutrelles sur lesquelles on ajuste transversalement un plancher de perches ; on recouvre alors le tout d'une couche de banco. Les murs, faits de petites briques crues moulées à la main, sont montés à l'extérieur du cadre de l'armature ; ils dépassent légèrement la surface du toit, ainsi que les murs intérieurs qui séparent les pièces ; le toit est ainsi compartimenté en autant de parties qu'il y a de pièces ; l'eau s'écoule par des ouvertures aménagées dans la bordure supérieure du mur et prolongées par des gargouilles en terre cuite. Les murs sont crépis et souvent munis à l'extérieur de contreforts ; parfois le vestibule est légèrement en saillie, et encadré de piliers qui lui donnent une allure de portique. Certaines maisons ont quelques pièces à l'étage qu'on atteint par un escalier intérieur. Enfin, les détails varient selon la fantaisie du constructeur : certains murs extérieurs sont plus élevés, et dans la partie qui dépasse le toit on a laissé, dans les intervalles des contreforts, des petits triangles ajourés. Ces constructions sont donc beaucoup plus complexes que celles à toit de paille ; elles représentent une technique beaucoup plus élaborée. Par la charpente de l'armature centrale, elles témoignent d'un souci de solidité et de durée ; par leur concentration en une seule construction de nombreux éléments de la « concession », elles témoignent de la cohésion du groupe humain qui l'occupe ; enfin, par leurs façades dont les contreforts rompent la monotonie, elles témoignent d'une recherche d'un certain style

architectural. Mais rares sont les constructions de ce type qui restent l'objet d'un entretien constant et que l'on répare ou recrépit au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir. On a l'impression qu'elles sont progressivement abandonnées au profit de maisons plus rapidement construites et plus faciles à entretenir.

2) **Étude fonctionnelle d'une concession** (fig. 13).

Parmi les concessions de type traditionnel, nous avons choisi, à titre d'exemple, celle d'El Hadj Abou Saganogo située dans le quartier Baro (sous-quartier Saganogo so). La construction est admirablement entretenue et elle forme un ensemble harmonieux. C'est la demeure d'un savant marabout et de ses fils, tous hommes de science, qui partagent leur temps entre les travaux des champs et la lecture des commentaires du Coran. Un vestibule est le seul accès à la « concession » ; la porte d'entrée du vestibule se trouve dans un angle mort du mur extérieur : elle n'est pas vis-à-vis de la porte qui débouche sur la cour ; ainsi, de l'extérieur, les regards ne peuvent pas directement pénétrer l'intérieur et l'intimité de la vie privée est préservée. Cette cour, de forme rectangulaire, est coupée en deux par un mur d'environ 2 m de haut, percé d'une ouverture ; il sépare la partie réservée aux hommes, de celle réservée aux femmes. D'un côté des tas de bois dans les coins, des foyers marqués par trois blocs de latérite, des pilons et des mortiers ; de l'autre une cour nette, avec une partie légèrement surélevée et cimentée le long du mur de séparation, où les hommes, le soir, peuvent se tenir pour parler et lire le Coran ; une petite fenêtre dans le mur leur permet un coup d'œil discret sur les travaux domestiques ; dans un coin deux fourches et une barre transversale le long de laquelle on attache un cheval. Ainsi une nette séparation existe entre les habitations des femmes et celles des hommes ; ces dernières sont au nombre de trois, avec chacune sa porte d'entrée sur la cour. La première est celle du chef de famille, El Hadj Abou Saganogo ; la seconde, celle de son fils El Hadj Moriba ; la troisième, celle des petits élèves coraniques, au nombre d'une quinzaine, confiés par leur famille à El Hadj Abou pour qu'il les instruise.

La partie réservée au chef de famille est la plus grande : elle comporte un étage. Au rez-de-chaussée, une grande pièce de réception (*karankabon*) où se réunissent les fils et les grands élèves d'El Hadj Abou, pour lire les textes arabes ; derrière, une pièce où l'on entrepose actuellement le fourrage du cheval, et y

attenant, un W. C. Dans la salle de lecture, un escalier permet d'accéder à la terrasse et à deux pièces : l'une où El Hadj Abou lit et médite, l'autre où il dort ; séparé, un petit édicule abrite un W. C. ; sur la terrasse on domine la cour, les toits de la ville, les minarets des mosquées ; le soir, sous le ciel étoilé, il fait bon s'y reposer car on profite de la moindre brise. La partie habitée par El Hadj Moriba fait face à celle de son père ; une porte donne sur la salle de séjour ; de chaque côté une petite pièce : chambre à coucher et salle d'ablutions. Enfin, les élèves coraniques habitent deux petites salles assez sombres ; contre les murs s'alignent les planchettes en bois sur lesquelles ils inscrivent les versets du Coran ; une troisième pièce, au fond, où l'on met en pénitence les enfants dont la conduite laisse à désirer.

Dans la partie réservée aux femmes, quatre portes donnent sur la cour : chacune d'elles correspond à l'habitation d'une femme et de ses enfants et comprend deux pièces. La plus grande, avec porte sur la cour, sert de cuisine : il y a un foyer dans un coin et tous les instruments de ménage ; le plafond est comme goudronné par la fumée ; à certaines heures l'atmosphère est suffocante, car la fumée ne peut s'échapper que par une toute petite fenêtre : alors qu'elle peut filtrer à travers les toits de chaume, ici, elle stagne longtemps avant de trouver une issue. La seconde pièce est la chambre à coucher qu'on atteint par la cuisine ; elle est parfois éclairée par une minuscule fenêtre. Dans la cour, un coin du mur entre les bâtiments est le lieu où les femmes se lavent.

Il y a quatre femmes qui habitent là avec leurs enfants. Ce sont :

1) Adja, la première femme d'El Hadj Abou ; avec elle il accomplit son pèlerinage à La Mecque ; une fillette de treize ans habite avec elle.

2) Massoulémi, femme d'El Hadj Tidjani (fils d'El Hadj Abou) et trois enfants.

3) Makoko, femme d'El Hadj Moriba (fils d'El Hadj Abou) et deux enfants.

4) Malélé, femme d'El Hadj Moriba et trois enfants.

Ainsi, cette « concession » présente certaines particularités : le mur, qui coupe en deux la cour et qui sépare la partie des hommes de celle des femmes, isole les fonctions domestiques de la « concession » ; cette séparation réserve aux hommes un espace où ils peuvent, dans le calme, se livrer à la prière, à la lecture et à l'enseignement. Ces particularités sont celles de la demeure d'un savant marabout.

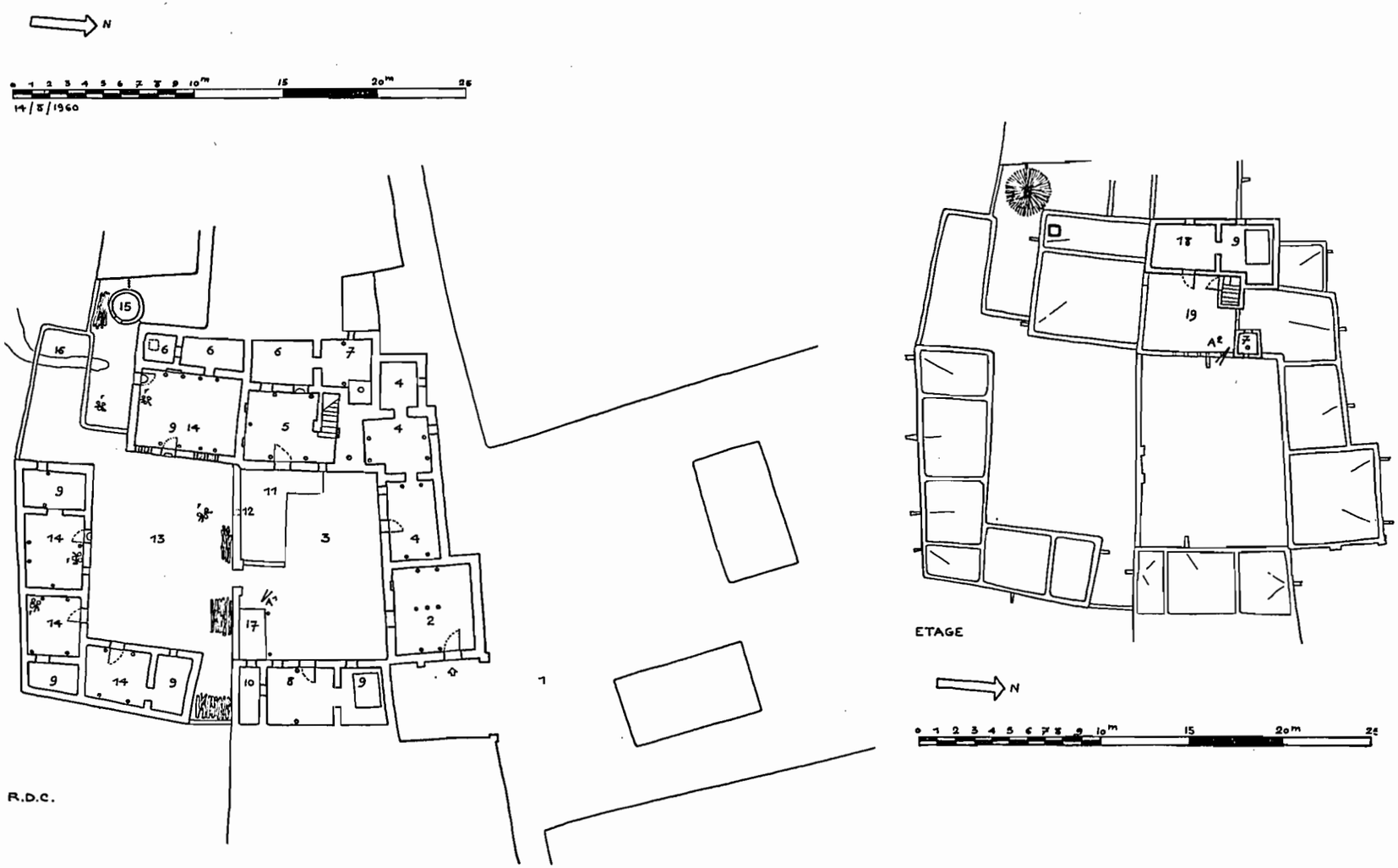


FIG. 13. — Maison d'El Hadj Abou Saganogo à Kong.

1. Place publique. — 2. Vestibule. — 3. Cour des hommes. — 4. Logement des élèves coraniques. — 5. Salle de lecture du chef de famille. — 6. Salle. Débarras. — 7. W. C. — 8. Salle de réception d'El Hadj Moriba. — 9. Chambre à coucher. — 10. Douche. — 11 Aire cimentée des réunions. — 12. Ouverture vers la cour des femmes. — 13. Cour des femmes et des enfants. — 14. Salle commune et cuisine d'une femme. — 15. Grenier. 16. Douchière des femmes. — 17. Emplacement du cheval du chef de famille. — 18. Bibliothèque. Salle de lecture personnelle. — 19. Terrasse pour le repos et la prière. F. Foyer au sol. — A 1, A 2. Repérage des photographies de la maison.

Après avoir vu comment les différentes personnes de la famille se répartissaient à l'intérieur de la concession, il nous reste à examiner comment s'organise la vie de cette famille.

3) L'organisation familiale de la concession.

Cette « concession », on l'a remarqué, abrite deux hommes et quatre femmes appartenant à trois ménages différents et cela mérite des explications. El Hadj Abou, le chef de famille, a trois fils résidant à Kong : El Hadj Tidjani, El Hadj Moriba et Oumarou, tous mariés. Au total, ils forment avec leur père, quatre ménages polygames de 3, 4, 2 et 2 épouses. La « concession » ne peut donc abriter tout ce monde et la famille s'est topographiquement dispersée. Cette dispersion s'est faite en deux temps : c'est Tidjani, le fils aîné, qui est parti le premier s'installer dans une « concession » assez éloignée du même quartier ; il laissait une de ses femmes chez son père. Oumarou partageait alors avec Moriba, l'habitation actuelle de celui-ci ; les deux femmes d'Oumarou, partageaient avec Adja, la femme d'El Hadj Abou, la partie qu'occupe toujours cette dernière ; deux femmes du chef de famille étaient installées dans la « concession » contiguë à celle de leur mari. Puis les familles s'étant augmentées, Oumarou rejoignit Tidjani avec ses deux femmes.

Mais si cette famille a topographiquement éclaté, elle reste économiquement soudée, sous l'autorité de son chef. La cuisine est commune, les repas sont pris dans la cour du chef de famille ; chaque femme fait la cuisine à tour de rôle, cinq jours consécutifs. Les champs sont cultivés en commun ; les trois fils ont des champs personnels qu'ils cultivent deux jours par semaine ; le reste du temps, ils travaillent les terres du « grand champ ».

Nous avons l'exemple d'une « concession » dont la vie familiale est très organisée ; c'est une famille maraboutique partageant son temps entre l'étude et la culture des champs ; les trois fils comme leur père sont des marabouts instruits. L'unité dans la manière de vivre a ainsi préservé la cohésion de cette famille qui reste groupée autour de son chef, dans l'étude comme dans le travail.

C) La jeunesse : son évolution.

1) La jeunesse : les fêtes traditionnelles (1).

Les jeunes gens se réunissent par quartiers pour organiser fêtes et réjouissances. Dans chaque quartier, les jeunes gens ont un chef (*Kambélé Kountigui*), ainsi que les jeunes filles (*Soungourou Kountigui*). Ce sont eux qui organisent les fêtes.

Yagba, où jeunes gens et jeunes filles dansent inlassablement en cercles concentriques, en faisant deux pas successifs sur chaque pied.

Bonori, où les jeunes gens, à la lumière de la paille qu'on enflamme, cherchent à se terrasser au cours d'une lutte très rapide et terminée dès qu'un des adversaires a touché le sol ; entre les combats, les jeunes gens dansent au centre du cercle des spectateurs, en levant les genoux et en agitant les bras comme des marionnettes désarticulées ; des tams-tams dont le rythme s'accélère au cours de la lutte, accompagnent la cérémonie.

Fête des jeunes filles à l'époque du Ramadan : *Kouroubi Fitini* (le petit *Kouroubi*), le quatorzième jour du mois de Sounkari, qui est comme une répétition du Kouroubi Ba (le grand), le vingt-septième jour, où pendant quatre nuits, les jeunes filles dansent jusqu'au petit jour. La première nuit, la fête commence après les prières. Les jeunes filles forment des groupes par quartiers, sur la grande place du marché ; elles dansent en cercle, face à l'intérieur de la ronde où l'une d'elle porte un grand miroir ou un drapeau fait d'un tissu d'importation ; à l'intérieur sont les joueurs de tam-tam. Au centre, sur une table, brûle une lampe à pression ; près de cette table, quelques jeunes filles ont pour tout vêtement des ceintures de grosses perles noires et rouges et un cache-sexe ; elles ont le corps tacheté ou rayé à la chaux ; sur la tête, elles portent des piles de cuvettes entourées d'un filet, contenant du gravier et de l'eau bénie par les marabouts. Dans la ronde, les danseuses ont la poitrine nue, un pagne autour des reins et une écharpe nouée sous les seins ; leur tête est cernée d'un diadème d'où pendent des chaînettes qui supportent des petites pièces formant comme un rideau autour du visage ; elles tiennent à la main une cravache, destinée à éloigner les mauvais esprits.

---

(1) Cf. Prouteaux. Divertissements de Kong. *Bulletin du Comité des Études historiques et scientifiques de l'A. O. F.*, t. VIII, n° 4, 1925, p. 609-650.

Et les jeunes filles dansent, accompagnant leur marche latérale d'un mouvement du buste. Elles chantent, reprenant en chœur une phrase entonnée par l'une d'elles ; ce sont des chants qui évoquent les incidents de la vie locale, qui saluent un amoureux absent ; ce sont parfois des défis ou des insultes au groupe voisin de danseuses, dont on met en doute la conduite ; ce sont aussi des sentences morales. Cette fête, selon la tradition, fut organisée par Sékou Watara, pour que ses guerriers puissent choisir leurs futures épouses et depuis lors, c'est une des grandes festivités de l'année.

Ainsi, au cours des mois, les fêtes se suivent : depuis trois ans cependant, un nouvel élément s'est introduit dans la vie de la jeunesse : la création des associations de « Goumbé » qui sont venues, en quelque sorte, se superposer à l'organisation antérieure.

2) Les Goumbés.

Des jeunes gens partis faire du commerce à Bouaké et à Abidjan furent mis en contact avec les sociétés de danse, les Goumbés, si nombreuses et si vivantes dans toutes les villes de la Côte d'Ivoire, et qui, en Basse-Côte, réunissent des étrangers venus du Nord. En 1958, à l'occasion de l'inauguration du pont Houphouet-Boigny, une délégation de Kong se rendit à Abidjan pour participer aux fêtes folkloriques. A cette occasion les jeunes gens purent voir les Goumbés, leurs danseurs, leurs chanteuses et toute leur organisation. Ils furent attirés par ce nouveau style dont le côté sud-américain avait pour eux le parfum du modernisme et la séduction de tout ce qui vient de la grande ville.

Ainsi deux sociétés furent successivement créées, adoptant les noms des plus célèbres Goumbés d'Abidjan. Tout d'abord la « Jeunesse Goumbé » pour les jeunes gens des quartiers Kéréou, Barola, Dianguinaso ; puis la « Royale Goumbé » pour Somakhana, Kombiso. Ces sociétés demandant un matériel coûteux, ne purent se multiplier et elles rassemblèrent les jeunes gens en deux groupes ; la partie nord de la place du marché autour de la « Royale » les quartiers sud, autour de la « Jeunesse ». On remarque donc, que ces nouvelles associations provoquèrent un regroupement des jeunes gens des différents quartiers, mais en respectant le cadre géographique de ceux-ci.

Ces deux associations se formèrent donc sur le modèle de toutes les Goumbés ; elles fondèrent un bureau où chaque responsable reçoit un titre et joue un rôle, car cette petite société est la réplique

de notre société moderne structurée et hiérarchisée. A la tête un président, puis un ministre, un commandant, un gouverneur dont les rôles respectifs ne sont pas très bien définis ; un trésorier et un adjoint, un commis qui inscrit les noms des adhérents ; deux avocats qui jugent les conflits entre membres. Trois docteurs ; un gendarme qui maintient l'ordre pendant les réunions, avec cinq policiers munis de fouets ; ils font reculer les spectateurs qui gênent les danseurs, ils rappellent à l'ordre les danseurs qui manquent de zèle dans leurs exhibitions.

Chaque membre doit payer une cotisation ; les jeunes gens doivent verser 300 fr, les plus jeunes 250 et les filles 150. Les cotisations servent à l'achat du matériel : batteries, micro, haut-parleur, tourne-disques, costumes de cow-boys bleus avec des lisérés blancs, pour les jeunes danseurs de dix à douze ans.

Les réunions ont lieu le soir vers neuf heures, dans la cour du président, d'un « ministre » ou bien sur une place du quartier. D'un côté les tams-tams, qui sont carrés, et le micro devant lequel une jeune fille débite des airs monotones, retransmis par le haut-parleur juché sur un grand escabeau ; des bancs où les jeunes filles sont assises ; une table, derrière laquelle siègent les membres importants de la Goumbé ; la table est encadrée par deux bambous qui supportent la banderolle sur laquelle est inscrite le nom de la Goumbé et celui de son président ; sur la table, des lampes à pression, des bouquets de fleurs et des photos du président. Tout autour de la cour des spectateurs intéressés ; les jeunes filles cherchent à avoir des robes toutes taillées dans un même tissu ; les jeunes gens sont habillés à l'européenne, ayant quitté le boubou qu'ils portent en général le soir. Les danseurs pénètrent au centre du cercle et dansent seul à seul au rythme des tams-tams, accompagnés par la voix de la chanteuse ; de temps en temps, on passe un disque de cha-cha-cha et les jeunes gens dansent par couples. Enfin, il arrive que le président prenne la parole au micro : il parle en dioula, exhorte les danseurs et annonce les prochaines réunions.

Ces associations rassemblent des jeunes gens pour la plupart illettrés ; par leur organisation, où chacun à un rôle à jouer, par le matériel qu'elles mettent en jeu et qui fait appel aux techniques modernes de la radio, elles séduisent tous les jeunes. Dans les villes, ces sociétés rassemblent de jeunes étrangers ; les autochtones de Basse-Côte, qui ont leurs associations à eux, n'y adhèrent que rarement ; elles ont donc un rôle particulier : sociétés de danse, ce sont également des sociétés d'entraide, chaque membre dans

le besoin pouvant être aidé avec l'argent des cotisations. A Kong, il s'agit de jeunes gens restés dans leur pays, dans leur foyer et qui, pour la plupart, n'ont pas été à l'école. La Goumbé est donc pour eux un moyen de s'échapper du cadre qui leur est familier, de participer aux mouvements nouveaux des villes. La Goumbé, avec son organisation, sa structure, les moyens techniques mis en œuvre, donne à chacun un rôle dans un cadre nouveau, reflet du monde moderne.

D) Le rôle de Kong.

Kong, bourgade de 2 400 habitants, est aujourd'hui la capitale d'un canton, siège d'une chefferie qui n'a plus de réelle autorité. Cependant, l'administration, dans le désir de redonner un peu d'animation à Kong, a prévu d'y créer un poste administratif ; un représentant de la subdivision y résidera de façon permanente. Malheureusement, pour des raisons budgétaires, le projet n'a pas encore reçu d'application. Cette mesure sera certainement bénéfique ; elle rendra confiance aux habitants qui ont eu longtemps l'impression d'être abandonnés.

Si le rôle politique de Kong a disparu, que reste-t-il de son rôle de centre commercial ?

1) Le commerce.

Aujourd'hui il n'existe plus à Kong qu'un commerce local.

La place du marché est entourée de boutiques « en dur », qui vendent du pétrole, du sucre, des cigarettes et de nombreux objets manufacturés. Deux hangars métalliques, au centre de la place : l'un d'eux abrite les « tabliers » (1) avec les cigarettes, les parfums, les produits de beauté ; il y a un réparateur cycliste, qui vend des pièces de vélo, des marchands de kolas, de tissus, de fripperies.

Sous le second hangar, se tient tous les jours un petit marché de femmes ; on y vend des condiments, du gombo (2), sombala (3), beurre de karité, arachides, poissons secs, sel, piment ; également du riz, du mil, de l'igname ; une marchande fabrique de petites

(1) Petits marchands disposant les objets de leur commerce sur une table, d'où le nom de « tablier ».

(2) Fruits de l'*Hibiscus esculentus*.

(3) Pulpe fermentée des fruits du Néré, *Parkia bicolor*.

galettes. Au total, une vingtaine de femmes se rassemblent chaque jour.

Le marché proprement dit se tient tous les cinq jours ; mais son activité est négligeable ; on y vend du coton brut et du fil de fabrication locale ; aucun camion ne vient y acheter des produits.

Le rôle commercial de Kong était né de sa position géographique : c'était le relais entre la zone forestière et la zone de savane, entre la côte et le Soudan. Le tracé de la route et du chemin de fer, n'a pas permis à Kong de continuer à tenir ce rôle ; et on pourrait dire qu'aujourd'hui, Bouaké (1) s'est substitué à Kong dans cette fonction commerciale d'échange et de redistribution. Bouaké est une ville dioula, au centre du pays baoulé : création européenne, cette ville qui n'existait pas au siècle dernier, a attiré toute une population étrangère. C'est un marché important pour le bétail du Nord, pour le poisson séché et fumé de Mopti et pour la kola. Enfin, c'est un grand marché de main-d'œuvre pour toute la Côte d'Ivoire. Aujourd'hui, les transporteurs de Bouaké ont remplacé les caravaniers de Kong.

2) L'islam.

Enfin, que reste-t-il du rôle religieux de Kong ? Il n'y a plus que deux des cinq mosquées que connut Binger ; la majestueuse mosquée de la place du marché et la petite du quartier Baro. En outre, il existe dans beaucoup de quartiers, un bâtiment qui sert de lieu de réunions et de prière, appelé *bourou*. L'enseignement coranique est assuré par un grand nombre de marabouts. Deux d'entre eux ont une école coranique officielle, reconnue par l'administration ; ce sont El Hadj Abou Saganogo et Balé Traoré. Mais une dizaine d'autres enseignent également. Chaque famille confie ses enfants au marabout de son choix ; des enfants de Korhogo, de Dabakala viennent à Kong pour s'y instruire. La personnalité la plus influente de Kong est El Hadj Abou Saganogo, dont nous avons déjà parlé en décrivant sa concession. El Hadj Abou a fait le pèlerinage à La Mecque en 1945 avec sa femme et son fils El Hadj Mamadou qui réside ordinairement à Bobo-Dioulasso et fait de fréquents voyages de propagande islamique à Korhogo, Bouaké et Abidjan ; deux autres fils, Moriba et Tidjani, ont fait cette année le pèlerinage.

(1) Cf. Études des mouvements des marchandises à Bouaké, nov. 1957-avril 1959 (résultats provisoires). Supplément trim. au Bulletin mensuel de statistique, 1re année, n° 3, 3e trim. 1959. Service de la statistique, Côte d'Ivoire.

L'imam de la mosquée est Mamadou Saganogo ; c'est lui qui dirige la prière du vendredi à la grande mosquée et les prières des grandes fêtes (Tabaski, fin du Ramadan) qui ont lieu sur la place du marché. Il semble que le choix de l'imam ait donné lieu à certaines rivalités qui ne sont pas encore apaisées (1).

A Kong, on rencontre deux sectes : « Qadriya » (chapelet de 99 grains, en 3 groupes de 33) fondée au XI^e siècle et « Tidjaniya » (chapelet dit « 12 grains » à 100 grains groupés en 12, 18, 20, 20, 18, 12) fondée au XVIII^e siècle à Laghouat, qui est une secte très libérale. Le rite Tidjaniya aurait été introduit à Kong il y a une centaine d'années ; El Hadj Salifou Traoré fut un des premiers adeptes et El Hadj Abou fut son élève.

Le rôle religieux de Kong reste important du fait de la personnalité de certains de ses marabouts. Néanmoins le rayonnement de Kong est aujourd'hui limité : l'isolement, le manque de contacts condamnent les musulmans de Kong à un repliement sur eux-mêmes.

Conclusion.

Kong depuis sa destruction n'a pas retrouvé son équilibre : fin 1898, 2 500 personnes qui s'étaient enfuies devant Samory, revinrent pour relever la ville de ses ruines. En 1959, la population de Kong s'élève à 2 372 habitants.

Kong devait sa fortune à son rôle de ville ouverte, en liaison avec tous les centres de l'Ouest africain. La prospérité de Kong était à la mesure de l'Afrique occidentale. Aujourd'hui, Kong n'est plus que le centre d'un canton désolé et marginal. Alors qu'une ville comme Korhogo prend de plus en plus d'importance, en tant que capitale régionale d'un pays peuplé et productif, Kong végète et s'asphyxie au milieu d'un pays vide et sans ressources. Kong ne pourra retrouver un peu de vie, que dans la mesure ou son arrière-pays retrouvera un peu d'activité et pourra, par exemple, alimenter son marché en produits vivriers. L'ouverture de routes, comme celle de l'Est vers Bilimono et celle projetée vers le Djimini, seront bénéfiques, en brisant l'isolement de bien des villages et en les reliant à Kong. Mais le vide démographique, l'éparpillement des villages pèseront lourd dans l'avenir du canton et de Kong.

(1) Liste des imans de Kong depuis le début du siècle : Karamoko Mori Sorodogo, Sidiki Konaté, Alkali Saganogo, Saouti Saganogo, Babou Saganogo, et Mamadou Saganogo, iman actuel.

APPENDICE

LE CALENDRIER MUSULMAN

	MOIS EN DIOULA	MOIS EN ARABE	JOURS
1	Dioménè	Mouharram.	30
2	Domba Makono	Safar.	29
	Makono signifie attendre : ainsi Domba Makono veut dire le mois qui précède Domba.		
3	Domba	Rabi'-oul-Aououal.	30
	C'est-à-dire le mois de la grande (*ba*), danse (*don*). Fête du Mouloud.		
4	Domba Karouko	Rabi'-out-Tani.	29
	C'est-à-dire le mois qui suit Domba.		
5	Domba Laban.	Djouma-da-l-oula	30
	C'est-à-dire la fin de Domba.		
6	Kamidoumou Makono.	Djouma-da-t-Tania	29
7	Kamidoumou	Radjab.	30
	C'est-à-dire la fête où l'on mange (*doumou*), les pintades (*kami*).		
8	Sounkari Makono	Cha'ban	29
9	Sounkari	Ramadan.	30
	C'est-à-dire le mois du jeûne (*soun*).		
10	Minkari.	Chaou-oual.	29
	C'est-à-dire le mois de la boisson : c'est le mois qui suit le jeûne du Ramadan.		
11	Donki Makono	Dou-l-qa'da.	30
12	Donki.	Dou-l-Hidjja.	29 ou 30
	C'est-à-dire le mois des chansons (*donki*), fête de la Tabaski (sacrifice du mouton).		

Note sur le calendrier musulman

(d'après l'Annuaire pour l'An 1950, publié par le bureau des Longitudes. *Paris*, Gauthier Villars, p. 127).

Le calendrier musulman, pour sa forme actuelle, a pour origine l'An I de l'hégire, qui commence, d'après « l'Art de vérifier les dates », le vendredi 16 juillet de l'An 622 après J.-C.

Les mois dans ce calendrier suivent les cours de la lune et sont de 29 ou 30 jours ; les années se composent constamment de douze mois, comprenant ensemble 354 ou 355 jours. Il suit de là, que l'année musulmane purement lunaire, commence d'une année à l'autre, dix à douze jours plus tôt dans l'année solaire.

Le cycle lunaire des musulmans, composé de trente années lunaires, numérotées de 1 à 30, après lesquelles les années « communes » de 354 jours et les années « abondantes » de 355 jours, reviennent dans le même ordre, comprend :

19 années communes, numérotées 1, 3, 4, 6, 8, 9, 11, 12, 14, 15, 17, 19, 20, 22, 23, 25, 27, 28, 30 .

11 années abondantes, numérotées 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26, 29.

Dans la pratique, les jours comptés par les peuples qui suivent le calendrier musulman ne sont pas toujours bien d'accord avec les jours marqués dans les calendriers imprimés. Cela vient de ce que les peuples ne comptent pour le premier jour du mois que le jour même où le croissant de la lune nouvelle devient visible pour eux, ce qui n'a lieu que le deuxième jour environ après la conjonction du soleil et de la lune ; mais cet inconvénient disparaît par le soin qu'ils ont de joindre à la date le nom du jour de la semaine, ce qui permet de ramener à sa véritable place, le jour qu'ils ont voulu indiquer.

BIBLIOGRAPHIE

Archives du Ministère de la F. O. M.

Amon d'Aby. — La côte d'Ivoire dans la cité africaine. *Paris*, Larose, 1951.

Bernus (E.). — Notes sur l'histoire de Korhogo. *Bull. IFAN*, t. XXIII, série B, nos 1-2, 1961, p. 284-290.

Binger. — Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi. *Paris*, Hachette, 1892, 2 vol.

Bodwich. — Voyage au pays d'Aschantie ou relation de l'ambassade envoyée dans le pays par les Anglais. *Paris*, Librairie de Gide fils, 1819.

Braulot. — Mission pour la délimitation des frontières de la Côte d'Ivoire. Rapport manuscrit. Archives ministère de la F. O. M. III, 3.

Chartier. — Le cercle de Kong. *L'Afrique française. Renseignements coloniaux*, 25-1. Janv. 1915, p. 19 à 26.

Ciré ba Birahim. — Esquisse historique sur les Bobo. *L'Éducation Africaine*, no 24, 1954, p. 45 à 52.

Clozel. — Dix ans à la Côte d'Ivoire. *Paris*, Challamel, 1906.

Collieaux. — Histoire de l'ancien royaume de Kénédougou. *Bull. du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.*, t. VII, I, 1924, p. 128 à 181.

— Détails rétrospectifs des dernières opérations contre Samory. *Bull. du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.*, t. XI, no 2, 1938, p. 290 à 304.

Cornevin. — Histoire des peuples d'Afrique Noire. *Paris*, Berger-Levrault, 1960.

Delafosse. — Haut-Sénégal-Niger. *Paris*, Larose, 1912, 3 vol.

— Les frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte-de-l'Or et du Soudan. *Paris*, Masson, 1908.

— Vocabulaire comparatif de plus de soixante langues ou dialectes parlés en Côte d'Ivoire. *Paris*, Ernest Leroux, 1904.

— Histoire des colonies françaises, t. IV, Afrique Occidentale Française, *Paris*, Plon, 1931.

— Essai de manuel pratique de langue mandé. *Paris*, Leroux, 1901 (cf. Histoire de l'Imam Samori par Amadou Kouroubari).

— Le cercle de Korhogo (dans la Côte d'Ivoire. Notice publiée à l'occasion de l'exposition coloniale de Marseille, *Paris*, 1906).

Delavignette. — Les paysans noirs. *Paris*, Stock, 1931.

Froelich. — Cameroun-Togo, *Paris*, Berger-Levrault, 1956.

Hébert (R. P.). — Notes sur l'histoire de Kong. Manuscrit.

Hébert (R. P.). — Une page d'histoire voltaïque. Amoro, chef des Tiéfo. *Bulletin de l'IFAN*, B, nos 3-4, 1958, p. 377 à 405.

Holas. — Les Sénoufo. *Paris, P. U. F.*, 1957.

— Un document authentique sur Samory. *Notes Africaines*. IFAN, no 74, 1957, p. 52 à 55.

Joseph (Gaston). — La Côte d'Ivoire, le pays ; les habitants. *Paris*, Larose, 1917.

Kouroubari Amadou. — Histoire de l'Imam Samori, dans Delafosse : Essai de manuel pratique de la langue mandé. *Paris*, Leroux, 1901.

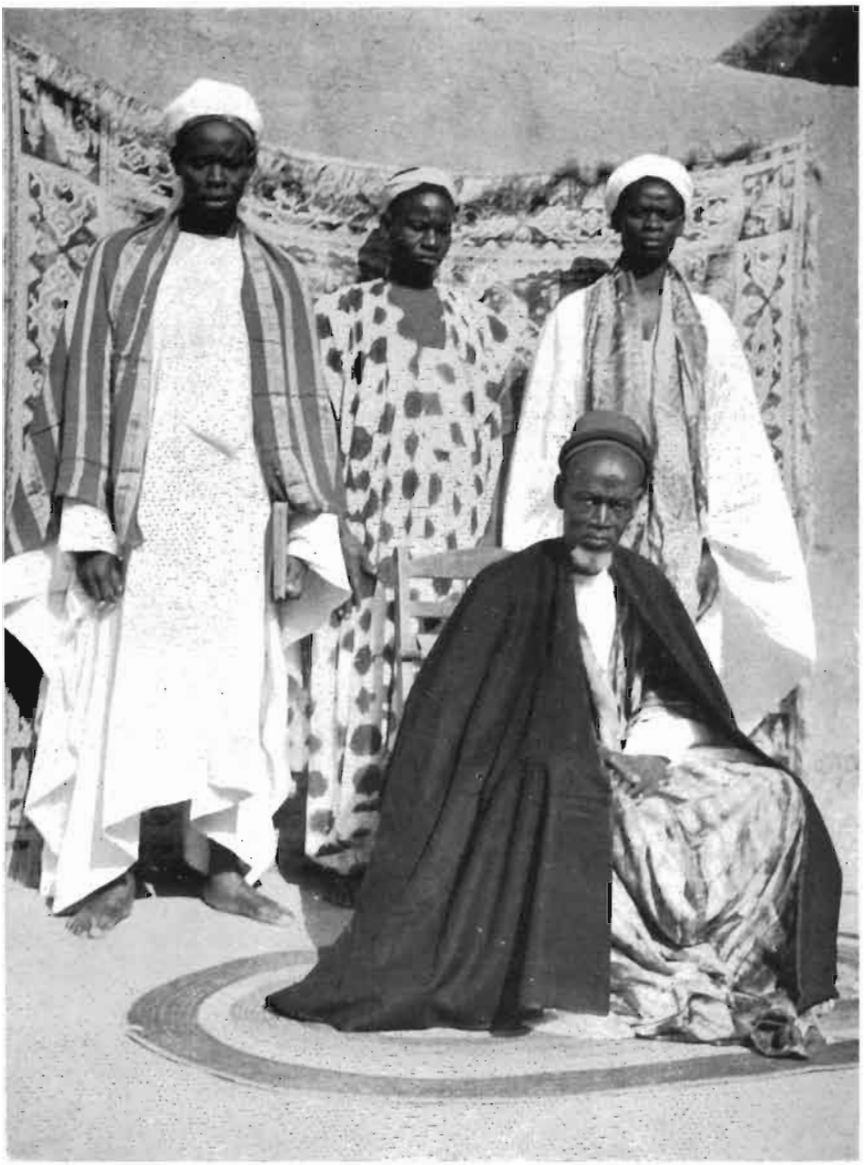


Fig. 16. — El Hadj Abou Saganogo et ses trois fils : Tidjani, Oumarou et Moriba.

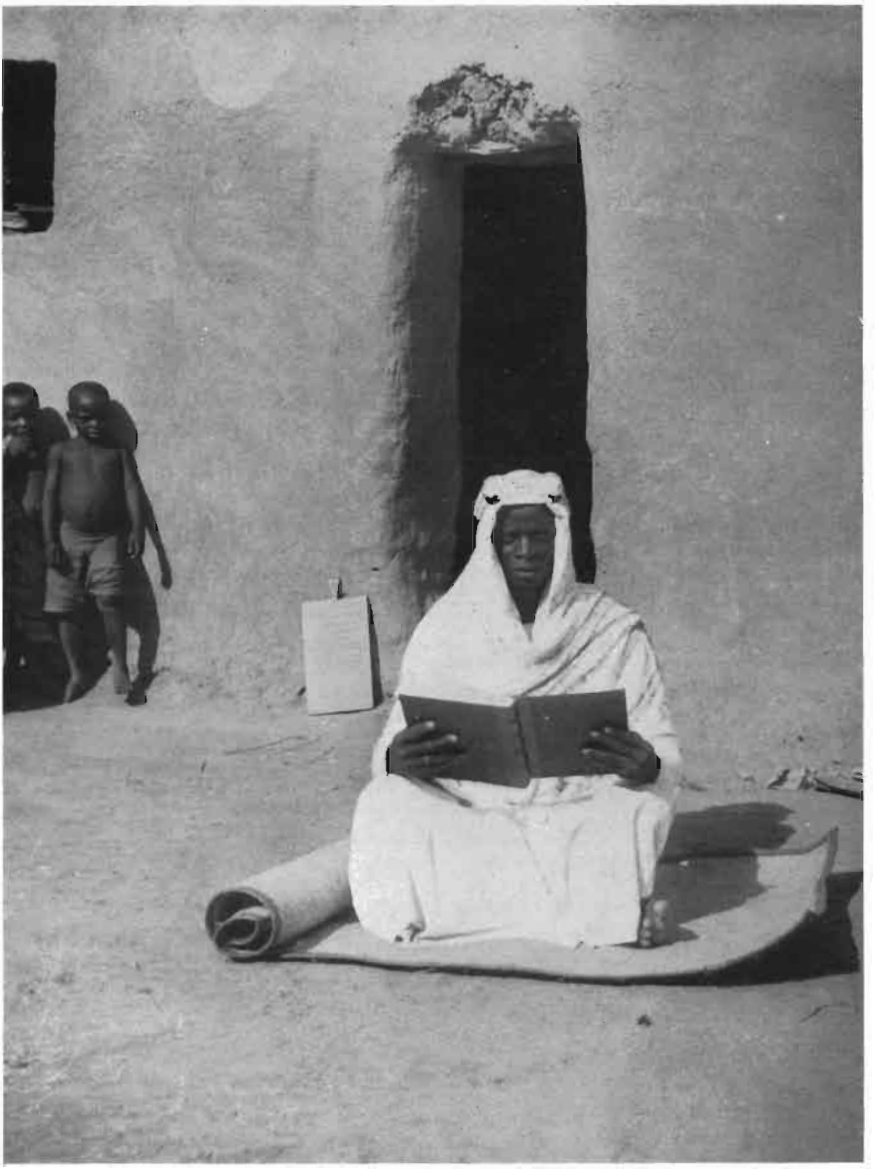


FIG. 17. — El Hadj Moriba Saganogo.

Traduction en français du texte dioula par le Révérend Père HÉBERT. *Bull. IFAN*, série B, t. XXI, 1959, nos 3-4, p. 544 à 571.

LABOURET. — Les tribus du rameau Lobi. *Paris*, Inst. d'Ethnologie, 1931.

— Nouvelles notes sur les tribus du rameau Lobi. *Mémoire IFAN*, no 54, 1958, Dakar.

— Les bandes de Samory dans la Haute-Côte d'Ivoire, la Côte-de-l'Or et le pays Lobi. *L'Afrique française. Renseignements coloniaux.* Paris, no 8, 1925, p. 341 à 355.

— Monteil, explorateur et soldat. *Paris*, Berger-Levrault, 1937.

LE MOAL. — Notes sur les populations Bobo. *Bull. IFAN*, série B, t. XIX, 1957, nos 3-4, p. 418 à 430.

MAILLAND. — Quelques aspects de l'agriculture du Nord. Enquêtes agricoles des cercles de Korhogo et d'Odiéné. Service de l'Agriculture. *Abidjan* (exempl. ronéot.).

MARTY. — Étude sur l'Islam en Côte d'Ivoire. *Paris*, Leroux, 1922.

MENIAUD. — Sikasso ou l'histoire dramatique d'un royaume noir au XIXe siècle. *Paris*, 1935.

MEYEROWITZ. — Akan traditions of origin. *London*, Faber, 1952.

— The sacred state of the Akan. *London*. Faber. 1957.

MONNIER. — France noire. *Paris*, Plon, 1894.

MONTEIL. — Une page d'histoire coloniale : la colonne de Kong. *Paris*, Lavauzelle, 1902.

NEBOUT. — Monographie du cercle de Bondoukou (dans CLOZEL : Dix ans à la Côte d'Ivoire).

PERRON. — Précis chronologique du cercle de Sikasso. *Bull. du Comité d'études historiques et scientifiques d'A. O. F.*, 1923, p. 497 à 511.

PRIESTLEY M. et WILKS IVOR. — The Ashanti kings in the eighteenth century ; a revised chronology. *The journal of African History*. Cambridge Univ. Press, vol. I, 1960, no 1, p. 97 à 109.

PROUTEAUX. — Divertissements de Kong. *Bull. du Com. d'études hist. et scient. d'A. O. F.*, 1925, t. VIII, no 4, p. 609 à 650.

TAUXIER. — Le noir de Bondoukou. *Paris*, Leroux, 1921.

— Histoire des Bambara. *Paris*, Geuthner, 1942.

— Les Gouin et les Tourouka. *Journal de la Société des Africanistes*, 1933, t. III, no 1, p. 77 à 128.

TOURÉ SOUALOU. — Note sur une communauté nigérienne ancienne en Côte d'Ivoire : Marabadiassa. *Notes Africaines*, IFAN, no 84, 1959, p. 107-110.

TRAORÉ (Dominique). — Notes sur le royaume mandingue de Bobo (royaume mandingue de Bobo, la colonne de Bama. La princesse Guiembé Ouattara. L'invasion samorienne, la destruction de Noumoudaga). *L'Éducation Africaine*, Gorée, 1937, no 26, p. 58 à 77.

— Notes sur Samory. *L'Éducation Africaine*, Gorée, 1934, p. 24 à 30.

— Les relations de Samori et de l'état de Kong. *Notes Africaines*, IFAN, no 47, 1950, p. 96-97.

DOCUMENTS.

Recensement de la subdivision de Ferkéssédougou, 1955.

Enquête démographique du 8e secteur agricole. Rapport provisoire. Service de la Statistique. *Abidjan.*

DABIN, LENEUF et RIOU. — Carte pédologique de la Côte d'Ivoire au 1 : 2 000 000e. Notice explicative. O. R. S. T. O. M., *Abidjan*, 1960.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

FIG. 1. — Situation de Kong 243

FIG. 2. — La « Da-ba » portique donnant accès au quartier kéréou. *hors texte*
C'est à cet emplacement que serait enterrée la tête de Lassiri Gombélé, tué à l'avènement de Sékou Watara.

FIG. 3. — La grande mosquée ..... *hors texte*

FIG. 4. — Les chefs de Kong devant la maison de BINGER..... *hors texte*

FIG. 5. — La grande mosquée..... *hors texte*

FIG. 6. — Le canton de Kong..... 282

FIG. 7. — Pyramides des âges de Kong. Recensement de 1955..... 286

FIG. 8. — Pyramide de 3 villages du canton : Linguékoro, Nassian, Bilimono. Recensement de 1955..... 287

FIG. 9. — Défrichement ..... *hors texte*

FIG. 10. — École coranique ..... *hors texte*

FIG. 11. — Houe composite des cultivateurs de Kong appelée « korogo ». 300

FIG. 12. — Les quartiers de Kong..... 306

FIG. 13. — Maison d'El Hadj Abou Saganogo à Kong..... 311

FIG. 14. — Concession d'El Hadj Abou Saganogo..... *hors texte*

FIG. 15. — Concession d'El Hadj Abou Saganogo ..... *hors texte*

FIG. 16. — El Hadj Abou Saganogo et ses trois fils : Tidjani, Oumarou et Moriba..... *hors texte*

FIG. 17. — El Hadj Moriba Saganogo..... *hors texte*

Imprimerie Protat Frères, Mâcon. — Septembre 1961.
N° impr. : 7068 ; Centre Ifan de Côte d'Ivoire, édit. — Dépôt légal : 4e trim. 1961.

VIII

ÉTUDES ÉBURNÉENNES

M. DUPIRE

PLANTEURS AUTOCHTONES ET ÉTRANGERS
EN BASSE-CÔTE D'IVOIRE ORIENTALE

(Mission du Conseil supérieur
des Recherches sociologiques Outre-Mer)

Edmond BERNUS

KONG ET SA RÉGION

1960

DIRECTION DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
DE LA RÉPUBLIQUE DE CÔTE D'IVOIRE — ABIDJAN

Bernus Edmond (1960)

Kong et sa région

Etudes Eburnéennes, 8, 239-324.